

Livre d'Or
DU PETIT-SÉMINAIRE
de Ploërmel



VANNES
LAFOLYE FRÈRES, ÉDITEURS

—
1920

LIVRE D'OR

DU PETIT SÉMINAIRE DE PLOËRMEL

Livre d'Or
DU PETIT-SÉMINAIRE
de Ploërmel

Moriamur in virtute propter fratres
nostros (I Mac. IX, 10).



VANNES
LAFOLYE FRÈRES, ÉDITEURS

—
1920

A LA MÉMOIRE
DE TOUS NOS CAMARADES
TUÉS A L'ENNEMI
PENDANT LA GUERRE 1914-1918

« Vous demeurez pour nous des anges bienfaisants,
Des saintes passions vous garderez les flammes !
Vous ne pouvez mourir, ô vous, qui, dans nos âmes,
Étant toujours aimés, serez toujours présents. »

NÉCROLOGE

PETIT SÉMINAIRE NOTRE-DAME DES CARMES

ALFRED MARMAGNANT (22 août 1914).	JOSEPH GUÉZAIS (6 oct. 1915).
JEAN-MARIE GLÉHELLO (7 sept. 1914).	JOSEPH COLLET (14 nov. 1915).
FRANÇOIS BOULO (19 oct. 1914).	ALFRED BESNIER
AUGUSTE CORVEN (15 janv. 1915).	JOSEPH BOCQUENÉ
JULES PLÉNEL (3 mars 1915).	EUGÈNE JOSSET (29 mars 1916).
PIERRE VALLÉAU (26 avril 1915).	PAUL MARION (4 mai 1916).
FRANÇOIS BOSCHET (14 juil. 1915).	SÉBASTIEN GUILLOUCHE (7 juin 1916).
ANDRÉ PERROT (8 sept. 1915).	CHARLES PRISSET (26 juil. 1916).
DÉSIRÉ BINIO (25 sept. 1915).	EUGÈNE SIMON (29 oct. 1916).
FRANÇOIS CHATEL (25 sept. 1915).	J.-B. JACOPIN (17 déc. 1916).
LÉON MARTIN (25 sept. 1915).	JEAN-LOUIS DABO (4 août 1917).
EUGÈNE JOUANNIC (25 sept. 1915).	HENRI CHEVALIER (9 nov. 1917).
MATHURIN LE CROM (25 sept. 1915).	PIERRE GUILLOUX (4 mars 1918).
	EUGÈNE AUBRY (22 mars 1918).

JOSEPH FARUEL (3 juin 1918).	FÉLIX BOCHEREL (30 sept. 1918).
GEORGES MONGERMON (13 juin 1918).	LUCIEN LE GOFF (17 oct. 1918).
RENÉ HOUAL (15 juil. 1918).	AUGUSTE LE GOFF (14 déc. 1918).
JEAN-LOUIS GUILLEMAUD (18 juil. 1918).	JOSEPH BERNARD (1918). FRANÇOIS MARQUER

ÉCOLE SAINT-ARMEL

JOSEPH THOMAS (6 oct. 1914).	ALEXIS CHEVALIER (17 janv. 1917).
EUGÈNE CHÉREL (17 juin 1915).	JOSEPH BOUCHET (17 avril 1917).
FÉLIX MAHIEUX (24 avril 1916).	FÉLIX GAUTHIER (25 avril 1917).
VICTOR CARRIC (17 juin 1916).	LUCIEN THEAUD (25 avril 1917).
BENJAMIN HORS (27 juin 1916).	JULES GALLIOT (28 oct. 1917).
JOSEPH GEFFRAY (1 ^{er} juil. 1916).	ERNEST COLLET (26 sept. 1918).
FIRMIN OLIVAUX (24 juil. 1916).	EUGÈNE BERTEAUX (15 oct. 1918).
RENÉ BOUÉDO (31 oct. 1916).	JEAN-BAPTISTE DUPÉ (8 déc. 1918).

PRÉFACE

Exegi monumentum.....

Au mois d'août 1915, Monsieur le Président écrivait à tous les membres de l'Association : « Après les hostilités, c'est-à-dire, comme nous l'espérons, après la victoire finale que Dieu accordera à nos armées, nous serons heureux de connaître comment tous nos camarades ont fait leur devoir, comment ils auront combattu et souffert, comment quelques-uns d'entre eux seront tombés avec honneur pour la grande cause de la patrie. » Ces quelques-uns, hélas ! sont nombreux ; et nous savons comment ils sont morts.

La victoire nous est venue avec ses joies et ses splendeurs. La France reconnaissante récompense ses soldats ; elle inscrit sur le marbre le nom des victimes, pour perpétuer le souvenir de leur générosité, de leur sacrifice et de leur héroïsme.

C'est le moment pour nous de remplir à notre tour un devoir aussi doux que douloureux. Au souvenir de nos camarades tombés au Champ d'honneur, nous composons le *Livre d'Or* de l'Association. En le faisant, nous répondons à tous les vœux.

Nous y lirons le récit, non pas de leur vie entière, mais des quelques heures les plus glorieuses de leur existence et des plus précieuses pour nous. Ce récit sera pour chacun d'eux bref, comme fut leur vie, Dieu et la Patrie les ont fait sortir de la banalité ordinaire, de la monotonie inévitable des existences communes ; ils nous présentent ce qu'il peut y avoir de plus grand, de plus pur, de plus beau dans une âme chrétienne et française, l'essence même de leur âme. Inclignons-nous devant toutes ces beautés.

Ce *Livre d'Or* sera jalousement gardé dans les Archives de l'Association : il en sera l'ornement ; il en restera la gloire.

Il contient les noms des élèves du Petit-Séminaire Notre-Dame des Carmes. Ces camarades des Carmes, déjà plus avancés en âge, occupaient dans le clergé, l'armée ou le monde, des situations honorables ; les espérances, fondées sur eux, s'étaient déjà réalisées pour l'honneur de leur diocèse et le bonheur de leur famille. Daigne Dieu bénir le diocèse et consoler les familles en deuil !

Leurs plus jeunes camarades de Saint-Armel ont marché sur leurs traces : leur sacrifice a été le même, héroïque et entier. Leur mort prématurée nous arrache des larmes ;

..... *manibus date lilia plenis.*

Leur jeune sang répandu ne sera pas infécond.

En parcourant les pages de ce *Livre d'Or*, nos cœurs seront émus. Qu'il en jaillisse une prière ! Qu'ils soient de plus en plus imprégnés du senti-

ment de l'honneur, de la conception virile du devoir ! Arrêtons-nous de temps en temps devant ces grands noms : le rayonnement de leurs vertus éclairera notre route. Dieu a récompensé le sacrifice de nos camarades ; à nous de montrer à ces chers amis que nous voulons rester dignes d'eux.

Monument de reconnaissance, d'admiration et de gloire, témoignage d'un fidèle souvenir, exemples impérissables d'honneur : voilà notre *Livre d'Or*. Il sera dans nos mains comme un trophée splendide ; les générations futures de nos élèves y verront ce que furent leurs aînés. Que notre pensée aille souvent visiter ceux qui dorment leur dernier sommeil là-bas, peut-être sous une tombe, loin de la Bretagne, sur la terre lointaine, qu'ils ont arrosée de leur sang !

DISCOURS

PRONONCÉ PAR M. LE CHANOINE LE FRANÇ

PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION

à la réunion du 1^{er} juillet 1919

MESSEURS ET CHERS CAMARADES,

Lorsque, dans l'après-midi du 31 juillet 1914, le tocsin de la guerre sonna dans tous les clochers de France, quelles angoisses dans tous les cœurs!... Vous vous en souvenez tous : c'était la crainte d'effroyables malheurs, de sanglants combats, d'innombrables hécatombes, peut-être de défaites et de désastres inouïs. A toutes ces terreurs se mêlait pourtant l'espoir des victoires si longtemps désirées, et qui, avec une paix glorieuse, pourraient enfin rendre à la patrie des provinces perdues depuis quarante-trois ans.

Ces temps terribles sont passés, nous les avons vécus, et Dieu n'a pas voulu que la France succombe.

Notre enfance et notre jeunesse ont été bercées avec les récits de temps appelés héroïques : récits d'Homère, légendes d'Hésiode, fables immortalisées par Eschyle et Sophocle ; mais ces époques merveilleuses n'ont guère existé que dans l'imagination des poètes. Les temps vraiment héroïques de l'histoire humaine seront sans doute les années de cette guerre qui vient de finir.

Rien ne manque à la grandeur merveilleuse de notre époque, qui sans doute, en s'enfonçant dans le passé,

prendra des proportions grandissantes, et marquera le commencement de temps nouveaux.

Il y a eu dans cette guerre, que l'histoire appellera la Grande Guerre, des combats contre les monstres comme au temps d'Hercule, monstres non plus symboliques, mais réels, monstres de fer et de feu inventés par la science.

Il y a eu d'effroyables ravages, comme au temps des invasions barbares. Il y a eu de formidables batailles comme au temps où les Huns et les soldats de Mahomet voulaient noyer l'univers dans un déluge de sang. Le Koran disait : « Crois ou meurs » ; le Koran germanique a dit : « Soumets-toi à l'Allemagne, ou disparais ».

Il y a eu, comme au temps des Croisades, la levée en masse d'une multitude de nations pour la cause du droit et du véritable progrès chrétien dans la liberté et la justice.

Rien ne manque aux merveilles de notre époque, ni les luttes sans fin, ni les sièges fameux, ni les expéditions lointaines, ni les événements extraordinaires qui ont bouleversé la profondeur des océans et étonné les airs, ni les révolutions les plus imprévues, ni la chute des trônes les plus solides ; rien ne manque, pas même la prise de Constantinople, qu'on appelle le centre du monde, pas même la délivrance de Jérusalem, berceau de la foi catholique, pas même la conquête de la Palestine, cette nouvelle terre promise des peuples chrétiens.

Enfin, la victoire est venue ! Mais quelle victoire ! Elle nous a coûté si cher, a dit un des nôtres, M^{sr} Duparc, elle nous a coûté si cher, que nous l'avons accueillie gravement, comme un don austère de Dieu.

Ah ! laissez-nous pleurer sur cette race morte, a dit le poète. Oui ! c'est toute une race de héros qui a disparu !

Manibus date lilia plenis !... Purpureos spargam flores... Répandons non pas des fleurs qui se fanent,

mais les ardentes prières de notre foi qui assurent une éternité heureuse.

Gloire à notre France immortelle,
A tous ceux qui sont morts pour elle,
Aux martyrs, aux vaillants, aux forts ;
A ceux qu'enflamme leur exemple,
Qui prieront pour eux dans le temple,
Et qui mourront, comme ils sont morts !...

Inclyti Israël super montes interfecti sunt. Les braves d'Israël sont morts sur les hauteurs, dit l'Écriture.

Les nôtres, eux aussi, sont morts sur les hauteurs.

Messieurs et chers Camarades, les grands principes de la foi catholique, la croyance en Dieu et en sa justice incorruptible, l'amour du devoir en qui est contenu l'amour de la patrie, le culte de l'honneur, développé et éclairé par la foi religieuse qui forme les consciences, voilà les véritables sommets de la vie humaine.

Ceux que nous pleurons ne sont pas seulement morts pour la France, ils sont morts pour ces grandes vérités qui sont l'honneur de l'homme et du chrétien, et sur lesquelles Dieu veut que repose la société humaine. Ces principes, selon l'expression d'un grand évêque, nous apprennent :

que la force n'est pas le droit ;
que la parole donnée est sacrée, et que la violer est un crime ;
que la cruauté est toujours condamnable ;
que l'éternelle justice est dans la conscience humaine, et impérissable comme elle.

Ces principes nous disent aussi :
qu'il y a une vertu dans le dévouement, une fécondité dans le sacrifice, une force dans l'honneur ;
que toutes ces grandes vérités sont plus précieuses que la vie, puisqu'on donne sa vie pour elles ;

que Dieu enfin a mis dans l'homme quelque chose de divin et d'immortel, puisque, si nous défendons ce sublime idéal, nous sommes capables de trouver du bonheur même dans la mort.

Inclyti Israël super montes interfecti sunt... Ils sont morts sur les sommets : voilà les sommets d'où nos héros se sont élancés pour entrer dans leur éternité glorieuse.

De pareils morts vivront à jamais ! Ils vivront dans la gloire du devoir accompli, dans la beauté des grands exemples qu'ils nous ont donnés, et surtout ils vivront plus réellement dans le séjour où Dieu attend ceux qui meurent dans un grand acte de charité : sans doute, à ses yeux, un moment d'héroïsme vaut mieux qu'une vie longue et consumée dans des préoccupations égoïstes et vulgaires.

Pourtant nos chers défunts, si belle qu'ait été leur mort, n'étaient pas parfaits ; et puisqu'ils nous ont sauvés, la reconnaissance nous fait un devoir de hâter par nos prières l'heure de leur triomphe définitif.

Messieurs et chers Camarades, la sagesse humaine reste confondue devant les horreurs de la guerre, et elle se demande pourquoi Dieu la permet ? Pourquoi ? C'est parce qu'il y a dans tout ce sang qui coule une vertu expiatrice et sanctificatrice.

De plus, la guerre est une grande école d'énergie et de vertus morales.

Sur un champ de bataille, il y a les affreuses blessures, les cris poignants, les âpres souffrances des corps ; il y a les cadavres déchiquetés, les agonies torturantes, le trépas sous des formes multiples, et plus effrayantes les unes que les autres ; mais il y a aussi les actions héroïques qui courent et transfigurent toutes ces laideurs, il y a l'âme humaine qui se montre dans la fierté de toutes ses forces, qui triomphe de toutes ces lâchetés, et qui s'élève au-dessous d'elle-même dans un mépris su-

blime du danger, de la souffrance et de la mort... Tout cela est bien ; tout cela est grand ; tout cela est beau !

On dit que les mourants voient passer devant leurs yeux l'image de leur pays : Dulces moriens reminiscitur Argos. Nos chers camarades, avant de quitter cette terre, ont vu passer sous leurs regards la maison paternelle ; mais ils ont vu aussi la maison où ils furent formés à la vie chrétienne et intellectuelle : ils ont vu Notre-Dame-des-Carmes, le collège Saint-Armel : ils ont revu, comme pour leur dire un dernier adieu, ces murs, ces cours, cette chapelle où se formèrent leurs corps et leurs âmes. Et cette vision leur fut consolante et douce.

Bénis soient tous ceux qui ont donné à nos maisons chrétiennes un tel baptême de gloire ! Cette gloire de nos chers défunts sera comme un héritage sacré, un trésor commun qui contribuera à resserrer encore les liens qui nous unissent tous.

Nos morts resteront membres d'honneur de notre Association.

« Beati eritis quoniam quod est honoris et gloriae et virtutis Dei super vos requiescit. »

Vous serez proclamés bienheureux, ô morts de la Grande Guerre, car ce qu'il y a encore ici-bas d'honneur et de gloire pure repose sur vous avec la vertu de Dieu !

†
LIVRE D'OR
DU PETIT SÉMINAIRE DE PLOERMEL

ALFRED MARMAGNANT
CAPITAINE BREVETÉ AU 19^e D'INFANTERIE

Nous comptons dans notre Association peu d'officiers de carrière, Alfred Marmagnant était avec le capitaine Carré le seul qui figurât sur nos listes. Sa mort nous cause donc de vifs regrets, d'autant plus que nous pouvions être fiers, depuis que son admission à l'École de Guerre avait ouvert devant lui une brillante carrière.

Alfred Marmagnant naquit à Ploërmel le 15 janvier 1877, et, à part un court séjour à La Rochelle, y passa son enfance. Il eut le malheur de perdre son père à l'âge de cinq ans, mais il reçut d'une pieuse grand-mère, et d'une mère profondément chrétienne une éducation religieuse et virile à laquelle il fit honneur.

Ses débuts scolaires furent plutôt pénibles ; chez les Frères, il eut de la peine à se débrouiller. Au Petit-Séminaire, où il entra en 1886 comme élève de huitième, il ne donna pas non plus toute sa mesure. A quoi cela tenait-il ? Entr'autres choses, sans nul doute, à certaines maladies accidentelles, qui, par deux fois, vinrent interrompre le cours de ses études. Il était pourtant intel-

ligent, il l'a montré dans la suite, lorsque devenu, en octobre 1894, élève de l'Institution Saint-Vincent-de-Paul de Rennes, il prit d'emblée la tête de sa classe, et fut reçu coup sur coup aux deux parties du baccalauréat ès-lettres-mathématiques, et au concours de Saint-Cyr après un an de préparation.

Malgré ces succès, Alfred Marmagnant resta plus attaché au Petit-Séminaire de Ploërmel qu'à l'Institution Saint-Vincent ; il consentit à s'affilier à notre Association, il aimait à assister à nos réunions, et nous nous rappelons qu'en juillet 1900, lors de la réunion de sa classe, il vint exprès du fond du Finistère pour montrer ses épaulettes à ses anciens maîtres et condisciples.

Son séjour à l'École spéciale militaire ne présente aucun incident remarquable. Nous savons de source certaine qu'il ne rougit jamais de ses anciens maîtres, et qu'il fut fidèle aux principes religieux qu'il en avait reçus. Peu adonné à l'équitation, il choisit l'Infanterie, et, à sa sortie de l'École, en août 1899, il fut nommé sous-lieutenant au 418^e d'Infanterie, en garnison à Quimper, et détaché au fort de Crozon.

Une vie nouvelle allait commencer pour le jeune officier, vie de liberté, vie aussi de solitude. Nombreux étaient les loisirs laissés par le service d'un petit détachement de deux compagnies, et bien rares les distractions que le bourg de Crozon pouvait fournir pour occuper ces loisirs, et rendre agréables les longues soirées d'hiver. Cette solitude, hâtons-nous de le dire, eut sur la vie de notre camarade une heureuse influence. Elle le décida à fonder une famille. En octobre 1902, après avoir reçu son second galon, Alfred Marmagnant épousa M^{lle} de Beaufond, et de ce mariage naquirent quatre enfants dont trois sont actuellement vivants. Elle lui donna aussi le goût de l'étude, goût qu'il conserva toute sa vie.

Dans le but de compléter son instruction, Alfred Marmagnant commença ses études de Droit. Il se fit recevoir bachelier, et s'il n'alla pas jusqu'à la licence, c'est que de bonne heure son attention fut retenue par la préparation d'examens plus en rapport avec sa carrière militaire.

En 1907, le lieutenant Marmagnant entra à l'École supérieure de Guerre avec un des premiers numéros, et, là, sous la direction du général Foch, il acquit de profondes connaissances militaires ; il n'eut peut-être pas l'occasion de les mettre souvent en pratique, mais ses camarades se plaisaient à les reconnaître, en lui demandant conseil, et en lui soumettant leurs travaux.

Plus tard, il se lança dans les études historiques. Il présenta plusieurs mémoires au Ministère de la Guerre : l'un sur la défense des côtes du Morbihan au XVIII^e siècle, un autre, sur la défense du port de Brest par Vauban. Sur la demande du Directeur, il écrivit quelques articles dans la *Revue historique de l'Armée*. Ce genre de travaux lui plaisait, et il songeait parfois à se faire détacher à la section historique de l'armée.

À sa sortie de l'École de Guerre, Alfred Marmagnant fut attaché comme stagiaire d'état-major à la 22^e Division, dont le siège est à Vannes, il rentra ainsi dans sa Bretagne qu'il ne devait plus quitter. En 1911, en effet, il fut transféré à Brest, et nommé officier d'ordonnance de l'amiral préfet maritime. Sur les entrefaites, ayant été promu capitaine il trouva plus simple de ne pas quitter Brest, et se fit incorporer, en décembre 1912, au 49^e d'Infanterie. L'année suivante, il fut détaché avec sa compagnie dans l'Île d'Ouessant.

Dans ces différents postes, Alfred Marmagnant se montra avant tout l'homme du devoir. Chrétien convaincu, il remplissait ses devoirs religieux sans ostentation, comme sans respect humain, et son intention

bien arrêtée était de donner à son fils une éducation chrétienne, semblable à celle qu'il avait reçue lui-même.

Plein d'affection pour sa mère, dont il était l'honneur et la joie, il aimait à venir la voir, et passer ses congés auprès d'elle. Il aimait aussi les réunions de famille, se faisait un devoir d'y assister, et de partager avec ses parents les joies et les peines. D'un caractère enjoué, aimant à plaisanter, l'esprit d'ailleurs rempli de connaissances variées, c'était un homme dont on recherchait la conversation et la compagnie.

Comme officier, c'était l'homme du devoir, et un officier d'avenir, aussi ses chefs l'avaient-ils en haute estime. Nous n'en voulons pour preuve que ces paroles de l'un d'entre eux, le vice-amiral Chocheprat, ancien préfet maritime de Brest : « Pendant l'année qu'il a été mon aide-de-camp, j'ai eu tant d'occasions d'apprécier sa valeur militaire et ses qualités d'homme privé, que je me suis véritablement attaché à lui. »

Il aimait ses collègues, et en était aimé. Voici le témoignage de l'un de ses camarades, le docteur Maupin, ancien médecin-major au 19^e. « Nous perdons dans le capitaine Marmagnant un ami fidèle, sympathique dès l'abord, étonnant ensuite par l'étendue de son savoir, et la sûreté de son jugement. Tous l'aimaient au 19^e, officiers, gradés, soldats, et c'était la juste récompense de sa naturelle bonté. »

Cette lettre de l'un de ses caporaux vient corroborer ce jugement, on y trouvera exprimée en termes simples et naïfs, l'affection que le capitaine avait su inspirer à ses hommes.

« Ma peine fut aussi grande quand je vis mon capitaine tomber comme un brave, il nous avait bien dit « avant de quitter Brest qu'il aurait donné jusqu'à la « dernière goutte de sang. J'ai servi sous ses ordres

« à Ouessant où il était estimé de tous ; je fus nommé « caporal au mois d'avril, ce qui m'avait donné encore « plus d'amitié pour lui ; à la mobilisation, j'étais caporal d'ordinaire, et dans les Ardennes souvent à ses « côtés...

« Je vous remercie infiniment pour la photo de mon « valeureux capitaine qui tiendra *toujours* dans ma « mémoire le plus cher souvenir ; cela me causait une « vive émotion de le revoir, car il était aimé de ses « hommes... »

Son attachement au devoir fut peut-être la cause indirecte de sa mort prématurée.

La déclaration de guerre surprit le capitaine Marmagnant à Ouessant. Officier breveté, il aurait pu être attaché à un état-major ; on lui en fit la proposition du Ministère, il répondit simplement : « J'ai formé mes soldats, je les connais, ils me connaissent, un changement de chef les dérouterait en ce moment décisif ; mon devoir est de rester avec eux, je ne les quitterai que mort. »

Il partit donc avec le 19^e, et fut dirigé vers la Belgique. Il partit non sans quelque pressentiment qu'il ne reviendrait pas, mais plein d'enthousiasme cependant. Il écrivait à son frère le 20 août 1914 : « Notre situation est excellente, le commandement est résolu et confiant, le soldat ardent et joyeux. Nous allons à une victoire certaine, et je crois que ce ne sera pas long. »

Hélas ! pour lui du moins ce ne fut pas long ! Le 22 août, l'offensive commença, le 19^e d'Infanterie reçut pour mission de prendre la petite ville de Maissin. La 2^e Compagnie, que commandait le capitaine Marmagnant, marchait en tête du Régiment, et se porta d'abord dans un petit bois, à droite de la route, où elle se déploya en tirailleurs. Malgré la mitraille qui faisait

rage, le colonel donna bientôt l'ordre de mettre baïonnette au canon, et de monter à l'assaut. La situation était grave, la mission périlleuse. Le capitaine le comprit de suite, néanmoins il n'hésita pas. Se tournant vers ses hommes, il leur cria : « Mes enfants, en avant, pour la France ! », et il s'élança le premier. Les soldats le suivirent, l'élan fut magnifique, l'espace qui séparait du village fut franchi en un rien de temps ; les Allemands, surpris par cette attaque soudaine et hardie, se taiseaient, et semblaient avoir évacué la position.

Le capitaine, toujours à la tête de ses soldats, arrivait près des premières maisons du village, et se félicitait de ce coup de main, exécuté sans trop de pertes. Il sauta dans une cour de ferme pour se rendre compte de la situation et reformer sa Compagnie. Il sortait de la cour à la tête de ses soldats, lorsqu'une mitrailleuse postée en face se mit à lancer une pluie de projectiles. Le capitaine Marmagnant, le cou traversé par une balle, s'affaissa, la figure contre terre.

Cette conduite courageuse a valu au capitaine Marmagnant la Croix de guerre avec palme, et la citation suivante à l'ordre du jour de l'armée :

« *Marmagnant, capitaine au 19^e d'Infanterie, avec un magnifique courage est allé lui-même reconnaître pendant l'attaque d'un village, le 22 août 1914, une ferme occupée par l'ennemi ; a été mortellement blessé en l'abordant.* »

Cette mort n'était pas imprévue pour Alfred Marmagnant ; il s'y était préparé comme un chrétien, et il avait offert sa vie à Dieu pour sa Religion, sa Patrie et sa famille.

Son corps fut déposé dans une maison voisine de l'endroit où il était tombé. Il y était encore malheureusement lorsque, le lendemain, les Allemands, rentrant vic-

torieux à Maissin, mirent le feu à cette maison. L'holocauste de notre camarade est donc complet, il n'est resté de lui que des cendres qu'il est impossible de retrouver... Mais son souvenir vivra sur les murs de l'église de Maissin où une plaque de marbre va être apposée par les soins de sa famille, et dans les annales de notre Association dont il restera une des gloires.

L'ABBÉ JEAN-MARIE GLÉHELLO

PRÊTRE INSTITUTEUR A LE PALAIS,
SOLDAT AU 262^e D'INFANTERIE.

L'abbé Jean-Marie Gléhello était originaire de la Grée-Saint-Laurent, où il naquit le 24 novembre 1887. Après ses études secondaires faites au Petit-Séminaire de Ploërmel, il entra au Grand-Séminaire de Vannes. Il fut ordonné prêtre le 13 juillet 1913, et nommé aussitôt vicaire-instituteur à Le Palais.

Dès le 2 août 1914 il partit, et fut incorporé au 262^e d'Infanterie, comme combattant, et obligé de faire le coup de feu.

Il fut une des premières victimes de la guerre. Blessé le 8 septembre 1914, à la bataille de la Marne, il mourut dans le train sanitaire qui le transportait à Sens. Un rituel trouvé dans sa poche le fit reconnaître comme prêtre, et, après une enquête, l'Archevêque de Sens écrivit à M^r Gouraud la lettre suivante :

« Votre lettre m'apporte la certitude que je ne m'étais pas trompé, le 8 septembre dernier, en allant m'agenouiller devant la dépouille mortelle d'un jeune soldat, dans la poche duquel un de mes prêtres-soldats, infirmier-militaire à la gare de Sens, avait trouvé un rituel.

« Le 8 septembre, en effet, j'allais à la gare pour apporter quelques encouragements aux blessés qui y paraissaient très nombreux. Un de mes prêtres-infirmiers me dit : « On vient d'en descendre cinq qui

« sont morts en cours de route, dans la poche de l'un d'eux qui s'appelle Gléhello, et est du Morbihan, j'ai trouvé un rituel. »

« Je me fis alors conduire dans la salle où l'on avait déposé les morts, je récitai un *De Profundis* devant les cadavres de ces jeunes soldats, et je fermai les yeux de votre jeune prêtre, dont la figure était calme et belle dans la mort. Je m'informai auprès de ses camarades, mais je ne pus avoir d'autres renseignements que celui-ci : « Il était mort depuis plusieurs heures quand nous sommes arrivés à Sens. »

« On l'a enterré au cimetière de la ville. Une croix et quelques fleurs déposées par mes bons Sennonais recouvrent sa tombe.

« Je viens de prier mon vicaire-général de faire ajouter sur la croix, à son nom de famille, sa qualité de prêtre ».

FRANÇOIS BOULO
CAPORAL AU 316^e D'INFANTERIE.

Notre ami, François Boulo, fut un des premiers à verser son sang, et à donner sa vie pour le salut de notre patrie. Parti le 6 août 1914, comme caporal au 316^e d'Infanterie, il tombait mortellement blessé, au mois d'octobre suivant, sur le plateau de Quennevières. A ce moment, il avait auprès de lui de ses anciens camarades du Petit-Séminaire, Charles Prisset. Celui-ci put le faire transporter jusqu'à Villers-Cotterets. C'est là, dans d'atroces souffrances, qu'expira notre regretté compagnon d'armes. Quelques jours plus tard, Charles Prisset pouvait écrire à ses parents, qui l'attendaient au doux pays de Limerzel : « Consolez-vous, votre enfant est mort comme vous l'avez toujours connu. » Il aurait pu dire : « comme nous l'avons toujours connu. »

A la date du 16 octobre, quelques jours avant sa mort, François Boulo écrivait à ses parents :

« Encore un petit mot. Tout va bien. A la guerre comme à la guerre. Aujourd'hui je suis content, et je vais vous dire pourquoi. Depuis notre départ d'Aulnay je n'avais jamais pu aller à la Messe, or je pourrai peut-être y aller dimanche. Aujourd'hui j'ai été trouver le sergent-infirmier qui est prêtre. Et, en nous promenant sur la route, ayant l'air de causer du pays, au milieu des soldats, je me suis confessé. Vous ne vous confessez pas de cette façon-là à Limerzel, j'en suis sûr. Donc, dimanche, j'irai, si c'est possible, à la sainte Messe dans une église dont le clocher a

été détruit par les obus, et j'irai à la sainte Communion. Là nos cœurs se rencontreront, ou plutôt nous nous rencontrerons dans le Cœur de Jésus. Comme nous prions, n'est-ce pas ? les uns pour les autres ! Donc, union de prières, courage, résignation, espérance ».

Cette piété, ce souci intense de faire tout son devoir, et de le faire de la manière la plus parfaite possible, c'est bien comme cela que nous avons toujours connu François. A ses anciens camarades qui pourraient se demander ce qu'était devenu chez lui cet esprit surnaturel qui animait toutes ses actions, s'il ne s'était pas un peu alourdi au contact des travaux agricoles auxquels il se livrait depuis quatre ans, cette lettre est déjà une réponse péremptoire. Cependant, pour leur édification comme pour la nôtre, il nous plait d'y ajouter quelques extraits de son carnet de route.

Dans les deux premiers mois de la guerre, où tous les journaux du monde répandaient à pleines feuilles le venin de haine, nécessaire pour que des hommes s'entretenant, alors que partout résonnaient ces cris : « A Berlin ! A Berlin ! Mort aux Boches ! Pas de quartier ! » notre ami écrivait sous les obus, dans les bois de Moulins-sur-Touvent :

« O mon Dieu ! vous seul êtes juste, bon, éternel, tout-puissant. L'univers à vos yeux n'est rien. Vous pouvez l'anéantir, comme vous l'avez créé. Les peuples orgueilleux et cruels peuvent s'élever les uns contre les autres. Qu'est-ce donc à vos yeux que ces masses, ces milliers d'hommes qui se heurtent, se battent et s'écrasent ? Dans leur orgueil, ils oublient le Dieu qui les a créés, et à qui ils doivent obéissance. Tout cela, ô mon Dieu, à vos yeux n'est rien, moins que rien, vous qui commandez l'univers d'un seul acte de votre volonté. Vous pouvez anéantir tout, comme vous avez tout créé ; mais en tout et partout, et toujours que votre sainte volonté se fasse !... Vous avez tout permis, soyez béni !...

« Et moi, ô mon Dieu, emporté par ce tourbillon, je ne suis rien, je ne puis rien. Je ne vous demande qu'une chose : le salut de mon âme, la grâce de vous aimer toujours. Que je meure à la bataille, ou que vous me réserviez encore une longue vie, mon Dieu, que votre volonté se fasse ! pourvu que mon existence ou ma mort procure votre gloire... »

N'aie crainte, cher ami, ceux qui l'ont connu et aimé, par toi et en toi, ont vu « Sa gloire ». On a dit que ce sont les ombres qui font les beaux tableaux ; en tout cas, l'obscurité fait ressortir davantage la lumière. Or quelle obscurité voulue dans ta vie ! On eût dit que tu avais peur de ternir la gloire de Celui que tu aimais tant. Quelle obscurité dans ta mort même ! Elle était encore ignorée à la réunion des Anciens Elèves du Petit-Séminaire, le 1^{er} juillet 1919. Mais quelle beauté, quelle pureté dans ton sacrifice ! Oh oui, avec toi, et par toi, nous pouvons dire après saint Jean : « *Vidimus gloriam ejus.* »

L'ABBÉ AUGUSTE CORVEN

CLERC MINORÉ, SERGENT AU 62^e D'INFANTERIE

L'abbé Auguste Corven, après cent cinq jours de tranchée, avait obtenu un repos de cinq jours pour sa section de mitrailleuses et s'était retiré au cantonnement de son régiment. Le 14 janvier, vers quatre heures, alors qu'il se trouvait sur la route d'Albert, un gros obus éclate auprès de lui, le frappe en pleine poitrine et lui perfore le poumon droit. Des brancardiers de passage le transportent à Senlis (Somme), où il reçoit les derniers sacrements, des mains de M. l'abbé Tanguy, vicaire à Meslan. Pendant les heures douloureuses qu'il vit encore, du jeudi soir au vendredi soir, il montre, au milieu de ses grandes souffrances, une résignation et une piété admirables. Enfin, le vendredi soir, à 4 h. 40, après avoir reçu une dernière absolution, il rend sa belle âme à Dieu !

Il a été enterré le samedi 16 janvier, à trois heures de l'après-midi. Plusieurs prêtres et séminaristes du diocèse ont assisté à son enterrement, avec quelques officiers qui ont pu quitter leurs tranchées.

Le diocèse de Vannes perd en la personne de ce jeune séminariste un sujet d'élite. On en jugera par cette note d'un de ses condisciples publiée par la *Semaine religieuse de Vannes*.

« L'abbé A. Corven est une de ces figures dont le souvenir reste ineffaçable chez ceux qui l'ont connue. Entré en septième au Petit-Séminaire de Ploërmel, il y resta

cinq ans, jusqu'au jour où une loi inique l'en expulsa. Il en garda toujours un excellent souvenir ; combien de fois ne l'ai-je pas entendu parler de ce bon temps passé aux Carmes, et raconter les bons tours dont il fut témoin ou acteur. Car, il faut l'avouer, il aimait rire et faire rire. En récréation c'était un joueur ardent ; il fallait, par exemple, le voir aux échasses, prenant au sérieux son rôle de chef qu'il devait remplir pour de bon plus tard.

« Sous cette apparence de légèreté se cachait un grand fond de sérieux. Il était aussi bon travailleur que bon joueur, ses succès, tant au Petit qu'au Grand-Séminaire, le prouvent aisément, et ses anciens condisciples peuvent se souvenir que son style, toujours original et pittoresque, lui valût bien des succès. Sa conversation d'ailleurs avait le même cachet, et le même intérêt, c'était en effet un grand liseur et d'une mémoire sûre.

« D'une piété toujours sincère, ce fut sans regard en arrière qu'il promit à Dieu de lui consacrer sa vie. »

Lorsque la guerre éclata, il rejoignit immédiatement son 62^e d'Infanterie, à Lorient. Les journaux ont cité de lui un joli trait. Un officier cherchait à la caserne Bisson un sergent pour remplacer un sergent mitrailleur, père de famille, qui se trouvait momentanément dans l'impossibilité de partir. L'abbé Corven, sergent au régiment, qui devait rester au moins quelque temps aux Compagnies de dépôt, se présenta :

— Voulez-vous partir ? lui demanda l'officier. Je vous donne cinq minutes pour réfléchir. »

— Pas besoin de cinq minutes, dit l'abbé-sergent. « Je suis prêt tout de suite. »

Et il partit avec le deuxième groupe du régiment. Ajoutons que l'abbé Corven était remarquable au tir à la mitrailleuse, ainsi qu'en témoignent les canons d'or brodés sur ses manches.

Ce qu'il fut pendant la campagne, l'aumônier du régiment nous l'apprend.

« A. Corven sera regretté de ses soldats : il en était « estimé, et son cœur apostolique leur a fait du bien, « beaucoup de bien. Sa piété n'avait pas faibli un moment. Son petit office était son compagnon de toute « heure, et souvent, en tous cas tous les soirs, il réci- « tait le chapelet en commun. La Sainte Vierge aura « récompensé son fidèle serviteur. Depuis qu'il était au « repos, il assistait à la messe avec bonheur, et sur- « tout s'approchait avec une joie édifiante de la com- « munion. Le matin de sa mort, je l'avais communié.

« Il a accepté la mort avec foi et résignation : « Se- « rais-tu content, lui dit un infirmier, de quitter la « terre pour le ciel ? Oui, lui répondit-il, je quitterais « volontiers cette vie ; cependant, je serais heureux « de servir le bon Dieu. » Il est mort entre les mains de son confrère, prêtre-soldat, l'abbé Tanguy.

Mais pour aimer sa belle âme, et apprécier l'élévation de ses sentiments, nous n'avons rien de mieux que les lettres qu'il écrivait à ses intimes pendant la guerre, et dont nous sommes heureux de publier quelques extraits :

Du 30 septembre 1914.

« Quand reverrais-je ma cellule au Séminaire ? Cette pensée me trotte dans l'esprit lorsque, le long des routes de France, j'égrène mon chapelet, que je médite mon *Novum*, ou que je compose mon journal de route.

« Plusieurs de mes confrères ne reverront pas la leur... Qu'advient-il de moi ? A la grâce de Dieu. S'il veut ma vie, je la lui offre pour l'expiation de mes fautes, pour l'expiation des fautes de la France, et sa régénération. « *Fiat voluntas tua, Domine !* » je vis trop dans une atmosphère de mort pour formuler un souhait... Et pourtant, quelle joie si je revenais ; comme j'apprécierais la vie du Séminaire, la vie du prêtre ! »

Du 9 novembre 1914 (tranchées).

« Voilà plus d'un mois que j'habite le même trou, dans le même bois. A mon arrivée, les arbres avaient encore leur frondaison ; aujourd'hui la jonchée des feuilles mortes va s'épaississant comme va s'augmentant le nombre des morts tombés au Champ d'honneur. Je pensais, l'autre jour, en contemplant la beauté mélancolique de ce spectacle : « Peut-être faut-il un humus à la race comme à la terre ? » Il me semble que déjà le résultat des sacrifices accomplis se fasse sentir. On dirait qu'un large souffle venu d'en haut a purifié les conversations et les plaisanteries. »

Du 16 décembre 1914, (du bois d'A).

« C'est encore et toujours de cette même tranchée, en ce même bois, « sous l'œil des Barbares » que je vous écris... Il est 6 heures passées, la nuit est noire, pluvieuse, la bougie qui m'éclaire est obligée à la discrétion la plus absolue. De temps en temps un coup de fusil éclate : ce sont les sentinelles qui tâtent l'obscurité, tout est tranquille, et je m'évade de mon trou pour venir au Séminaire là-bas, à la maison paternelle.

Voilà soixante-quinze jours que je suis dans la tranchée de première ligne. C'est, je crois bien, un record sur tout le front. Pour moi, l'accoutumance est faite de cette vie presque sauvage. Ma tranchée fut confortable ; maintenant elle laisse la pluie pénétrer et me tomber dans la barbe. Les souris y dansent leur ronde ; de multiples animaux de toute sorte voudraient y faire le tour du propriétaire. Et comme il pleut toujours, j'ai peur que, croyant au déluge, ils n'y viennent en formations serrées, la prenant pour l'arche de Noé...

« L'autre jour, les Boches ont voulu nous expulser. Ils nous ont lancé quarante à cinquante minnenwerfer. Puis nous croyant pulvérisés, ils se sont approchés. Mes mitrailleuses les ont fait retourner au pas accéléré. Le général veut me citer à l'ordre du Corps d'Armée, et mon colonel me nommer adjudant. De la gloire plein mon képi ! Pourvu que l'honneur en revienne à mon père et au corps sacerdo-

tal ! Pourvu aussi que Dieu et la Vierge Marie soient mon bouclier, car pauvres de nous, devant de tels engins !... »

Cette citation eut lieu le 15 décembre, la voici :

« Le général commandant le Corps d'Armée cite à l'Ordre du jour, le sergent Corven, commandant la section des mitrailleuses du 62^e, « a fait preuve de sang-froid et d'énergie en assurant le service des pièces de sa section de mitrailleuses avant la fin d'un violent bombardement, et a contribué à repousser une attaque allemande sur les tranchées, le 11 décembre. »

A propos de cette citation, voici ce qu'a écrit un des confrères de l'abbé Corven.

« Auguste Corven s'est distingué les jours derniers dans le bois d'A... en repoussant seul avec sa section de mitrailleuses deux attaques allemandes exécutées deux jours de rang. Les ennemis avaient envoyé sur les nôtres une pluie de gros obus qui avait produit un effet quelque peu démoralisant parmi nos soldats. Ces obus sont de véritables monstres, longs d'un mètre, ils creusent dans la terre, en explosant, des trous de deux mètres de profondeur.

« Le tir ayant cessé, les Boches voulurent attaquer ; nos hommes se tenaient cachés et immobiles au fond de leurs tranchées ; par bonheur, Auguste Corven lève la tête, et aperçoit le mouvement en avant de l'ennemi. Il saute à sa mitrailleuse, et les canarde vivement. Bientôt les Allemands, arrêtés par son tir froudroyant, faisaient demi-tour, laissant quatre-vingt-quatre des leurs sur le carreau. Je crois qu'il va être cité à l'Ordre du jour de l'Armée. Il ne l'a pas volé ! »

JULES PLÉNEL
AGRÉGÉ ÈS-LETTRES, PROFESSEUR AU COLLÈGE
STANISLAS A PARIS.

Jules-Hippolyte-François-Pierre Plénel, quoique issu de famille morbihannaise, naquit le 23 novembre 1888 à Montoir (Loire-Inférieure) où son père était alors clerc principal de notaire.

Il n'avait pas neuf ans, lorsque son oncle, M. l'abbé Plénel, recteur d'Ételles, au diocèse de Rennes, l'accueillit dans son presbytère; il y continua d'abord ses études primaires, et deux ans après, en octobre 1899, il entra en sixième au collège Saint-Augustin de Vitré.

D'une intelligence très vive, et d'une mémoire heureuse, il occupa durant tout son cours le premier rang, hormis toutefois dans les sciences naturelles et mathématiques, où il brillait un peu moins.

En 1905, à la fin de sa Rhétorique, il dut quitter Vitré où l'on ne préparait pas la seconde partie du Baccalauréat, pour venir à Ploërmel faire son année de Philosophie. Il y fut élève modèle, animé d'un bon esprit, et s'intéressait de plus en plus à l'étude. Ses lettres de cette année-là le montrent acharné au travail, rarement satisfait de ses devoirs, toujours disposé à croire que ses compositions n'étaient pas réussies, alors que, presque toujours, le succès venait donner des démentis aux exagérations de sa modestie. Il se trouve heureux au Petit-Séminaire, dont il emportera le meil-

leur souvenir, et comme il l'écrit à son oncle qu'il avait autrefois l'habitude de voir fréquemment. « Si je pouvais vous embrasser un peu plus souvent, mon bonheur serait parfait, et je croirais avoir trouvé le Paradis sur terre. »

Le moment est venu pour lui de choisir un état de vie. Il se sent de plus en plus attiré vers le professorat; aussi, après quelques mois passés au séminaire d'Issy pour étudier de plus en plus sa vocation, il reprend ses études littéraires, et passe successivement les examens de la licence ès-lettres, de diplôme d'études supérieures de langues classiques. En 1912, il est reçu troisième, au concours d'Agrégation des Lettres.

Ce qu'il fut pendant sa vie d'étudiant, un de ses amis, jeune Parisien qu'il avait connu au séminaire d'Issy, et avec lequel il avait vécu intimement pendant six ans, va nous le dire dans une lettre à M. l'abbé Plénel, au lendemain de la mort de son neveu. « Depuis Issy, Jules et moi, nous nous sommes suivis sans interruption; je l'ai vu à l'œuvre, ne connaissant qu'un travail acharné, passionné pour les lettres qui devaient être sa vie, d'une piété profonde, sans ostentation, presque sans extérieur, indulgent pour les faiblesses qu'il pouvait rencontrer dans le milieu d'étudiants où il vivait, mais ne s'en permettant aucune, d'une pureté d'âme absolue. »

Ses études terminées, le sursis d'appel qu'il avait obtenu prenait fin, et il doit accomplir son service militaire. Il est incorporé au 62^e d'Infanterie, en garnison à Lorient, et entre à la caserne en octobre 1912. Il est donc sur le point de quitter l'habit militaire, et a même accepté pour le mois d'octobre 1914 la chaire de troisième Latin-Grec au collège Stanislas à Paris, lorsque la guerre éclate.

Jules Plénel fut toujours l'homme de devoir, il ne

pouvait manquer de l'être, au jour où la France faisait appel à tous ses enfants pour défendre son territoire contre l'envahisseur. Il part donc avec le 62^e d'Infanterie, plein d'espoir et d'enthousiasme, et est dirigé vers la Belgique. Il combat à Messain le 22 août, à Cheveuje, près Donchery, le 26. Dans cette dernière bataille, en chargeant à l'arme blanche, il reçoit deux balles dans l'épaule et le bras droit. Evacué de suite, il rentre à Lorient le 30 août, trois semaines après son départ.

La vie de dépôt lui pèse énormément, il a « comme la nostalgie des obus et des balles » aussi, à peine remis, il parle de repartir « pour le front ». La blessure à l'épaule cependant est plus grave qu'il ne l'avait cru d'abord, il lui faut subir deux opérations successives, et ce n'est qu'à la fin de janvier 1915 que l'état de son omoplate lui permet de porter le sac. Il est alors désigné pour faire partie d'un détachement de quatre cents hommes que l'on envoie renforcer le 72^e d'Infanterie. Cette fois, c'est dans l'Argonne qu'il va combattre, au nord-est de Mesnil-les-Hurlus. D'un premier combat, à la fin de février 1915, il sort indemne, mais le vendredi 5 mars, dans un assaut à la baïonnette, une balle ennemie l'atteint et l'étend raide-mort.

Chrétien convaincu et pratiquant, intelligence d'élite, Jules Plénel joignait à ces qualités intellectuelles des qualités morales non moins appréciables, une aimable simplicité, une modestie très remarquée, une nature enjouée et heureuse. Il semblait donc devoir rendre de grands services à l'Eglise, à la France, et à l'œuvre de l'éducation chrétienne à laquelle il voulait se consacrer. Dieu ne l'a pas jugé ainsi. Adorons sans comprendre. Rappelons-nous seulement ces paroles écrites au moment de la mort de notre camarade : « Quelques années de plus ou de moins sur la terre, c'est peu de

chose : le meilleur et le plus solide de notre destinée est au-delà. Ici-bas, nous préparons notre avenir, en vieillissant le faisons-nous toujours plus beau ? Faire vite, faire tout d'un coup et très bien, n'est-ce pas la meilleure part ? Une carrière complète aurait-elle plus grandi Jules Plénel que le sacrifice qu'il en a fait. »

PIERRE VALLÉAU
DE LA SOCIÉTÉ DES PÈRES BLANCS.

On perd facilement de vue ses anciens élèves, surtout quand, appelés par la voix de Dieu, ils s'en vont au loin se préparer à l'apostolat. Cependant je fus frappé un jour en lisant, parmi les morts annoncées dans *La Croix*, celle du « Frère Pierre Valléau, des Pères Blancs, caporal, tué à l'attaque de la Lizerne, le 26 avril 1915 ».

Une question posée à l'un de ses anciens condisciples me fit voir que je ne me trompais pas, et qu'il s'agissait bien de cet enfant humble, laborieux et soumis, que j'avais connu, quand il suivait au Petit-Séminaire de Ploërmel les cours de Quatrième et de Troisième.

En 1913, il était entré au noviciat des Pères Blancs, et il terminait son année de formation quand il fut obligé de répondre à l'appel de mobilisation. Incorporé dans un Régiment de Zouaves, il resta quelques mois en Algérie, d'où il partit pour la France en janvier 1915. Au mois d'avril suivant, il se trouvait en Belgique, où il prit part aux batailles livrées dans la région de l'Yser.

Le 26 avril, il était à l'attaque de la Lizerne, et là, d'après une lettre d'un de ses confrères : « il fut blessé à la jambe dans une charge à la baïonnette. Je ne l'ai pas vu après sa blessure, ajoute ce jeune homme, mais je sais qu'il s'est conduit en brave. Atteint par

une balle, Pierre Valléau refusa d'abandonner le combat, poussa en avant les hommes de son escouade qui hésitaient, et ne se retira qu'en les voyant lancés à fond dans la charge. Il dut se faire évacuer par un poste belge. »

Ce dernier détail est-il bien exact ? Nous ne saurions le dire, toujours est-il que, depuis ce jour, le Frère Valléau n'a pas donné signe de vie, et que tout porte à croire qu'il fut tué, ou mourut sur le champ de bataille des suites de sa blessure, le 26 avril 1915. Mais sa belle conduite lui a valu la citation suivante :

« Le 26 avril 1915, à l'attaque de la Lizerne, a donné le plus bel exemple de courage et de sang-froid en portant son escouade à l'assaut des tranchées ennemies. A été blessé lors de l'occupation de la 2^e tranchée ennemie. »

Il avait été auparavant l'objet d'une autre citation reproduite par *La Croix* du 12 février 1916.

Pierre Valléau était originaire de Péaule, il avait commencé ses études au Petit-Séminaire de Ploërmel, et les y aurait terminées, si la loi, dite de séparation, n'était venue l'en expulser en 1906.

Au noviciat de Maison-Carrée, parmi ses camarades de Régiment, il a laissé la réputation d'un jeune homme pieux et exemplaire. Qu'on nous permette de citer ce fait dont nous recevons communication, sans toutefois nous prononcer sur sa nature.

« Une petite fille, malade d'une bronchite chronique, était en traitement depuis deux ans, et, tous les mois, quand on la croyait mieux, une rechute la reclouait sur le lit. Ses parents désespéraient, quand un ami du Frère Valléau, qui avait appris sa mort, eut l'idée de faire une neuvaine à ce pieux jeune homme. En même temps, il envoya comme relique une carte postale à lui

écrite par le Frère. On appliqua la carte sur la poitrine de l'enfant, et, à la fin de la neuvaine, celle-ci était hors de danger, et serait guérie. »

Le confrère qui rapporte ce fait ajoute : « Nous qui avons connu le Frère Valléau au noviciat, nous n'avons pas besoin de savoir qu'il fait des miracles pour le considérer comme un prédestiné. »

L'ABBÉ FRANÇOIS BOSCHET

CLERC MINORÉ DU DIOCÈSE DE VANNES, ORIGINAIRE
DE BRÉHAN-LOUDÉAC, SERGENT AU 46^e D'INFANTERIE,
TOMBÉ AU CHAMP D'HONNEUR LE 14 JUILLET 1915.

L'abbé Boschet était encore trop jeune pour être membre de l'Association des Anciens Elèves. Comme il a fait une partie de ses études au Petit-Séminaire, et qu'un jour il serait venu grossir nos rangs, nous le recommandons aux prières de ses aînés.

Voici quelques détails à son sujet parus dans la *Semaine Religieuse* :

Ceux qui avait l'avantage de connaître l'abbé François Boschet se souviennent de l'excellent confrère, dont la franche cordialité s'alliait si heureusement avec la gravité qui sied bien à un aspirant au sacerdoce. D'une piété profonde, sans austérité, d'une bonne volonté infatigable à se plier aux moindres exigences du règlement, il eut vite conquis l'estime de ses directeurs et l'amitié de ses condisciples, attirés vers lui par son aimable simplicité et sa grande bonté.

Parti dès la première heure avec son Régiment, le 46^e d'Infanterie, il se distingua sur le champ de bataille en plusieurs circonstances.

Blessé une première fois, et dès le début, par une balle qui l'atteignit en pleine poitrine, il fut soigné chez M. le curé-archiprêtre de Mortagne, où il reçut pendant de nombreuses semaines les soins les plus empressés et les plus aimables. De là, après son rétablissement, il

vint passer quelques jours à Bréhan, le temps d'embrasser ses chers parents qu'il ne devait plus revoir, puis retourna sur le front.

Toujours intrépide et plein de bravoure, il faillit plusieurs fois trouver la mort, notamment dans une périlleuse reconnaissance, où il s'était engagé spontanément, et dans l'explosion d'une mine qui fit sauter sa tranchée, après quoi, il prit une noble revanche.

Il mérita pour ces faits d'être cité deux fois à l'Ordre du Jour, et d'être proposé pour le grade de sous-lieutenant.

Le 14 juillet, dans une attaque, à quelques mètres en avant de la tranchée, il reçut une première blessure légère, par une balle, à l'épaule droite. Puis, après que l'ordre eut été donné de rentrer dans la tranchée, et lorsqu'un camarade le prenait par le bras pour l'y faire rentrer, il fut atteint au côté droit de la poitrine, d'une seconde balle qui le tua sur le coup.

La douleur est profonde pour sa famille qu'il aimait tant, pour laquelle il se montrait si aimable, et qui perd en lui son sixième enfant. Les lettres qu'il écrivait aux siens, et dont le *Bulletin* de Bréhan-Loudéac a reproduit plusieurs, sont un témoignage manifeste de sa piété profonde et de son héroïque bravoure.

« Je vous remercie, écrivait-il le 26 mai 1915, des prières que vous avez faites pour moi. C'est sans doute à leur efficacité que je dois d'être encore en vie. Je viens, en effet, de passer trois jours terribles à Vauquais, en tranchées de première ligne. Je me demande comment je suis encore en vie. Les Boches nous ont fait sauter à la mine. Ma Compagnie a été, en grande partie, mise hors de combat. Ce qui reste a tenu bon quand même, et les Boches n'ont pas avancé. Le colonel et les généraux nous ont félicités, et vont nous citer à l'Ordre du Jour. Cinq sergents sur neuf sont hors de combat. Comme cette fois-ci j'étais bombardier, j'ai immédiatement

ouvert le feu sur les Boches, sitôt que la mine a sauté. Il faut croire que j'ai dû leur faire du mal, car les crapouillards sont tombés en plein dans leurs lignes. Ils ont cessé de nous lancer des bombes, et tout a été fini.

« Je me suis réjoui trop tôt de mon succès. Lorsque le lendemain (lundi de la Pentecôte) j'ai voulu recommencer, ils m'ont immédiatement réperé. Une avalanche de bombes et de crapouillards s'est alors abattue sur mes cinq hommes et moi. La position devenait intenable. Je suis cependant resté à mon poste, jusqu'au moment où tous mes abris ont été complètement démolis ; presque tous mes hommes ont été grièvement blessés. Tous nos équipements, fusils, baionnettes ont été mis en miettes. Pour ma part, j'étais méconnaissable, paraît-il, tellement j'avais la figure dégoûtante ; j'étais couvert de poussière et de saleté de toute sorte. Le commandant nous a félicités, lorsque j'ai été lui rendre compte de ce qui nous était arrivé ».

Sa fin fut héroïque, comme sa vie exemplaire. Puisse l'espérance qu'il est au ciel tempérer l'immense douleur de sa famille, les regrets de ses maîtres et de ses nombreux amis !

ANDRÉ PERROT

NOTAIRE A LA TRINITÉ-PORHOËT,
SOUS-LIEUTENANT AU 270^e D'INFANTERIE.

Comme l'on se trompe parfois sur l'avenir des enfants ! Tel élève, qui était tranquille et soumis, n'a pas assez de force de caractère pour résister aux passions naissantes et tombe dans les plus graves désordres ; tel autre, au contraire, ennemi de toute discipline et de toute contrainte, se laisse enfin empoigner pour le bien, et fait honneur à ses anciens maîtres.

André Perrot pourrait être cité en exemple de ce que nous avançons. Au collège, c'était un bon enfant, mais il avait le caractère un peu sombre, parfois même fantasque, et il fallait savoir le ménager pour ne pas faire naître des scènes toujours désagréables dans une classe. Ses condisciples de rhétorique se rappellent les réflexions du professeur sur l'influence de *la lune*. André souriait.

Rentré chez lui après avoir subi avec succès les épreuves du Baccalauréat ès-lettres, il devint un jeune homme sérieux, aimant l'étude, et fidèle aux devoirs de sa religion, un jeune homme qui aurait pu rendre de grands services dans le pays de la Trinité-Porhoët.

Son père s'apprêtait à lui céder son étude de notaire lorsque la guerre éclata.

André Perrot répondit à l'appel de la Patrie, et partit comme sergent téléphoniste au 270^e d'Infanterie. Il se

battit en brave et avec tant de courage qu'il fut, au mois de mai 1915, promu sous-lieutenant.

En acceptant ce grade, il savait à quels dangers il serait exposé, mais, son patriotisme dominant tous autres sentiments, il prit résolument son poste à la tête de sa section, et devint bientôt le chef estimé et aimé de tous ses soldats.

Esclave du devoir, patriote et chrétien, il avait fait généreusement le sacrifice de sa vie, et envisageait en preux la mort qui l'a couché sur le champ de bataille. Chrétien, elle ne l'a pas surpris ; les témoignages qui accompagnent la nouvelle de sa mort le prouvent bien.

« André Perrot, écrit son capitaine, n'était pas seulement un officier plein de valeur et de bravoure. C'était aussi un chrétien croyant, pratiquant. J'ai retrouvé sur lui son scapulaire, une *Imitation de Jésus-Christ*, et un petit paroissien, ce dernier (détail émouvant) a été percé par un projectile, probablement un éclat de grenade. Sa vie exemplaire et sa mort héroïque nous donnent la certitude que Dieu lui a ouvert toutes grandes les portes du ciel. »

De son côté, l'aumônier, qui pleure en lui un ami, écrit ces lignes touchantes : « ... Le lieutenant Perrot est tombé en chrétien et en héros. Il est mort dans la sublimité de son patriotisme et de sa foi ; une balle l'ayant atteint en plein front, au moment où il allait franchir les lignes allemandes, il est mort à la tête de sa section qui le suivait comme un seul homme. Je le pleure comme un frère, après l'avoir honoré comme un brave ; et dites bien haut à ceux qui le connurent que *ce cher Perrot a vécu en chrétien, et est mort en héros* ».

André Perrot a été frappé le 8 septembre 1915, près de la Harrazée, et, quelques jours après, une citation à

l'Ordre du jour de la Division vint glorifier sa mémoire, et orner son cercueil de la croix de guerre.

« Perrot, André-Eugène-Marie, sous-lieutenant, 24^e Compagnie du 270^e d'Infanterie :

« A très brillamment entraîné sa section à l'attaque d'une position difficile, et est tombé mortellement frappé en abordant l'ennemi. »

A tous ces élogieux et bien édifiants témoignages ajoutons que André Perrot, par sa simplicité, sa droiture, son affabilité s'était attiré dans le pays l'estime et la sympathie générales ; on le constate, dit le *Bulletin paroissial* de la Trinité-Porhoët, par l'unanimité des regrets provoqués par la nouvelle de sa mort :

Que sa famille désolée, au milieu de laquelle il fut un modèle de piété filiale et d'affection fraternelle, que ses amis et ses anciens condisciples puisent dans ces témoignages de sympathie et d'admiration, et dans la pensée qu'il jouit au ciel de la récompense de ses vertus, une consolation à leur douleur !

L'ABBÉ DÉsirÉ BINIO

PROFESSEUR AU PETIT-SÉMINAIRE,
SOLDAT AU 65^e D'INFANTERIE.

« Il faut des victimes. Mon Dieu ! si vous le voulez !... » Et Dieu tint pour agréable cette offrande qui lui venait d'un cœur pur et généreux. Deux jours après, le 25 septembre 1913, juste au début de cette fameuse offensive de Champagne qui avait éveillé tant d'espairs en France, l'abbé Binio était frappé d'une balle ennemie en pleine tête, entre les lignes allemandes et françaises. Dieu avait rappelé à Lui cette belle âme sacerdotale dont il importe de garder le souvenir, et de fixer en quelques traits la mémoire.

C'est sur les bords pittoresques de l'Oust, à Bréhan-Loudéac, que Désiré reçut du Ciel la grâce du baptême ; c'est encore sur les rives enchantées de cette même rivière, à Saint-Marcel, cette fois, qu'il se sentit appelé de Dieu pour être un jour son prêtre et son apôtre. Le bon recteur de Saint-Marcel, qui se connaît en vocations sacerdotales, eut vite remarqué chez son jeune catéchiste de La Née les indices de l'élection divine. Aussi, après quelques leçons de latin, fort du consentement des parents, chrétiens aussi convaincus que fonctionnaires consciencieux, assuré du concours d'une famille voisine, aussi pieuse que dévouée, se décida-t-il à l'envoyer au Petit-Séminaire de Ploërmel. Désiré partit avec joie pour les Carmes, où il ne tarda pas à se faire remarquer et par ses maîtres et par ses con-

disciples. Servi par une belle intelligence, doué d'une excellente mémoire, il se classa vite le premier de son cours, et si, dans la suite, il ne garda pas cette place, il sera toujours, le vieux palmarès en fait foi, parmi les lauréats de sa classe.

D'un extérieur plutôt distingué, d'une sensibilité délicate, d'un cœur toujours prêt à s'épancher et à compatir, d'un caractère enjoué, il ne tarda pas à conquérir les sympathies de ses camarades, parmi lesquels il se choisira peu à peu des amis qui lui resteront fidèles, et à qui en retour il vouera une affection profonde.

Vinrent les heures, tristes entre toutes, des persécutions et des expulsions. A la fermeture du Petit-Séminaire, Désiré songea un instant à entrer chez les Pères Rédemptoristes, où il retrouverait un de ses amis d'enfance. Le projet ne fut pas mis à exécution, et, comme tous ses condisciples de Ploërmel, il vint terminer ses études au collège Saint-François-Xavier.

C'est dans cette maison hospitalière, on peut le dire maintenant, que l'élève de Rhétorique, par suite de je ne sais quelle influence, tout en préparant son baccalauréat, se livra, parfois en cachette, à l'étude des questions sociales. Curieux de connaître les grands mouvements sociaux de l'époque, désireux de faire quelque chose plus tard pour la classe ouvrière, passionné d'apostolat auprès des petits et des humbles, il étudiait avec acharnement, et si jamais, pendant les récréations ou les promenades, on abordait ce terrain brûlant des controverses sociales, il fallait voir l'énergie et la conviction avec lesquelles il défendait ses opinions, et essayait de convertir les autres à ses idées. C'est là également, que l'élève de Philosophie, après une de ces retraites fermées dont M^{sr} Saint-Clair a le secret, prit la résolution définitive d'entrer au Grand-Séminaire,

pour s'y préparer dans l'étude et la piété au sacerdoce.

Il me souvient que la dernière année de son Séminaire, aux vœux de bonne année et de longue vie que lui offrait son meilleur ami, il répondit sur-le-champ : « Oh ! mon cher, moi, je ne serai pas longtemps de ce monde, heureusement que tu me survivras, et que tu seras là pour prier pour moi. » Avait-il comme l'intuition, le pressentiment de sa fin prochaine, lui qui pourtant jouissait d'une santé assez robuste ? Je serais tenté de le croire, d'autant plus que ses images d'ordination, et, plus tard, sa correspondance semblent refléter la même préoccupation. Toujours est-il que le ministère de l'abbé Binio sera court sur cette terre. Ordonné prêtre à Noël 1912, il fait un an de surveillance au Petit-Séminaire de Vannes, un an d'études philosophiques à l'Institut catholique d'Angers, et, la guerre éclatant, le voici atteint par l'ordre d'appel des anciens exemptés.

Le major qui l'examine hésite à le verser dans le service armé à cause d'une appendicite. Et lui aussitôt de couper court à toute indécision : « Cela ne me gêne pas pour marcher, dit-il, je puis faire un soldat. » Quand le lendemain, sa mère, inquiète à juste titre, des conséquences de cette parole un peu présomptueuse, lui en fait des reproches, « Maman, réplique-t-il, vous ne voudriez tout de même pas que je reste ici, et qu'un père de famille prenne ma place. »

Le 19 juin 1915, l'abbé Binio part en renfort au 65^e d'Infanterie. Il part, à la vérité, triste et mélancolique, à cette pensée qu'il laisse derrière lui des amis dévoués et des parents inquiets, qu'il ne reverra plus son cher La Née, qu'il ne reviendra pas des tranchées, bien résolu toutefois à remplir vaillamment son devoir de prêtre et de soldat : quand on parcourt son carnet de route, on est vite édifié à ce sujet.

Le métier de soldat, surtout de fantassin, n'a rien d'agréable ni d'attrayant au front : il y a des corvées à faire, des abris à creuser, des tranchées à établir, des marches longues et pénibles à exécuter, et cela par tous les temps, sous la pluie comme sous le soleil, à toute heure du jour ou de la nuit, sous des bombardements d'une violence extrême ; Désiré Binio ne se plaint pas ; il ne murmure pas ; au contraire, il accepte tout avec joie : « En avant, pour la France ! » s'écrie-t-il. Aussi, ce n'est pas étonnant de voir qu'à l'hôpital de Nogent, où il est évacué pour maladie, il fasse des démarches pour en sortir au plus tôt. « Le major, écrit-il le 3 juillet, n'a pas l'air pressé de me renvoyer. » Puis sept jours après, il ajoute triomphant : « *Alea jacta est...* Je pars demain. Je m'en vais là-bas content et dispos. »

Chez Désiré Binio, le prêtre est encore plus beau et plus magnifique que le soldat.

Quelle fidélité aux exercices de piété ! Ce qui le peine le plus au front, c'est de ne pas pouvoir célébrer la Messe aussi souvent qu'il le voudrait : « Pas de Messe, cela me coûte de l'écrire ; le prêtre n'est-il pas fait pour la Messe ? » et quand il a l'occasion de la dire, il rayonne de joie surnaturelle. « Enfin j'ai pu dire la Messe ! Hier soir je me suis endormi sur la pensée que le lendemain le Sang rédempteur coulerait sur un autel de plus pour le salut du monde. »

Quelle intensité de vie intérieure ! Toutes les pages de son agenda sont émaillées d'invocations et d'aspirations vers le Ciel. Se souvient-il de son séjour aux Carmes ? « Notre-Dame du Carmel, priez pour moi, priez pour la France. » Se rappelle-t-il que c'est la fête de sa mère bien-aimée ? « Sainte Jeanne, priez pour maman. » Entend-il des blasphèmes, voit-il le dimanche profané ? « Pardonnez-leur, Seigneur !....

Parce Domine !... » Est-il fatigué, à bout de force, ou bien, a-t-il en vue la conquête d'une âme ? « *Deus adjuva me !...* »

Quel esprit apostolique ! A l'hôpital de Nogent, il se fait le catéchiste « d'un jeune homme de vingt et un ans, non baptisé, qui a l'air bien disposé, et désire être catholique », et quand, un mois plus tard, il apprend que son néophyte a reçu le sacrement qui fait les chrétiens, il ne peut retenir sa joie. Rentré à sa Compagnie, il s'en constitue l'aumônier volontaire ; il s'ingénie de toutes façons à procurer le bienfait des sacrements à ses camarades, quitte à déplaire à certains esprits étroits. Le dimanche et les jours de fête, en dépit des fatigues occasionnées par un long jeûne, et de pénibles marches, il se fait un devoir de procurer à ses camarades le bienfait de la Messe et de la parole divine. Il est uniquement soucieux du bien des âmes, et c'est pour cette raison qu'il n'accepte pas le poste de brancardier qu'on lui propose ; « ai-je bien fait, écrit-il ; vous savez, mon Dieu, que c'est dans une bonne intention. En vivant avec et comme le soldat, on peut faire un bien dont n'a pas occasion le brancardier. »

Enfin, quelle conformité à la volonté divine !. La première page de son carnet de route s'ouvre sur ces mots crayonnés à la hâte : « A la grâce de Dieu, *fiat...* » Qu'on lise maintenant sa dernière lettre, les sentiments n'ont pas changé. « Demain, ma Compagnie doit fournir un gros effort. En sortirai-je vivant ? Que la volonté de Dieu soit faite. J'ai fait à Dieu le sacrifice de ma vie pour l'Eglise, la France, mes parents et mes amis. A Dieu, au Ciel ! » Et il ajoutait : « Priez pour moi. »

Cette recommandation que l'abbé Binio adressait à l'un de ses confidents de la première heure, vous permettez à celui qui a accepté d'écrire ces lignes

de vous le faire à vous, les Anciens du Petit-Séminaire des Carmes, à vous surtout qui avez connu, apprécié et aimé cette belle figure sacerdotale, et il vous remercie à l'avance, sachant bien qu'elle sera entendue.

J. L.

L'ABBÉ FRANÇOIS CHATEL

PROFESSEUR A LA MAITRISE DE SAINTE-ANNE D'AURAY.

M. l'abbé François Châtel naquit à Mohon (Morbihan) en l'année 1888. Il fit presque toutes ses études secondaires au Petit-Séminaire Notre-Dame des Carmes, à Ploërmel.

Durant le cours de ses études, il fut toujours placé parmi les premiers élèves de sa classe. Il montra dès le début cette intelligence claire et active, qui alla en se développant. Il fournissait d'ailleurs un travail très consciencieux.

Cependant, quand on voyait pour la première fois ce petit campagnard, à l'air timide et soufiteux, la tête un peu penchée sur l'épaule, on ne devinait pas qu'il était l'un des meilleurs élèves de sa classe. Même quand il était pris en leçon, il récitait si lentement parfois qu'on était tenté de dire : « il n'a pas ouvert un livre à l'étude. » Mais on était détrompé au bout de quelques minutes.

Aussi, à la fin des années scolaires, il emportait toujours des prix : c'était la récompense de son travail.

Une autre récompense plus solennelle lui était réservée lors de son examen du baccalauréat. Je me souviendrai toujours de ce matin du mois de juillet 1906. Nous achevions notre rhétorique, nous avions passé, quelques jours auparavant, l'écrit de la première partie du baccalauréat, et nous attendions le résultat. Enfin, ce matin-là, à huit heures, notre professeur, M. le cha-

noine Le Floch, actuellement supérieur du collège Saint-Armel, arriva en classe, le journal en main. Nous allions donc connaître le nombre des admissibles. Il n'y en avait que quatre sur une douzaine de candidats que nous étions : François Châtel était l'un d'eux.

L'année scolaire qui commença en octobre suivant ne se passa pas tout entière à Ploërmel. (Hélas ! ces temps étaient bien tristes !) A la fin du mois de décembre 1906, en effet, nous dûmes évacuer les bâtiments du Petit-Séminaire par suite de la loi de Séparation. Heureusement le collège Saint-François-Xavier, de Vannes, nous ouvrit toutes grandes ses portes, et c'est là que François Châtel, alors élève de philosophie, acheva ses études secondaires.

Il prit la soutane au mois d'octobre 1907, à l'Institut Sainte-Anne, à Vannes, sur la route de Conleau, et, dans cette maison, passa la première année de son Grand-Séminaire, couronnée par la réception de la tonsure cléricale.

Il passa la seconde à Kergonan, près de Plouharnel : Cette année fut particulièrement pénible pour l'abbé Châtel ; il fut en effet sérieusement malade et dut interrompre quelque temps ses études. Cette maladie le fit exempter du service militaire, mais elle le mit en retard pour ses ordinations, et voilà pourquoi il resta au Grand-Séminaire trois mois de plus que les abbés de son cours.

Il sortit diacre du Grand-Séminaire en décembre 1911, et fut quelques mois professeur au collège Saint-Armel, à Ploërmel.

A Pâques 1912, il arriva à la Maltrise de Saine-Anne d'Auray, où il resta jusqu'en janvier 1915, époque où il partit pour la caserne. Il avait été ordonné prêtre en 1912.

Est-il possible de caractériser en deux mots ces années que M. Châtel passa dans le professorat ? Il

faudrait dire que sa santé s'était affaiblie encore, sans doute, à cause de la vie sédentaire qu'il était obligé de mener. L'estomac ne marchait pas ; les nerfs et l'humeur se prenaient parfois. Mais il continuait à manifester une grande activité intellectuelle ; il aurait voulu voir tous ses élèves s'appliquer au travail comme lui-même.

L'autorité diocésaine était décidée à le nommer vicaire à la fin de l'année scolaire en 1914 ; la guerre vint déranger tous les plans. M. Châtel rentra donc à Sainte-Anne en octobre 1914, et, le 15 décembre suivant, il passa son conseil de révision à Ploërmel. Sa santé était-elle devenue meilleure à ce moment ? En tout cas, il fut reconnu bon pour le service armé.

A partir de ce jour, M. Châtel se prépara à entrer à la caserne. La fin du mois de décembre, et le mois de janvier furent une longue attente : non pas qu'il eût hâte d'être soldat, mais on devinait un homme presque uniquement préoccupé de son avenir, qu'il voyait plutôt en noir. Il semblait pressentir ce qui l'attendait.

Il suivait d'ailleurs la guerre de très près, et ne se laissait pas impressionner, quand on lui disait qu'elle serait peut-être finie avant son arrivée au front.

Son ordre d'appel sous les drapeaux lui fut remis à la fin du mois de janvier 1915. Après quelques mois de préparation, qu'il passa en partie à Malestroit, il partit pour le front. Il n'en est jamais revenu.

Pendant les mois de juillet, août et septembre 1915, il a envoyé à l'auteur de ces lignes un assez grand nombre de lettres dont la plupart sont bien intéressantes à lire. Il y montre surtout un grand esprit d'observation. Et que de choses à observer et à décrire à la guerre ! Son esprit très actif et très clair y trouve un aliment inépuisable. De plus, il ne se contente pas de décrire le monde extérieur si varié, si grandiose, au

milieu duquel il vit, souvent à quelques mètres de l'ennemi. Il analyse aussi ses pensées pour les communiquer à un ami intime.

La vie au grand air, les exercices physiques lui avaient fait beaucoup de bien, et il se portait mieux que les années précédentes. Il m'écrivait à ce sujet le 13 septembre 1915 : « Malgré les fatigues, les nuits passées presque sans sommeil, sans autre lit que la terre froide des tranchées, je me porte très bien. Il semble que plus on fait de misère à son corps, mieux il se porte. A la guerre un homme est plus dur à la misère qu'un cheval. »

Cette santé florissante explique, en partie du moins, les sentiments que M. Châtel manifeste. A côté de quelques phrases plutôt tristes, où il montre qu'il continue à avoir un certain pressentiment de sa mort prochaine, la plupart de ses lettres respirent un calme et une force impressionnante. Il puisait son courage dans son cœur de prêtre, et acceptait coûte que coûte son devoir, tout son devoir avec une grande résignation.

La dernière lettre qu'il m'ait écrite est du 23 septembre 1915, deux jours avant l'attaque de Champagne. Elle débute ainsi :

« Voici la dernière fois que je t'écris, du moins avant le jour du grand assaut. Quand tu recevras cette lettre, je serai en pleine bataille, à moins que déjà une balle ne m'ait étendu mort au fond d'une tranchée, ou qu'un obus ne soit venu me broyer... Ma Compagnie forme avec la quatrième la première vague d'assaut. A nous l'honneur de foncer les premiers sur les Boches ».

Cette lettre se terminait par cette phrase qui m'émeut profondément chaque fois que je la relis : « Et maintenant, je te dis : au revoir ! sur cette terre, je l'espère, ou pour le moins, dans le ciel ! »

M. Châtel est porté disparu depuis cette attaque. Nous ne pouvons actuellement nous faire aucune illusion sur sa mort.

C'est donc fini pour cette vie ; cher ami, c'est au ciel que nous nous reverrons.

UN CONFRÈRE

LÉON MARTIN

SOLDAT AU 116^e D'INFANTERIE.

Léon Martin naquit à Mauron le 21 septembre 1885.

Après quelques leçons de latin prises dans sa paroisse natale, il entra au mois d'octobre 1899 comme élève de Quatrième au Petit-Séminaire de Ploërmel, et y resta jusqu'à sa Philosophie. Bon élève, intelligent, travailleur, il y conquist sans peine ses grades universitaires.

Appelé sous les drapeaux dès le début de la mobilisation, il fut incorporé au 116^e d'Infanterie, à Vannes, mais, pendant un an, il resta au dépôt, et fut employé comme infirmier à l'un des hôpitaux de Vannes. Il ne partit au front qu'au mois d'août 1915. Il arrivait juste pour prendre part à l'offensive du 25 septembre, en Champagne.

Le 22 septembre, quelques jours avant l'attaque des tranchées où il se trouvait, il écrivait à son frère une lettre bien touchante qui montre à quel point notre camarade était resté fidèle à l'éducation chrétienne reçue dans sa famille et au Petit-Séminaire.

« Je viens d'assister au chapelet en plein air, en plein bois de sapin, avec une allocution répondant à tous les désirs, à toutes les craintes, entre chaque dizaine. Je vous assure n'avoir rien vu de plus impressionnant dans mon existence. Le « Je suis Chrétien » est sorti en plein cantonnement, de ces poitrines mâles et chrétiennes, sans aucun respect humain, et avec une force qui faisait penser au dé-

sespoir de l'homme qui se noie et qui crie « au secours ».

« Demain je me confesse, vendredi je communie (en plein air). Et comme de Sonis, si je ne me trompe, je pourrais dire: J'ai mon Dieu dans ma poitrine, Dieu ne recule pas, en avant!

« Enfin, mon âme est préparée pour toute éventualité. Pour ma famille, pour la France des Croisés, de saint Louis, de Jeanne d'Arc, pour le bien de mon âme et de celle de tous les Français, j'offre ma vie s'il le faut. Je compte sur la Providence pour s'occuper des intérêts que j'abandonnerai, comme Elle l'a fait, moi vivant. . »

Trois jours après cette lettre, l'assaut était donné, objectif: Tahure. Hélas! pour notre camarade ce devait être le tombeau. Il tomba frappé d'une balle..... Mais le voir mourir dans les sentiments qu'il exprimait dans sa dernière lettre est une grande consolation pour ses parents et ses amis qui le pleurent.

EUGÈNE JOUANNIC
ÉTUDIANT, SOLDAT AU 116^e D'INFANTERIE.

Eugène Jouannic était un jeune parmi les Anciens, puisqu'il n'était encore qu'étudiant en Droit, lorsque la guerre éclata.

Au lieu de lui consacrer une notice biographique, nous préférons le laisser lui-même nous raconter sa vie de campagne, et nous faire part des sentiments qui l'animaient.

Comme beaucoup de soldats, en effet, Eugène Jouannic écrivait son journal de route. Sur la première page de ce journal il a mis cette recommandation.

« Si je dois mourir à la guerre, que celui ou celle qui trouvera ces notes, les remette à ma mère, qui m'attend tous les jours au pays de Rohan. Ce sera faire acte de charité que de les lui envoyer, car elles lui rappelleront les sentiments que j'ai éprouvés, et les dispositions dans lesquelles m'aura trouvé la mort... Ces lignes seront au moins une consolation pour son cœur meurtri. »

Après la mort de notre camarade la commission fut exactement faite, et c'est de sa famille que nous avons reçu communication des pages si intéressantes que l'on va lire.

Écrit en gare d'Achères, pendant la halte.

31 mars 1915. — « Me voilà installé dans une cour du petit village de Frauwillers... Ici notre temps est pris entre l'exercice sur place et le service en campagne. Nous n'avons

pas encore vu le feu, mais nous sommes à petite distance des ennemis...

« Comme nous sommes maintenant au repos pour quelques heures, j'en profite pour écrire. Chose curieuse, au lieu de penser aux choses de la guerre, voilà que tous mes souvenirs se reportent vers le passé. Nous sommes dans la Semaine-Sainte et je revois le temps où j'étais élève au Petit Séminaire de Ploërmel. Nous assistions aux offices. Je revois la chapelle et tous mes camarades.. Nous comptions les heures qui nous séparaient du lundi de Pâques, jour heureux où nous retrouvions nos parents et le pays natal...

« L'année dernière, au Jeudi-Saint, j'étais à Rohan. J'étais allé au jardin avec mon neveu, le petit Jean, pour trouver les dragées que les cloches jetaient sur leur passage en allant à Rome. Pourquoi tous ces souvenirs me reviennent-ils dans ce moment et dans ce lieu où tout parle de la guerre?...

« Au loin j'entends le bruit sourd de la canonnade sur les avions allemands qui essaient de repérer nos tranchées.

« Toutencourt, petit pays du département de la Somme, dans l'arrondissement de Doullens, 900 habitants. Là m'a-mène un eczéma à la jambe.

« Le ... avril, j'y arrivai littéralement mort de fatigue.

« On me donne à l'hôpital le n°... La salle est presque comble. Blessés et malades y occupent chacun leur petit carré, fait de planches clouées les unes aux autres pour empêcher la paille de s'éparpiller. Triste couche assurément! Pourtant, j'ai bien dormi dans cette ancienne salle de spectacle, bâtie par un patronage catholique.

« Avec exactitude, j'accomplis de mon mieux mes exercices religieux. En toute sincérité, je dois dire que je suis religieux par principe. Envisageant cette idée de la mort toujours possible, je puis répéter à Dieu la prière de Lamartine :

Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi, qui sais mourir.

« Penser à la mort, considérer ma vie passée, demander à Dieu que la future soit meilleure et que la fin en soit

douce et pieuse, était ma préoccupation quotidienne. Je puis affirmer que je n'ai pas passé un seul jour sans songer à ces vérités suprêmes.

« D'ailleurs j'ai assisté à E... à de belles fêtes religieuses et les prières en commun ont entretenu dans mon âme un sentiment religieux très profond que je désire toujours conserver.

« J'ai passé ici les fêtes de l'Ascension, de Jeanne d'Arc, de la Pentecôte et de la Fête-Dieu : toutes ont réuni une belle assistance de militaires décorés de pansements et de bandeaux.

« La Fête-Dieu a revêtu un caractère particulier à cause de l'attaque d'H... Le canon tonnait à tout rompre pendant les processions qui se sont déroulées solennellement à travers les rues du village, et c'est à peine si l'on entendait les voix des chœurs au milieu de ce sourd grondement, bien fait pour exciter la foule à une piété plus grande et à un recueillement plus profond.

« Il faut remarquer la tendance de ces populations d'esprit peu religieux à manifester au moyen de symboles leurs sentiments chrétiens.

« Les principales vertus de l'Évangile y sont représentées par des jeunes filles habillées suivant leur rôle, et personnifiant la Justice, la Charité, le Devoir, l'Esprit de sacrifice, etc...

« L'idée est heureuse, et, malgré quelques naïvetés dans les costumes, la procession se déploie dans un ordre parfait et au milieu d'un recueillement presque général.

« T... rappelle ces villages de la B... que l'on aperçoit du train aux environs de C..., au milieu d'une riche plaine, un groupe de maisons, une église généralement pauvre, et c'est tout.

« Ce qui donne à T... son charme principal, c'est son bois, un bois superbe, qui domine tout le pays et que j'ai pu parcourir en tout sens.

« Après un séjour de quelques semaines à l'hôpital, je suis revenu au régiment : l'existence dans la tranchée n'est

pas très gaie, mais il faut accepter le sacrifice, et, ma foi, comme les camarades, je creuse les boyaux, j'organise les tranchées, je prends la garde, le jour et la nuit, devant le créneau, attendant avec anxiété le moment où l'ennemi pourrait apparaître, ou manifester quelque activité.

« Oh ! ces heures de garde, la nuit ! Qu'elles sont longues et monotones ! Comme ils se font longtemps attendre les coups de l'horloge d'Hamel qui résonnent lugubrement dans l'obscurité ! Nuit sombre !... Rien ne se manifeste : seuls quelques coups de fusils épars rompent le grand silence, parfois une rafale de coups de canons nous assourdit...

« Puis, c'est le silence... On pense à son passé. Les souvenirs d'enfance reviennent à l'esprit, l'on apprécie d'autant mieux le bonheur d'autrefois que les moments actuels sont plus pénibles et plus durs. Et puis encore, on pense à la fin de la guerre qui vous ramènera dans vos foyers, et l'on jouit par avance du bonheur d'embrasser les siens... ma mère, ma sœur, mon petit neveu, tous ceux qui me sont chers, cette espérance est d'autant plus douce au cœur que la mort nous guette, et peut nous surprendre à toute minute.

« Les heures sont longues, bien longues en face de l'ennemi ! La vie nous est plus précieuse que jamais, et l'on y tient d'autant plus que l'on peut à tout instant la perdre ; on s'accroche à elle, si je puis dire ; on la vit dans le présent, dans le passé, par tous les souvenirs, et même dans l'avenir par tous les rêves que notre imagination embellit, comme si nous étions certains d'échapper à la mort.

« Mais malgré tout, un doute pèse sur votre cœur, il reste obstinément au plus intime de l'être. On s'efforce en vain de l'écarter. Si je ne revenais pas de cette campagne !... Si, comme tant de camarades, je devais rester sur le terrain, mortellement frappé par une balle ou un éclat d'obus !

« Cette idée vous porte tout naturellement à songer au grand mystère de l'autre vie, à côté de laquelle, nous dit la religion, celle-ci est si peu de chose.

« Aussi, je prie durant des heures avec le plus de piété et de conviction possible... La fin de ma faction approche. Dans une minute, je serai remplacé par un camarade, dont

je prendrai la place là-bas dans le gourbi, où je m'allongerai sur la paille sale jusqu'au lever du jour pour continuer ensuite mon travail de terrassier et de maçon ».

« La vie à la tranchée d'Authuille se passe normalement : six jours de garde, six jours de repos, et ainsi de suite jusqu'au jour où je suis employé au téléphone.

« Comme téléphoniste, ma vie est moins pénible : mon travail est plus intéressant, surtout lorsque je suis nommé au poste de téléphoniste du colonel.

« Je n'ai à prendre le service qu'un jour sur deux. Avec les camarades, je passe de bons moments, grâce aux lectures que nous pouvons faire, aux jeux de carte, aux photos que nous prenons...

« Mais sur tous ces petits faits il me tarde de passer bien vite, pour noter des impressions beaucoup plus fortes, les plus fortes que j'aie jamais éprouvées.

« Nous voici dans le secteur du Perthes-les-Hurlus. Le voyage, l'occupation des nouvelles tranchées, tout cela sera décrit plus tard. J'ai hâte d'arriver au 25 septembre, ce jour où d'un bon à 9 heures du matin nous avons franchi la tranchée, pour nous élancer d'assaut sur la tranchée boche distante d'environ cinquante mètres.

« La veille, au soir, avec tout notre matériel téléphonique, nous avons quitté le camp où nous étions au repos depuis deux jours, nous préparant à cette fameuse sortie qui devait entraîner la mort de tant des nôtres.

« A travers tout un dédale de boyaux, nous arrivons aux gourbis où, pendant le bombardement, nous nous sommes réfugiés, attendant l'heure terrible du départ.

« Toute la nuit, l'artillerie lourde, celle de campagne déversent sur les travaux de fortifications boches un déluge de fer et de feu. C'est un bruit infernal qui vous casse les oreilles, en augmentant encore l'appréhension toute naturelle et l'angoisse du cœur de chacun.

« Malgré le risque couru, je regarde les effets des obus sur les fils de fer barbelés. Les tringles d'acier sont projetées à des centaines de mètres en l'air. La terre vole en poussière. Quand je pense qu'il..... »

Ici s'arrêtent brusquement les notes prises au jour le jour par Eugène Jouannic. Ce brave jeune homme, sur lequel sa famille avait le droit de fonder beaucoup d'espairs, fut frappé à la poitrine par un éclat d'obus qui lui déchira les poumons. Sa mort fut résignée et chrétienne. Comme tant d'autres, il offrit à Dieu sa vie pour le salut de la France.

MATHURIN LE CROM

PROFÈS DE L'ORDRE DE SAINT FRANÇOIS, ADJUDANT.

« Frère Théotime, de Saint-Samson, dans le siècle Mathurin Le Crom, né à Saint-Samson (Morbihan), le 6 février 1889, élève du Petit-Séminaire de Ploërmel, du Grand-Séminaire de Vannes, entré dans l'Ordre franciscain au couvent de Breust le 8 octobre 1911, profès le 8 octobre de l'année suivante, tombé glorieusement à Tahure le 25 septembre 1915 ». Telle est la brève épitaphe que dédie à notre camarade la *Revue franciscaine*.

Mais voici pour sa tombe ignorée, pour la fosse anonyme où il repose; quelques fleurs du plus rare parfum franciscain. C'est encore la *Revue de l'Ordre* qui nous les offre sous la forme d'extraits de ses dernières lettres.

Du fond de sa tranchée, qui l'eût soupçonné? sa pensée va d'abord à « Dame Pauvreté » absente. « Hélas! note-t-il mélancoliquement, je constate que je ne suis pas un véritable enfant de saint François; je n'use pas que de choses mendrées. J'en achète le moins possible, c'est vrai; mais je n'aime pas à les partager. Saint François me fait voir mon défaut. Je demande par lui la grâce de m'en corriger. » Rassuré par son supérieur, il répond: « ... J'achète ce qui m'est utile, mais jamais rien de superflu. Je m'y sens obligé par l'exemple de notre séraphique Père. » Un autre jour, après inventaire de son sac, et de sa musette, il observe avec inquiétude: « Jamais je n'ai eu autant d'effets à

mon usage... »; et il éprouve le besoin de s'excuser dans cet aveu d'une délicieuse simplicité: « Jusqu'à présent je n'en ai porté aucun; je trouve que la tunicelle religieuse me suffit. » Aussi voyez l'accueil qu'il fait aux envois que tout de même ses supérieurs persistent à lui faire: « Je viens de recevoir mes étrennes de Noël. Quelle surprise! Vous nous gâtez! Il est vrai que nous sommes vos enfants, mais les enfants en temps de guerre ne songent pas aux étrennes. »

Ne croyez pas pourtant que cette âme austère soit insensible. C'est avec joie qu'il salue le retour du printemps. « La nature revit, écrit-il le 21 avril, les feuilles sortent des bourgeons, les oiseaux commencent à chanter, et, dès trois heures du matin, l'on se lève pour aller les écouter. Mais un psautier ferait mieux mon affaire, car, moi aussi, je sens l'envie de chanter les divines louanges. »

Le psautier, remarque la *Revue*, lui a été envoyé, nul doute que, dans les longues heures d'attente, il n'ait essayé, comme saint François, d'unir sa voix à celles de nos sœurs les alouettes qui, tout proche, s'élèvent vers le ciel en chantant.

Contemplatif? Oui certes; mais homme d'action tout autant. On le nomme sergent, puis adjudant: « Je n'ai pas l'habitude d'être indépendant, écrit-il à ce sujet, mais à la grâce de Dieu!... Priez-le que je fasse mon nouveau devoir suivant sa sainte volonté ».

Mais on peut être sûr qu'il l'accomplira jusqu'au bout. « Quelle belle âme surnaturelle et forte, dit-il d'un de ses frères en religion! Quand on lit les lettres de ces chers morts, on désirerait faire partie des tombés au Champ d'honneur. »

Son héroïque désir ne tardera pas à être réalisé. Le soir du 24 septembre, communique un de ses confrères

et compagnons d'armes, il était gai et confiant : « A la volonté de Dieu, disait-il, je ne désire rien, je suis prêt à tout. »

Le lendemain il tombait à la tête de sa section. Et nous qui relisons ses lettres, nous trouvons qu'il en était digne.

L'ABBÉ JOSEPH GUÉZAIS

VICAIRE A LA CROIX-HELLÉAN, SOLDAT AU 9^e ZOUAVES.

L'abbé Guézais était vicaire à la Croix-Helléan lorsque la guerre éclata. De santé délicate, il n'avait pas fait de service militaire, et il ne fut pas mobilisé dès le mois d'août 1914. Lorsque la Patrie en danger dut faire appel à tous ses enfants, on obligea les « exemptés » à passer un nouveau conseil de révision, et l'abbé Guézais fut enrôlé comme combattant au 116^e d'Infanterie. Ce fut une pénible épreuve pour lui. Son esprit de foi, son patriotisme le faisaient accepter courageusement toutes les fatigues de la vie militaire, si bien qu'il était un soldat modèle, mais son âme simple et naïve était navrée de voir que, malgré ses exemples, ses sacrifices, ses exhortations, beaucoup de soldats menaient une vie peu chrétienne.

Après trois mois d'exercices et manœuvres, il part au front dans un régiment d'élite, le 9^e Zouaves de marche. Il ne s'illusionne pas : le bon Dieu demande le sacrifice de sa vie, il le fait généreusement. Sa consolation aux heures de repos est d'avoir comme compagnons deux amis intimes, deux prêtres du diocèse de Vannes. Tous les trois sont combattants ; plus d'une fois ils ont monté la garde dans les tranchées de première ligne, ils ont visé aux créneaux, ils ont chargé à la baïonnette, toujours ils l'ont fait avec bravoure et entrain. Ce sont de bons camarades, de bons soldats, de vrais Zouaves ! Ce sont aussi de vrais prêtres, donnant à tous l'exemple

du courage, du désintéressement, toujours prêts à exercer auprès des autres leur ministère sacerdotal.

Lorsque l'abbé Guézais arrive dans les tranchées de Neuville-Saint-Vaast, le combat est à peu près terminé. Des grandes manœuvres en Lorraine servent de préliminaires à une nouvelle attaque. Le 26 septembre 1915, le 9^e Zouaves arrive en première ligne dans le secteur de Beauséjour et de Maisons-de-Champagne. C'est la contre-offensive qui commence, et elle fut très rude. Malgré leur héroïsme, les Zouaves sont rapidement décimés. L'abbé Guézais sort indemne de cette première bataille, et, pour se reposer des rudes fatigues de la journée, il aide les brancardiers à transporter les blessés. C'est ainsi que, dans la soirée du 30 septembre, l'un de ses confrères, épuisé par une grave blessure, a le bonheur d'être relevé et transporté par lui. Devant le poste de secours les deux amis se disent adieu en pleurant : l'un part pour l'hôpital, l'autre retourne dans la fournaise, hélas ! pour y rester.

Le 6 octobre suivant, les « chacals bondissent » sur l'ennemi avec leur entrain ordinaire, et ils avancent de plusieurs kilomètres. Ce succès est plus qu'éphémère : les Allemands reviennent aussitôt avec des renforts, et les Zouaves sont écrasés sous l'avalanche. Un survivant a vu l'abbé Guézais faire le coup de feu au plus fort de la mêlée ; puis, l'ennemi ayant avancé, on ne l'a plus revu. Qu'est-il devenu ? On ne le saura jamais. Ou bien il a été tué à son poste de combat ; ou bien, prisonnier, il a été victime de la barbarie allemande. Pour nous qui le pleurons, une seule consolation nous reste, c'est de penser que son âme bonne et pure est allée au ciel recevoir la récompense méritée par sa vertu et son héroïsme.

UN ZOUAVE DU 9^e

JOSEPH COLLET

CLERC DE NOTAIRE, SOLDAT AU 72^e D'INFANTERIE.

Joseph Collet fut élève au Petit-Séminaire de Ploërmel de 1898 à 1904. Les bons principes qu'il reçut dans cet établissement ne firent que se développer plus tard. Dans tous les postes qu'il occupa avant la guerre, il se montra toujours chrétien sans forfanterie comme sans respect humain. Il était apôtre même, et il entraînait ses camarades au bien. Quand la guerre éclata, il allait prendre une étude de notaire à son compte, et sans aucun doute, il se serait rangé parmi les notaires chrétiens auxquels on peut confier ses affaires.

Joseph Collet n'avait pas fait de service militaire, et il fut un récupéré de décembre 1914. Il trouva dans sa foi chrétienne le courage de remplir ses nouvelles fonctions, et d'affronter les dangers qu'elles lui faisaient courir. Lorsqu'il partit pour la première fois en ligne, il écrivait : « Je n'étais pas fier en route, la nuit était profonde, nous marchions dans un grand silence, à tâtons, nous nous heurtions tantôt à un tronc d'arbre, tantôt aux voisins. Mais je tenais en main mon chapelet, et quand j'arrivai, je n'avais plus peur. »

Quelques jours avant sa mort, il envoyait à M. le Curé de Belz, son cousin, une carte postale représentant la petite église de Cloon, et il y joignait ces mots : « Voilà l'église où je suis devenu choriste. J'y répons la Messe ; j'ai eu le bonheur d'y communier ces trois

derniers jours, et je compte encore le faire demain avant de partir ». De fait, le 14 novembre, à trois heures du matin, il communiait avant de se rendre à la tranchée d'où il ne devait plus revenir.

Quand il était en première ligne, ne pouvant aller à l'église, il avait « l'habitude de lire sa Messe à l'heure de la grand'messe paroissiale ». Il est mort à dix heures un dimanche, peut-être au moment où il accomplissait ce pieux devoir.

Le 14 novembre 1915, après avoir communié, comme nous l'avons dit, il montait aux tranchées. Il était à six mètres des Boches, dans un poste d'écoute, quand il fut frappé au cœur par un éclat d'obus. Sa correspondance et les livres de piété qu'il avait dans sa poche furent transpercés par le projectile. Une grande médaille du Sacré-Cœur qui ne le quittait jamais fut toute cabossée et déchirée. En mourant, il essaya de prononcer quelques paroles que personne n'a comprises. Mais nous ne doutons pas que ces dernières paroles aient été le renouvellement de son sacrifice pour Dieu et la France.

Et maintenant il repose dans un lieu dit « le ravin des chênes » près de la Chalade, en Argonne, dans une fosse creusée par ses camarades. Dans ce cimetière un millier de braves comme lui dorment leur dernier sommeil. La tombe de Joseph Collet est la troisième de la première rangée à gauche, en entrant dans le cimetière.

EUGÈNE JOSSET

INSTITUTEUR LIBRE A PÉAULE.

La *Semaine Religieuse* du diocèse de Vannes, en nous annonçant, dans son numéro du 13 avril 1916, la mort au champ d'honneur de M. Eugène Josset, terminait ainsi : « C'est un nom de plus à inscrire au livre d'or de l'enseignement chrétien. » Nous pouvons ajouter : c'est un nom de plus à inscrire au livre d'or du Petit-Séminaire de Ploërmel.

Après quelques mois de leçons prises auprès de son frère, alors vicaire à Lanouée, Eugène Josset vint aux Carmes comme élève de Cinquième.

C'était un enfant un peu timide, mais bon, pieux, qui semblait marqué pour le sacerdoce. Il y aspirait lui-même de tout son cœur, et pendant quelque temps fut au comble de ses vœux.

Mais les devoirs et les obligations du prêtre sont immenses, les responsabilités qu'il encourt sont terribles, effrayantes. A les méditer, certaines âmes timides et craintives en sont très impressionnées : quelques-unes, déconcertées, se jugent incapables de porter un tel fardeau. Eugène Josset fut de celles-là ; il n'osa pas aller jusqu'au bout, et rentra dans le monde. Il lui fallut alors songer à orienter sa vie dans une autre direction. N'ayant pas voulu devenir prêtre par un scrupule excessif sans doute, il résolut de se consacrer à l'instruction chrétienne de l'enfance, et se fit la carrière la plus belle après le ministère sacerdotal,

celle d'instituteur chrétien, carrière qui permet de faire le plus de bien, de travailler le plus à la gloire de Dieu en façonnant les âmes des enfants, en formant leurs intelligences aux connaissances humaines et leurs cœurs à la pratique des vertus chrétiennes. Eugène Josset se mit donc à travailler pour avoir son brevet, et, aussitôt en règle avec la loi, il fut envoyé comme instituteur-adjoint à Carentoir d'abord, puis à Péaule. Dans cette dernière paroisse, il retrouvait comme recteur, M. le chanoine Deblond qui l'avait reçu chez lui à Lanouée quand il prenait des leçons de latin. Le bonheur de se retrouver fut réciproque, et entre le pasteur et l'instituteur se renouèrent les relations d'intimité de jadis.

Ce qu'Eugène Josset fut comme instituteur, M. le Doyen de Péaule l'a dit en chaire le jour de son service : « Ce fut un vrai maître d'école, instruit, méthodique, clair, sachant proportionner son enseignement à la force de ses élèves, se faire petit avec les petits, élever ses leçons avec les plus avancés. Avec cela beaucoup de dévouement, de la persévérance, de la ténacité même. Son instruction reconnue de tous, sa haute taille, sa forte voix lui donnaient une grande autorité qu'il savait faire aimer, et des succès surprenants surtout dans l'enseignement du catéchisme. »

En 1914, à la mobilisation, Eugène Josset fut appelé comme infirmier, il partit avec enthousiasme. Son patriotisme, un peu exubérant peut-être, lui fit trouver longs les jours qu'il passa à Nantes avant de recevoir une destination. Enfin cette destination vint, et Eugène fut désigné pour faire partie d'un groupe divisionnaire de brancardiers.

Avide de dévouement, il recherchait toutes les occasions de se dépenser et de porter secours aux blessés. — Le 17 février 1916, il écrivait à un ami : « Je quitte

l'Artois pour sauter dans la Meuse. Dans quelques jours notre formation sera bien près des Boches. Cette existence me plaît, et ce sera pour moi une nouvelle occasion de me dévouer ». Et à un autre : « Cette vie périlleuse me plaît, malgré ses dures fatigues, car je sais que j'y fais du bien. Ah ! qu'à certains moments je voudrais être prêtre pour mieux consoler et soulager nos pauvres blessés. » De fait, il pensait et parlait comme un prêtre, si bien qu'on le croyait tel : « N'aie pas peur, disait-il un jour à un séminariste pris d'épouvante, le bon Dieu sait bien où faire tomber les obus, tu n'as qu'à t'en remettre à sa garde ». Dans la lettre citée plus haut il ajoutait : « Je ne sais ce que la Providence me réserve cette fois, mais je suis bien résigné à sa sainte volonté, que Dieu prenne ma vie, s'il le faut, pour le salut de la France ! — Priez toujours bien pour moi, afin que je puisse remplir tout mon devoir. »

Plusieurs fois Eugène Josset vit la mort de près, elle ne l'effraya pas, parce qu'il était prêt à la recevoir, elle ne l'empêcha pas surtout d'accomplir nombre d'actions de courage : « Sur le champ de bataille de l'Artois, on l'avait vu braver la mitraille, et encourager son équipe effrayée. Sous Verdun, à son grand regret, il fut surtout employé comme ravitailleur, mais il se rendait compte que ce métier avait aussi ses dangers. La veille de sa mort, en chargeant du bois, il faisait remarquer à ses compagnons que la mort planait sur le bois où ils se trouvaient comme dans la tranchée, puisque deux jours auparavant les pièces ennemies avaient battu cet endroit.

Il ne se trompait pas, la mort planait partout dans ces régions dévastées, puisque c'est à six kilomètres de Verdun, à douze du front qu'elle est venue le frapper pendant qu'il était occupé à relever un auto-camion.

Mais laissons la parole à l'un de ses compagnons

qui s'est chargé d'apprendre la triste nouvelle au recteur de Quelneuc. La lettre est du 29 mars 1916.

« Il est deux heures et demie de l'après-midi. A une heure environ, Eugène était appelé chez le bon Dieu.

« Hier matin il assistait à la sainte Messe selon son habitude. Il a communiqué également. Ce matin vraisemblablement, l'heure du ravitaillement ne l'aura pas empêché d'en faire autant.

« A neuf heures du matin, il quittait mon petit bureau, laissant sur la table, ouvert à la page de la Chananéenne la « *Vie de Jésus-Christ* » de Fouard. J'ai encore toutes présentes à l'oreille les réflexions édifiantes que lui suggérait sa pieuse lecture.

« Au milieu du bourg de Duguay, un auto-camion avait dérapé à la culée d'un pont, et un attroupement s'était formé autour de l'auto qu'on essayait de redresser. Le chariot d'Eugène dut stationner.

« A ce moment planait un taube. Il remarqua l'attroupement et y jeta une bombe... Je me trouvais exactement à deux cents mètres de l'endroit, mais séparé par une rangée de maisons. Je m'élançai vers le lieu de l'accident. Des cadavres, des moribonds, le plus lamentable spectacle que l'on puisse imaginer. A côté de deux chevaux éventrés, un homme, la face contre terre, dans les spasmes de l'agonie. C'était Eugène. Je ne le reconnus pas, j'ignorais qu'il fut là. Je lui donnai l'absolution sans le reconnaître. Peu après l'aumônier du groupe arriva. Penché sur Eugène, il l'interrogea, mais en vain. Cependant il vivait toujours, aussi l'aumônier lui donna une nouvelle absolution et l'Extrême-Onction.

« Quelques instants après son corps arriva à l'ambulance, et on put examiner ses blessures. Il avait la carotide droite coupée, et une blessure grave à l'aisselle droite. »

Les funérailles d'Eugène Josset eurent lieu le len-

demain de sa mort, elles furent célébrées avec toute la solennité possible. Un chef prit la parole, et, dans un langage plein de foi, fit ressortir les qualités éminentes du défunt. Le commandant du groupe de brancardiers fit venir une couronne, en attendant que les circonstances lui permettent de faire célébrer un service pour lui.

Certes, on peut rêver une mort plus belle, sur les champs de bataille, face à l'ennemi, mais aux yeux du Maître divin qui considère moins le don que la manière de donner, cette mort en service commandé peut être aussi précieuse, quand elle est préparée et patiemment acceptée.

L'ABBÉ PAUL MARION

DU SÉMINAIRE D'HAÏTI, CAPORAL AU 102^e D'INFANTERIE.

Originaire de Campénéac, l'abbé Paul Marion appartient à l'une des meilleures familles du pays qui a donné à Dieu et à l'Eglise un prêtre et quatre religieuses encore vivants (1). De bonne heure Paul entendit l'appel de Dieu, et, suivant l'exemple de son aîné, entra au Petit-Séminaire de Ploërmel. Chassé de cette maison à la fin de 1906 à la suite de la loi de Séparation, notre camarade suivit ses condisciples, et vint finir ses études au collège Saint-François-Xavier, où M^{sr} Gouraud put réunir les débris de ses séminaires.

En 1909, Paul Marion entra au Grand-Séminaire de Vannes, et, en octobre 1911, au Séminaire de la Mission d'Haïti. Il terminait à Paris sa première année de service militaire lorsqu'éclata la guerre. Comme il était affecté à la sous-intendance, il fut, à son grand regret, maintenu dans les bureaux de la 22^e section des commis et ouvriers.

Cette vie lui pesait, alors que tant de ses compatriotes donnaient leur vie pour défendre la France. Aussi, quand lui parvint l'ordre de départ, il en fut tout joyeux : « Je vous avoue franchement que cet ordre est loin de me déplaire. A la grâce de Dieu. Il fera de moi ce qu'Il voudra. » Le 20 avril 1915, il était versé au 102^e régi-

(1) Son frère, l'abbé Jean Marion, est mort depuis que ces lignes ont été écrites.

ment de ligne, à Chartres. « Je ne me tracasse nullement. Il n'arrivera que ce que Dieu voudra. Je pars joyeux et content. » C'était une vie toute nouvelle pour lui, car jusque-là il n'avait guère manié le fusil. Mais il s'y fit vite. « Tout va bien. Les jours se passent tranquillement, en faisant l'exercice avec de bons vieux territoriaux et réservistes. » Au bout d'un mois, son instruction militaire était suffisante. « Je suis prêt à aller voir les Boches. Avec la grâce de Dieu je partirai content. » A la fin de juin, il était affecté, en qualité de caporal au 68^e d'Infanterie, et partait pour le front : « Pas un moment de crainte, je me confie entièrement à la divine Providence. Que la volonté de Dieu soit faite quoi qu'il m'arrive ! » Et quelque temps après : « Bientôt ce sera mon tour de me diriger vers les tranchées. J'irai gaiement, sous la protection de la divine Providence. J'ai fait d'ailleurs de plein cœur le sacrifice de ma vie. » Cette soumission complète à la divine Providence est le sentiment qui se manifeste dans toutes ses lettres, avec son amour pour le Séminaire. « J'ai appris que vous avez des blessés à Saint-Jacques. Que je serais heureux de pouvoir faire un tour par là en ce moment ! Hélas ! la guerre menace d'être bien longue, et Dieu seul sait si je reverrai jamais ce cher Séminaire. »

Le 15 juillet 1915, il écrivait : « Je pense en ce moment à l'ordination qui doit avoir lieu demain. Quel beau jour ! Quand le reverrai-je ? » Et un mois plus tard : « Je pense toujours au cher Séminaire et je demande à Dieu qu'Il daigne m'y ramener. » Le 24 septembre 1915 : « Je pense au beau jour de la libération, si nous avons été en temps de paix. Revoir le Séminaire ! »

La vie des tranchées a remplacé pour lui le calme et la solitude de Saint-Jacques. Mais sa gaieté est toujours la même : « Jusqu'à présent Dieu m'a protégé, et j'ai

confiance qu'il continuera à le faire. Mais enfin Il est le Maître, et sait mieux que nous ce qui nous est nécessaire. Je me sou mets donc entièrement à sa divine volonté, et fais d'avance le sacrifice de ma vie, s'il Lui plaît que je tombe au champ d'honneur. Je ferai mon devoir comme tout bon soldat. »

Hélas ! ce jour ne devait pas tarder pour lui. Le 12 avril, il écrivait — c'est la dernière lettre reçue de lui au Séminaire. — « Nous nous attendons à partir d'un jour à l'autre. Pour quelle direction ? Nous n'en savons absolument rien. Les Boches recommencent leurs fortes attaques contre Verdun, et il pourrait bien se faire que nous allions de ce côté. A la grâce de Dieu ! Je suis toujours en bonne santé, et je garde bon espoir que les Boches ne m'aurent pas. »

C'est bien à Verdun que son régiment se rendait. C'est là aussi que l'abbé Marion est tombé au champ d'honneur, le 4 mai 1916, en défendant la fameuse côte 304. Dieu s'est contenté de son désir d'être prêtre. Qu'Il veuille lui donner en retour la récompense promise aux bons serviteurs.

Voici la belle citation qu'a méritée l'abbé Paul Marion ;
« Marion Paul, caporal à la 1^{re} Compagnie du 68^e d'Infanterie, aussi brave que dévoué, sous un bombardement d'obus de gros calibre, n'a cessé d'encourager ses hommes. Mortellement frappé dans la tranchée alors qu'il déterrerait ses camarades enfouis par l'éclatement des obus. »

L'ABBÉ SÉBASTIEN GUILLOUCHE

CLERC MINORÉ DU GRAND-SÉMINAIRE DE VANNES.

Encore une nouvelle victime à ajouter à la liste déjà si longue des Anciens Elèves du Petit-Séminaire tombés pour le pays !

Né à Caden le 20 février 1891, l'abbé Sébastien Guillouche était clerc minoré au moment de la mobilisation. Parti comme caporal au 116^e d'Infanterie, il fut grièvement blessé, le 8 septembre 1914, à la Fère-Champenoise, par une balle qui lui traversa la poitrine de part en part. Après être resté plus de vingt-quatre heures sur le terrain, il fut recueilli par les Allemands, aux mains desquels il demeura pendant trois jours. Délivré par une contre-attaque française, il fut évacué à Lourdes, où il attendit longtemps une amélioration de son état, amélioration qui ne devait être du reste que passagère. Le coup avait été trop fort pour sa poitrine déjà faible, il est mort dans sa famille à Caden le 7 juin des suites de sa blessure.

L'abbé Guillouche était un artiste délicat et timide, à l'esprit droit, à l'âme très surnaturelle. Il montra, de bonne heure, de réelles dispositions pour la musique, et son talent naturel bien dirigé, développé par l'étude et l'exercice, donnait les plus belles espérances. Ceux qui ont entendu le jeune organiste au Grand-Séminaire ou à Sainte-Anne d'Auray, où il passa un an comme maître de chapelle, appréciaient déjà beaucoup son jeu si souple et si expressif, qui rendait admira-

blement les moindres nuances. Son âme sensible vibra du reste elle-même au moindre choc ; un rien le faisait souffrir, un rien le faisait jouir. Cette sensibilité native, cette crainte d'être heurté le rendaient timide en face de ceux dont la compagnie ne lui était pas familière. En revanche, il se livrait entièrement à ceux qui avaient sa confiance, car il éprouvait le besoin de s'épancher. Cette franchise était aussi un effet de sa grande droiture. Il ne savait pas dissimuler, il dévoilait toujours toute sa pensée ; il n'hésitait même pas, malgré sa réserve habituelle, à relever chez autrui tel jugement, qui ne lui paraissait pas correspondre à l'exacte réalité. Son bon sens du reste voyait ordinairement juste, et surtout il avait le don d'envisager toutes choses au point de vue surnaturel. Sa conversation était souvent émaillée de ces petites réflexions pieuses, qui témoignaient de son commerce intime avec Dieu. Il n'avait d'autre rêve que de consommer cette union par le sacerdoce ; Dieu dont les desseins sont insondables ne l'a pas permis. Il a préféré le mettre au nombre de ces « lis brisés » dont parle Charles Géoud.

« Vous alliez être en fleur et votre âme est partie ;
Mais vous ne portez plus le poids des jours mauvais,
Vos yeux sont affranchis de nos voiles épais,
Vous voyez le côté lumineux de l'Hostie ».

CHARLES PRISSET

AVOCAT, CAPORAL BRANCARDIER AU 265^e D'INFANTERIE.

« Charles Prisset, brancardier au 265^e d'Infanterie, était âgé de 32 ans, il avait fait de brillantes études de droit à la faculté de Lille, et était installé comme avocat à Ploërmel. »

C'est en ces termes que le *Nouvelliste de Bretagne* nous apprenait dans les premiers jours du mois d'août 1916 la mort de notre camarade. A part ses trois années de faculté, Charles n'avait pas quitté Ploërmel et c'est aux Carmes qu'il a fait toutes ses études secondaires.

La direction qu'il reçut dans cet établissement, développant l'éducation donnée par sa famille, mirent dans son cœur des sentiments profondément chrétiens qui furent toujours son honneur, et pendant la guerre sa consolation :

« La Messe que je répons à des camarades prêtres, écrivait-il à sa mère le 29 octobre 1914, est pour moi l'instant le plus favorable pour penser à toi et à tous ceux qui me sont chers. Un soldat pieux, même simplement croyant, trouve des adoucissements réels et des motifs certains d'espérer dans la prière silencieuse mais ardente qu'il balbutie en son cœur, prosterné dans la pauvre église du village bombardé où sa foi, épurée par l'épreuve, l'a conduit ».

Soutenu par de si belles pensées, Charles n'a pas de peine à se confier en Dieu, et il essaie d'inculquer cette

confiance à sa mère vénérée dont il sait le chagrin. « Je t'en prie, lui dit-il, un jour, n'aie pas d'inquiétude, Dieu nous a protégés d'une façon remarquable... Continue ta confiance dans la Providence, notre sort commun est en bonnes mains ; nous te reviendrons, une fois le devoir accompli, tu n'en seras que plus heureuse et plus fière ».

Ces paroles, ou des semblables reviennent dans toutes ses lettres, et la veille de sa mort il écrit encore : « Espère en un avenir sûr et heureux. »

Ce qui nous a frappé le plus en parcourant la correspondance de notre camarade, c'est son affection pour sa mère, et l'insistance avec laquelle il cherche à la tranquilliser. Il fait appel pour cela aux vérités de la foi, nous l'avons vu. Il la remercie avec tendresse et reconnaissance de ses « bontés et attentions incessantes », des colis qu'elle lui expédie et des douceurs qu'ils contiennent. « Ton fils aimant ne l'oubliera jamais, après la guerre, il saura te rendre tout le bien que tu lui as fait » (Lettre du 24 juillet 1916). D'autres fois, il lui détaille sa vie, pour lui montrer qu'elle n'est pas trop dure : « Prends courage, et garde confiance, car je vais bien, et m'efforcerai de revenir, tout en faisant mon devoir. Ce devoir est très doux à accomplir, sois-en sûre ; d'abord, il arrive que les blessés ne sont pas de tous les jours, leur nombre varie aussi, et de les emporter pansés, loin du feu, cela procure au cœur des brancardiers une joie profonde et indicible. La reconnaissance des secourus ne se fait pas attendre d'ailleurs, et nous sommes payés largement de la peine que nous nous donnons par les remerciements sincères, les larmes émues, voire l'offre d'argent des combattants glorieusement atteints. Nos soins nous semblent alors imparfaits, notre fatigue très légère, il nous est surtout agréable d'être relevés dans l'estime de ces braves

qui, avant d'être touchés par l'aile de la mort, méprisaient les brancardiers, ces « fricoteurs » absolument inutiles. » (Lettre du 28 octobre 1914).

C'est surtout lorsqu'il soulève l'hypothèse de sa mort que son affection se montre la plus prévenante : « Si je disparaissais, dit-il à son frère le 27 juin 1916, remplace-moi auprès de notre vénérée mère, la meilleure que nous ayons appréciée. Tu auras assez d'empressement et d'intelligence pour ne manquer aucune occasion de prouver ta tendresse agissante pour deux... Que chaque jour et en toute chose une seule pensée te guide : écarte mon souvenir de l'esprit de maman, berce sa douleur qui serait inconsolable, ou la dériver. »

L'affection qu'il porte à sa mère n'empêche pas Charles Prisset de faire son devoir, au contraire, elle est pour lui un stimulant, car il veut revenir à Ploërmel avec des lauriers dont sa mère puisse être fière. « Ne crains rien, écrit-il à son frère en lui annonçant une prochaine attaque, je ferai mon devoir tout entier en pensant à vous deux, maman et toi. » Dans ses lettres il revient plusieurs fois sur cette idée, et pourtant il n'est pas ambitieux.

On m'a raconté qu'un jour ses supérieurs voulaient lui décerner la Croix de guerre, mais il la refusa, ne croyant pas l'avoir méritée.

Une autre fois il écrit à son frère : « Ton voyage de Boulogne terminé, tu auras trouvé ma lettre d'adieu avant la bataille. Grâce à Dieu, j'ai échappé à tout danger, pas une blessure, ni même une simple égratignure. Ceux qui étaient à mes côtés, ou aux environs, affirment que je mérite la Croix de guerre avant tout autre de la Compagnie. Je ne l'aurai pas néanmoins, il y a des camarades qui vivent continuellement près du major, très à l'arrière, ou dans les abris blindés, se partagent loyalement les récompenses... des autres. Peu importe,

tu sais que mon ambition est faible, je refuse tout honneur, surtout la Croix de bois du Champ d'honneur et ... d'oubli. » (Lettre du 8 juillet 1916).

A l'heure marquée par Dieu, tout lui vint à la fois, et la Croix d'honneur, et malheureusement aussi la « Croix de bois ».

C'était le 26 juillet 1916, sur les champs de bataille de la Somme, Charles Prisset remplissait son office de caporal-brancardier avec courage et dévouement, lorsqu'il fut atteint par une balle. Ses hommes aussitôt le relèvent, le placent sur un brancard, et se mettent en devoir de l'évacuer sur un poste de secours, lorsqu'un obus allemand tombe et éclate sur lui. La mort fut instantanée, et l'on eut de la peine à retrouver toutes les parties de son corps.

Cette belle conduite valut à notre camarade la citation suivante à l'Ordre du jour de la Division :

« Caporal brancardier d'un courage au-dessus de tout éloge ; s'est dépensé sans compter pour assurer la relève des blessés en 1916 à la bataille de la Somme, sous les bombardements les plus violents. Blessé lui-même le 26 juillet 1916, dans la tranchée de première ligne, en remplissant sa mission, a été tué par un obus en se rendant au poste de secours. »

A la Croix de guerre est venue s'ajouter, depuis la signature de la paix, la Médaille militaire, et nous sommes heureux de reproduire la lettre du lieutenant-colonel, commandant le dépôt du 65^e d'Infanterie, qui annonce cette nouvelle à M^{me} Prisset.

« Je suis heureux de vous faire connaître que, par décision du 17 mai 1919, le Maréchal de France, commandant en chef les armées françaises de l'Est, a conféré la Médaille militaire à Charles-Antoine Prisset, avec le motif suivant :

« Caporal brancardier au 65^e d'Infanterie, a fait l'at-

miration de tous par son courage et son dévouement pendant les opérations de juillet 1916, n'hésitant pas à relever en plein jour les blessés et les morts sur le plateau. Blessé une première fois au cours de la journée, est tombé glorieusement dans l'accomplissement de son devoir. »

Notre camarade Charles Prisset est tombé au Champ d'honneur, mais non au « champ d'oubli ». Que ces lignes rappellent à tous ceux qui l'ont connu son esprit chrétien, son caractère noble, son cœur loyal, et les engagent à prier pour le repos de son âme !

L'ABBÉ EUGÈNE SIMON

VICAIRE A MÈNÉAC.

L'abbé Eugène-Marie Simon était né à Loyat le 14 décembre 1882. Il fut ordonné prêtre le 10 juillet 1908, et après trois ans passés comme vicaire instituteur à Mendon, il fut nommé, en 1911, vicaire à Ménéac.

Mobilisé comme infirmier, il est mort au Champ d'honneur le 23 octobre 1916.

Pour faire revivre la figure de notre camarade, et donner quelques détails sur sa mort glorieuse, nous ne pouvons mieux faire que de citer cette lettre écrite à M^{sr} Gouraud par un prêtre vannetais, compagnon d'armes du cher défunt. L'abbé Simon y est peint d'après nature, avec cette grande bonté, et cette piété si vive que reconnaissaient au glorieux disparu tous ceux qui l'ont approché :

MONSEIGNEUR,

Vous connaissez déjà par la lettre de M. l'aumônier divisionnaire la mort de M. l'abbé Simon, vicaire à Ménéac. Toutefois, en qualité de condisciple et de frère d'armes, je tiens, pour l'édification de tous, à vous donner quelques détails sur sa vie aux armées.

M. l'abbé Simon était, depuis le début des hostilités, incorporé au groupe des brancardiers de la ... Division. Il prit part comme tel à toutes les attaques du ... Corps, sans compter celles où l'on exigeait le con-

cours du groupe comme renfort. Il connut la Somme, la Champagne et deux fois Verdun. C'était la troisième fois qu'il travaillait dans l'Aisne. Sa Croix de guerre devait être enfin la récompense du devoir joyeusement et intégralement accompli.

Hélas ! c'était le 28 octobre ! Finie la relève des blessés, finie la sépulture des morts, heureusement peu nombreux, après quatre nuits et quatre jours de fatigue, M. Simon, obtint de se reposer pendant vingt-quatre heures. Le lendemain, il fut désigné pour monter au fort de la Malmaison. Il paraissait bien fatigué et un peu triste. Je le consolai en lui apprenant que le service du fort était bien simplifié : plus ou presque pas de blessés.

Il m'esquissa un sourire, et parut content. Le poste de secours installé au fort n'offrait aucune garantie de sécurité. A peine M. Simon y était-il arrivé, qu'un obus de rupture allemand s'abattit à la porte de la salle, et, se brisant violemment, déchargea ses éclats nombreux dans l'appartement, tuant dix hommes et en blessant le double.

J'appris la catastrophe quelques heures plus tard. Mon cœur battait, car sur les quatorze hommes du groupe, on annonçait cinq morts et six blessés. La tristesse me gagna lorsque j'appris que mon cher confrère était au nombre des victimes. C'était le 29 octobre, à une heure environ de l'après-midi.

Le lendemain matin, je remontai pour aider à descendre les chers camarades tombés. Je rencontrai en chemin le convoi de la première victime. J'arrêtai les brancardiers, et, soulevant la toile de tente qui recouvrait le mort, je reconnus mon brave confrère, jambe gauche brisée, pied droit coupé, et un éclat à l'épaule qui le traversa de part en part. La mort avait été instantanée.

M. l'abbé Simon était le type du soldat modèle, accomplissant en silence les devoirs les plus périlleux. Il avait avec ses camarades des relations franches. Il possédait surtout les deux qualités qui font aimer et estimer un homme : la simplicité qui plaît, et la bonté qui attire. Il avait tant de charme dans ses rapports avec ses camarades, et il mettait tant d'unction dans ses paroles, qu'il gagnait l'affection de tous ceux qui l'approchaient. Tous l'appelaient le bon M. Simon.

Il avait toutefois dans le groupe ses amis préférés : c'étaient ses confrères, et un petit cercle de bons enfants, qui lui rappelaient, disait-il, les bonnes âmes de Mendon et de Ménéac. Jamais il ne passait un jour sans les approcher, leur demander les plus petits détails de leur vie, les nouvelles de leur famille. Il les tenait au courant du service religieux, rares étaient ceux qui ne se rendaient pas à son appel.

Pour eux il recevait la petite revue *Frères d'Armes*, qui circulait dans le petit groupe à la manière des *Annales de saint François de Sales*. Oh ! le bien que cette petite revue faisait ! Pour ses confrères, il possédait la *Revue* hebdomadaire, dont chacun faisait son profit.

Cette simplicité et cette bonté naturelles avaient leur foyer dans la piété profonde de M. Simon. Son plus grand bonheur était de célébrer la sainte Messe. Je la lui répondais, et je puis dire qu'il la disait avec la même ferveur que les messes des premiers jours de son ordination.

Le sacrifice célébré, il rentrait au cantonnement, et, si le service ne l'y retenait pas, il s'écartait à quelques centaines de mètres, pour se livrer dans le silence à la prière et à la méditation. Il aimait à réciter l'office. Il lui tardait, après la messe du matin, de continuer son tête à tête avec Dieu dans la méditation.

Cela suffit, Monseigneur, pour votre consolation et celle des paroissiens qui ont connu ce bon prêtre. Je tiens à dire que M. Simon est mort en prédestiné, son livre de prière à la main, les yeux ouverts et regardant le ciel.

JEAN-BAPTISTE JACOPIN

ADJUDANT AU 2^e TIRAILLEURS MAROCAINS.

Malgré tous nos efforts, nous n'avons pu nous procurer sur Jean-Baptiste que très peu de détails. Nous le regrettons d'autant plus que, étant donné la nature ardente et belliqueuse de notre jeune camarade, nous eussions assisté à des prouesses dignes des plus fameux héros de l'antiquité.

La vie paisible de garnison dans la mère-patrie était indigne de Jean-Baptiste, et, à sa sortie du Petit-Séminaire, il part pour l'Afrique, et s'engage dans les spahis. Mais voici qu'en 1914, on se bat en France, tandis que l'Afrique est tranquille, Jean-Baptiste demande à rentrer, il consent même à quitter son cheval, et devient fantassin au 2^e tirailleurs marocains. Ce Régiment est un des meilleurs de nos troupes coloniales, puisqu'il porte la fourragère ; cependant, parmi les héros qui le composent, Jean-Baptiste ne tarde pas à se distinguer. Son courage, sa valeur, son audace lui valent bientôt les galons de sous-officier, et même d'adjudant, ils lui valent de nombreuses citations, dont nous regrettons de ne pas connaître le texte, ils lui valent aussi une blessure au bras.

A la suite de cette blessure, Jean-Baptiste est évacué à l'arrière, et envoyé en convalescence. Mais il ne peut tenir à Ménéac, son esprit et son cœur sont avec ses camarades. Il lit avec avidité les nouvelles de la guerre, et, un jour, apprenant qu'une attaque va être déclen-

chée, il part avant la fin de sa permission, ne rêvant qu'une chose : « être là pour bondir sur les Boches. »

Malheureusement les Boches veillent, et emploient tous les moyens pour empêcher les Français de bondir sur eux. Un jour, Jean-Baptiste est arrêté dans son assaut par une vague de gaz asphyxiants. Ces gaz étaient si denses qu'au dire de quelques-uns de ses camarades, Jean-Baptiste est saisi à la gorge, et tombe avec toute sa Compagnie.

C'était le 17 décembre 1916, entre les Chambrettes et le bois de Chauffour. Le combat, à cet endroit, se poursuivait avec une violence extrême, et le corps de notre ami ne put être inhumé que 10 jours après, le 27 décembre 1916.

JEAN-LOUIS DABO

DIACRE DE LA CONGRÉGATION DES EUDISTES
SOUS-LIEUTENANT AU 102^e D'ARTILLERIE LOURDE.

Jean-Louis-Mathurin Dabo naquit à Tréal, le 24 mars 1892, dans une famille très chrétienne, qui devait compter six enfants, trois garçons et trois filles. Interrogée sur son enfance, sa bonne mère a répondu, tout accablée encore par le coup qui la frappait : « qu'il était comme tous les autres enfants de son âge. » Rien ne semblait donc le distinguer extérieurement de ses petits camarades, et pourtant, Dieu l'avait marqué d'un signe de prédestination, prévenu d'une grâce spéciale, à laquelle il avait fidèlement répondu, puis qu'il commença d'étudier le latin et le grec au presbytère, et qu'en octobre 1903 il entra en Quatrième au Petit-Séminaire de Ploërmel. L'œil du prêtre avait discerné en lui une vocation ecclésiastique.

Le vent était alors aux expulsions : le Petit-Séminaire de Ploërmel fut fermé, et Jean-Louis dut achever sa Troisième à Vannes, au collège Saint-François-Xavier.

La place de Jean-Louis n'était pas dans le clergé paroissial, Dieu le voulait dans la Congrégation du Père Eudes, aussi sa Providence se chargea de l'acheminer vers le juvénat de Gysegem, en Belgique, où il arriva vers la fin de septembre 1907, en compagnie d'autres morbihannais rentrant de vacances.

Sans se laisser trop attendre par le souvenir de sa

famille et de sa Bretagne, Jean-Louis Dabo se mit, aussitôt après la retraite, consciencieusement à l'ouvrage. Durant son juvénat, rien ne le distingua de ses condisciples. Tout en se classant parmi les bons élèves de son cours, grâce à son travail régulier et méthodique, il n'eut rien de ce brillant qui révèle une intelligence d'élite. Peu porté vers les parties de l'enseignement où la mémoire, l'imagination, la sensibilité jouent un rôle important, il préférait l'étude des sciences et particulièrement des mathématiques à celles de la littérature et de l'histoire, de l'histoire surtout.

Son caractère était un peu à l'image de son esprit : froid, réservé quoique toujours aimable, résolu, énergique. On l'estimait pour sa vertu, mais d'aucuns redoutaient sa sévérité, et quand, rhétoricien, il lui arrivait de remplacer les Pères à l'étude ou à la récréation, son ton sec en intimidait plus d'un. D'une humeur assez égale d'ailleurs, on le vit rarement disputer ou s'émouvoir, mais, une fois en colère, il n'eût pas fait bon le toucher.

En somme, durant ses deux années de juvénat, sa piété, son travail, sa régularité, sa vertu le firent aimer de ses camarades, malgré certaines aspérités, et estimer des Pères qui le dirigeaient.

La retraite d'entrée au noviciat, très fervente, lui valut de très grandes grâces : on peut la regarder comme le principe de cette admirable vie spirituelle qui devait aller toujours grandissant, à la grande édification de ses jeunes confrères. Dès les premiers jours, il apparut comme le novice parfait. Jésus était devenu le constant objet de ses pensées et de ses affections, et pour affermir cette union de son âme avec le Bien-Aimé, il ne négligeait aucun des secours que la règle mettait à sa disposition : oraison, lectures, examens, conférences. Il s'appliquait aussi à l'observation de

cette même règle, dans laquelle sa foi lui montrait le chemin que Notre-Seigneur lui avait tracé, pour le former à son amour.

Il ne fallait pas juger sur l'extérieur ce novice, grand, maigre, à l'air sévère et grave ; sous cette écorce un peu rude se cachait un cœur généreux aimant, sensible d'une sensibilité surnaturelle autant que profonde. Sous l'influence de la grâce ces qualités se développaient chaque jour. Chaque jour aussi progressaient son humilité, sa modestie, sa serviabilité, son amabilité. Sa chasteté toute virginale, il prenait un soin extraordinaire de la préserver de tout ce qui aurait pu la ternir. Et qui dira son amour de sa Congrégation ? Il ne rêvait que de se dépenser pour elle et ses œuvres ; sa vie et son être lui appartenaient tout entiers.

Dieu récompensa ce fervent novice par de grandes consolations intérieures, mais il ne lui ménagea pas non plus les épreuves. Au printemps de 1910, Jean-Louis Dabo fut pris de douleurs de tête et de poitrine, et le médecin le déclara menacé de tuberculose. Il fut atterré de cette nouvelle, il faillit même un moment perdre courage. Dieu vint à son secours, et un jour, en lisant *l'Imitation de Jésus-Christ*, Jean-Louis fut touché par la grâce : « J'ai trouvé maintenant, dit-il un jour à un visiteur, à quoi bon m'attrister ? Qu'importe que je meure poitrinaire ? N'est-ce pas le plus grand acte d'amour que de s'abandonner totalement à Jésus, alors surtout que l'on souffre ? » Le divin Maître venait de lui révéler les voies du saint abandon, dans lesquelles il devait si admirablement évoluer jusqu'à son dernier soupir.

Le mal d'ailleurs fut conjuré, et Jean-Louis put achever son noviciat. Suivant le cours de ses études, il fit ensuite deux années de philosophie scolastique de 1910 à 1912, puis deux années de théologie (1912-1914),

couronnées, la première par le sous-diaconat, et la seconde par le diaconat. Ce furent quatre années d'études sérieuses, de labeur continu, comme aussi d'efforts pour tendre toujours vers une plus grande perfection.

Devenu l'un des aînés du scolasticat, son grand souci fut de montrer en tout et partout le bon exemple. Sa conduite appuyait ainsi les bons conseils qu'il donnait à ses confrères plus jeunes, pour les entraîner dans le chemin de la perfection.

Jean-Louis Dabo aurait voulu ne pas être soldat, il préférerait encourir les peines des insoumis, s'exiler pour de longues années, mais, lorsque la guerre fut déclarée, il entendit l'appel de la Patrie, et avec la permission de ses supérieurs, vint se mettre à la disposition de l'autorité militaire. Il fut incorporé au 7^e d'Artillerie à Rennes, où il ne resta que quelques mois ; reçu le 7^e sur 70 à l'examen des E. O. R., il fut nommé aspirant et envoyé à Ploërmel, au 1^{er} d'Artillerie lourde (1). C'est avec ce régiment qu'il fit au front trois séjours successifs, entrecoupés par des stages plus ou moins longs au dépôt de Ploërmel. Le premier séjour, en 1915, fut interrompu par le stage obligatoire des aspirants à l'école de Fontainebleau, le second, en 1916, par une paratyphoïde suivie d'une convalescence de plusieurs mois, le troisième, en 1917, dura jusqu'à sa mort.

Comme militaire, le frère Dabo fut ce qu'il était comme séminariste. Son plus grand bonheur était de communier, d'assister à la sainte Messe, de faire des lectures pieuses. Le 13 août 1915, par exemple, il écrit des montagnes d'Alsace : « Le corps a été dur à se faire au climat ; maintenant il y est habitué, et se porte bien. L'âme n'est pas plus malade. Jésus vient la con-

(1) Ce régiment, après la révision des numéros des régiments d'Artillerie, est devenu le 402^e d'Artillerie lourde.

soler tous les matins dans la sainte Communion ; même si je ne puis assister à la Messe, il y a toujours une hostie spécialement consacrée pour moi. J'ai hérité de quelques livres spirituels intéressants, parmi lesquels le bon P. Rodriguez, Lombey, le P. de Saint-Jure, le P. Faber... et un cher bouquin sur l'abandon. Vous comprenez que j'ai accepté celui-ci avec empressement... »

Le saint abandon à la volonté de Dieu est toujours en effet sa vertu préférée, et elle éclate surtout dans la manière dont il reçoit les réponses faites aux demandes de dispense pour son élévation au sacerdoce. Aux *non expedit* de la Cour romaine, il répond par « Dieu soit béni ! Il sait mieux que nous ce qu'il nous faut ! », et il ajoute le 20 janvier 1917 : « Je ne veux pas plus être prêtre, s'il ne le veut pas, que je ne veux ne pas l'être, si c'est son bon plaisir. Je veux m'abandonner à son Cœur, et essayer de ne jamais vouloir autre chose que ce qu'il veut. »

Cet abandon entre les mains de Dieu est chez J.-L. Dabo le principe d'un courage, d'une bravoure, auxquels ses chefs et ses soldats sont unanimes à rendre hommage, et que d'aucuns trouvaient excessifs. « Le lieutenant Dabo, écrit son capitaine, a supporté avec un courage splendide les douleurs violentes qu'il subissait... C'était un garçon excessivement sympathique, d'une hardiesse peut-être trop grande, et qui probablement lui a valu sa mort ». — « Inutile, écrit de son côté un jeune canonnier servant au 102^e d'Artillerie lourde, de rappeler sa bravoure que jamais personne ne mit en doute, que quelques prudents ont pu critiquer, mais qui seule peut entraîner des cœurs toujours faibles devant l'héroïsme et le martyre. Le lieutenant Dabo savait que le meilleur moyen d'inspirer confiance c'est de montrer de la force d'âme, et cela, il le faisait aussi

simplement qu'il avait coutume de faire toutes choses. »

Dilectus Deo et hominibus. Le frère Dabo était aimé, estimé de tous ceux qui le connaissaient ; par ses vertus et son amour, il n'était pas moins cher à Dieu, et c'est pour le récompenser que Dieu l'a subitement rappelé à Lui le 4 août 1917.

Laissons parler les témoins de sa blessure et de sa mort :

« Le 3 août 1917, vers 4 heures du soir, un camion « de munitions venait d'arriver. Le lieutenant Dabo « surveillait le déchargement, lorsqu'un obus, pour « ainsi dire isolé, s'en vint tomber au milieu de la « route, dont le sol caillouteux, ne lui permettant pas « de s'enfoncer en terre, le fit éclater sur-le-champ, « occasionnant le coup de faux sur toute la zone d'ac- « tion. La stupeur de l'éclatement passée, une plainte, « oh ! combien douloureuse, s'éleva du lieu du sinistre « et l'on put voir le lieutenant Dabo cherchant à se sou- « tenir sur une jambe, en s'appuyant sur l'auto. Son « pied gauche violemment sectionné n'était plus retenu « à la jambe que par un lambeau de chair. On accou- « rut à son secours, et on le transporta au P. C. de la « batterie. A peine laissait-il exhaler quelques plaintes. « Sa résignation et son courage étaient admirables. « A un moment où je me penchais vers lui pour lui « soulever la tête, il me remercia et dit : « Informez- « vous donc, il y a eu un homme de tué à côté de moi, « il a dû être en pièces, le malheureux, je n'ai pu voir « qui c'était. » Et quand il eut appris son nom : « Pauvre « garçon ! » fit-il. Cependant l'infirmier, accouru en « toute hâte, faisait un premier pansement sommaire. « Au moyen de deux bouts de planches, le pied était « tant bien que mal remis en place, puis, la culotte « coupée, trois autres blessures apparurent alors san- « guinolentes. Un éclat l'avait touché au milieu de

« la jambe gauche, deux autres l'avaient atteint à droite, « l'un à l'aîne, l'autre vers le milieu de la cuisse. Durant le pansement, pas une plainte ne s'échappa de ses lèvres ; à peine quelques gémissements involontaires, quand on lui remuait un membre blessé. « Une fois les pansements terminés, refusant toute aide, « il se plaça lui-même sur le brancard qu'on avait amené. En passant la porte du P. C., il demanda si « son stylo n'était pas resté sur la table ; puis, apercevant ses boîtes de cigarettes : « Mes cigarettes sont restées là, vous les fumerez, les enfants. » On l'emmena, personne n'eut le courage de lui répondre. « A la sortie, ceux qui l'avaient transporté vinrent lui serrer la main en lui souhaitant bon courage. « Que voulez-vous, dit-il, j'en ai pour une jambe. » Et, sur nos protestations, malgré tout peu affirmées, il reprit : « Oh ! allez, j'ai bien vu ! » Et aussitôt, s'adressant à tous. « Allons, au revoir, tâchez de ne pas en attrapper autant » C'était plus que touchant, et « je croirais mentir, si je disais qu'il n'y a pas eu des larmes dans plusieurs yeux. Enfin, il est parti ! Pour lui hélas ! la guerre est terminée. La bataille de l'Yser, même si elle ne faisait pas d'autres victimes, nous aurait déjà coûté assez cher. »

« Le lieutenant Dabo, transporté à l'hôpital de Linde vers 6 h. 50 du soir, fut opéré à 7 h. 15. Quand, à 8 heures, je vins prendre mon service de nuit, M. H..., infirmier-prêtre, auquel je succédais dans le service, m'apprit qu'on terminait l'amputation de la jambe d'un jeune diacre, sous-lieutenant d'artillerie. Je le vois en effet sur la table d'opération, où on achève le pansement du moignon, puis on l'emporte à la salle des grands blessés. L'opération semblait avoir bien réussi ; il ne souffrait pas trop. Son seul souci était d'annoncer cette triste nouvelle à sa mère. Vers 5 heures du

matin, l'infirmier de visite de la salle, un séminariste du diocèse de Vannes, M. G... vient me dire que le lieutenant est très agité et ne va pas bien. Je me rends aussitôt près de lui, et, constatant que son état n'a rien de rassurant, je lui fais savoir que je suis prêtre. Il me dit sa satisfaction de me voir, et ajoute qu'il est diacre eudiste. Je le confesse, et il me demande la sainte Communion ; mais je ne puis la lui apporter, il venait de vomir et se trouvait encore sous l'effet de l'éther. Je lui promets de bien prier pour lui durant la sainte Messe que je vais célébrer. Cependant, avant de m'y rendre, j'attends la visite du docteur. Deux viennent successivement ; le premier me dit qu'il en a encore pour quelques heures, l'autre qu'il est très mal ; une gangrène gazeuse subaiguë s'était déclarée. Je n'hésite pas, je reviens au cher blessé, et lui propose l'Extrême-Onction. Tout d'abord il est surpris, il ne croyait pas son état si grave ; mais il s'en rend compte, accepte, et fait le sacrifice de sa vie avec une simplicité, une générosité surtout qui m'ont édifié, pour toutes ses intentions. Je lui administre l'Extrême-Onction et lui donne l'Indulgence plénière ; puis il me dit avec ferveur : « Je demande au P. Eudes de me sauver ! » Je lui promets de m'associer à ses prières, et l'exhorte à vouloir bien accepter la volonté du bon Dieu à son sujet, quelle qu'elle soit. « Oh ! oui, me dit-il, de grand cœur ». Après quoi, je vais célébrer la sainte Messe. Pendant ce temps, le lieutenant Dabo est transporté au pavillon des blessés très graves, où se trouve un prêtre infirmier qui lui renouvelle l'absolution quelques instants avant sa mort. Tout le temps que je l'ai vu, il a gardé son entière présence d'esprit, il a fort bien compris son état, et après quelques moments d'hésitation, bien naturelle, il a vu venir la mort en souriant ».

Le lieutenant Dabo rendit sa belle âme à Dieu le

samedi 4 août 1917, vers 10 heures du matin. Son corps fut inhumé au cimetière de Linde... Une belle couronne a été déposée sur sa tombe avec cette inscription : « Le colonel et les officiers du 102^e A. L. » Au-dessus, sur une petite planchette, se lit une petite inscription tracée par la main de ses hommes, et dictée par leur cœur : « Ses vertus, son courage l'ont fait aimer de tous ».

Laissant à Dieu le soin de récompenser les vertus du lieutenant Dabo, ses chefs essayèrent du moins de récompenser son courage. Son capitaine a écrit après sa mort : « J'espérais bien lui faire avoir la Légion d'honneur. Malheureusement, lorsque le colonel est allé à son chevet, il n'était plus. Nous avons obtenu une citation à l'Armée : puisse-t-elle adoucir la douleur de sa pauvre mère et de toute sa famille ! »

Voici le texte de cette citation :

« Officier d'une grande bravoure, toujours prêt à payer de sa personne, quel que fût le danger. Le 3 août 1917, au moment où un violent bombardement s'abattait sur la position, est sorti de son abri pour maintenir par sa présence l'ordre dans un ravitaillement en cours. Atteint de plusieurs éclats d'obus, est mort le lendemain des suites de ses blessures. »

A Ploërmel, le Commandant du dépôt a voulu que le casernement d'où partit ce jeune officier portât son nom. Par une permission de la Providence, il se trouve que ce casernement n'est autre que les anciens bâtiments du Petit-Séminaire volés par le gouvernement. Voilà pourquoi, au-dessus de la porte d'entrée de cet établissement où Jean-Louis Dabo a commencé ses études, se balance une pancarte portant ces mots : « *Quartier Dabo* » (1). Et ne peut-on pas dire à pro-

(1) La pancarte a disparu depuis le départ des soldats.

pos de ce jeune diacre les paroles qui courent sur le cintre de la porte : « *Gloria Libani data est ei, decor Carmeli et Saron.* » Par ses vertus, par son courage, par son dévouement, il est devenu la gloire et l'honneur de ce Petit-Séminaire qui avait abrité ses jeunes années.

LES ABBÉS HENRI ET ALEXIS CHEVALIER
DU GRAND-SÉMINAIRE DE VANNES.

Bien des familles ont été cruellement éprouvées par la guerre. Sur cette liste glorieuse, la famille Chevalier, de Guégon, ne serait pas la dernière ; elle a perdu deux de ses membres MM. Henri et Alexis Chevalier, deux séminaristes, deux futurs prêtres qui auraient continué le bon renom des prêtres Guégonnais.

Henri, l'aîné, avait fait ses études secondaires au Petit-Séminaire de Ploërmel et au collège Saint-François-Xavier. Il accomplissait son service militaire à Rennes, au 50^e d'Artillerie, lorsque la guerre éclata. Il fit toute la campagne avec ce régiment, y gagna les galons de maréchal-des-logis, et y fit toujours bravement son devoir. Il fut tué le 9 novembre 1917, en avant de Verdun, tandis qu'il quittait la position de batterie, où il était venu faire un ravitaillement en obus.

« Au moment où il donnait à la corvée qu'il conduisait le signal du départ, un bombardement ennemi s'est subitement déclenché, c'est alors qu'il a reçu au côté gauche une grave blessure à laquelle il n'a pu survivre.

« Sitôt relevé, il fut transporté dans une sape-abri, où l'aumônier alla le voir immédiatement, il eut assez de force pour formuler, et articuler distinctement des actes de foi, de résignation à la mort, et de confiance en Dieu. Heureux, se disait-il, de lui offrir le

« sacrifice de sa vie pour le salut et la délivrance de la France.

« Puis il entra dans une courte mais douloureuse agonie et c'est en murmurant : « Sainte Anne, priez pour moi » qu'il s'endormit dans le Seigneur.

« Le lendemain, il fut inhumé dans le cimetière d'Haudainville après un service et une messe à son intention. »

(LETTRE DE L'AUMONIER).

Son jeune frère Alexis était un ancien élève de l'école Saint-Armel. Il appartenait à l'Infanterie et avait été incorporé au 204^e. Assez fermé de nature, il n'a laissé après lui aucun écrit intéressant ; seules les lettres de l'aumônier méritent d'être citées, car elles nous donnent quelques détails sur la mort de ce jeune abbé :

« Le 17 janvier 1917, vers 6 h. 1/2, une petite torpille ennemie a atteint l'abbé Alexis Chevalier, alors qu'il était dans la tranchée de première ligne, accomplissant son devoir. Il fut frappé au côté gauche et, sans doute, dut mourir sur le coup, un organe essentiel ayant été atteint. Je n'étais pas à sa compagnie, aussi, ce matin, quand j'ai appris la nouvelle, je suis allé aux renseignements, car j'aimais ce cher enfant, et avais pour lui la plus grande estime... Alexis était un brave, c'est la réputation qu'il laisse... c'était aussi une âme dévouée à Dieu et à ses semblables, et sans doute le ciel est déjà son lot ou le sera bientôt... »

« Son corps repose dans un cimetière dit : les Verrières, à gauche de la route de Résicourt à Avricourt, presque en face de l'intersection de cette route et de celle qui se dirige sur Dombasle, en Argonne. »

L'ABBÉ PIERRE GUILLOUX
PROFESSEUR A L'ÉCOLE SAINT-ARMEL.

Au début du mois de mars 1918, nous apprenions que M. l'abbé Guilloux avait été grièvement blessé. Hélas ! cette nouvelle était destinée à nous préparer à une autre plus triste encore. Les blessures de M. Guilloux étaient horribles ; atteint par une grenade allemande, au côté droit, il avait eu l'œil arraché, la main transpercée, le foie perforé. Il n'avait pu survivre à de telles blessures, et il était mort à l'ambulance le 4 mars 1918.

Le diocèse de Vannes perdait en ce prêtre un sujet d'élite sur lequel on pouvait fonder les plus beaux espoirs, le collège Saint-Armel, un professeur dévoué, et notre Association, un secrétaire distingué.

J'ajouterai aussi que la France perdait en lui un défenseur brave et intrépide. Dans ses conversations intimes, dans sa correspondance, M. Guilloux aimait à plaisanter, et n'était pas enthousiaste de la guerre, mais, l'heure venue, il savait faire son devoir avec courage. Aussi, sur son lit de mort, ses chefs lui décernèrent la médaille militaire avec la citation suivante : « *Très bon soldat, très brave, au cours d'une attaque allemande, a été grièvement blessé à son poste de combat, après avoir pris part à une énergique contre-attaque, et contribué à repousser l'ennemi.* »

Bien que né à Ménéac, l'abbé Pierre Guilloux était plutôt considéré comme originaire de Mauron, où il passa toute son enfance. Un des vicaires de cette pa-

roisse, M. Le Gal, l'ayant remarqué parmi ses camarades, se proposa pour lui donner les premières leçons de latin. Pour savoir comment M. Guilloux récompensa les fatigues de son premier maître, et ce qu'il devint plus tard, nous allons laisser la parole à l'un de ses condisciples qui l'a suivi partout, et qui a été à même de le juger.

« Son intelligence précoce, sa mémoire facile et tenace valurent à Pierre Guilloux de nombreux succès pendant les six années qu'il passa au Petit-Séminaire de Ploërmel. Mais, toujours modeste, il ne songea jamais à se prévaloir des dons qu'il avait reçus du ciel. Franc, gai, il était aimé de tous ses camarades qui ont gardé de lui le meilleur souvenir.

« Il entra au Grand-Séminaire en 1904. Il avait toujours eu le désir d'être prêtre ; aussi fut-il heureux de pouvoir se préparer d'une façon plus spéciale à cette sainte dignité. L'étude de la théologie avait pour lui un attrait supérieur à tout autre, et le zèle qu'il y apporta le classa vite parmi les premiers. Sans aucune singularité ni affectation, il observait le règlement du Séminaire dans un esprit très surnaturel. Il s'efforçait surtout de supporter avec charité les petits défauts de ses amis : je ne crois pas qu'il ait jamais fait une remarque désobligeante à quelqu'un. Il était de ceux que l'on recherche, parce qu'on se sent toujours à l'aise et heureux en leur compagnie, il était le boute-en-train de toutes les réunions.

« Au sortir du Grand-Séminaire, il fut nommé professeur au collège Saint-Armel, que M^r Gouraud fondait à Ploërmel pour remplacer le Petit-Séminaire. Il n'y resta qu'un an. En octobre 1909, il était à Paris au Séminaire des Carmes. Dès ses premiers devoirs il se fit remarquer des professeurs, et ses copies méritèrent plusieurs fois les honneurs de la lecture publique. Ses succès et la sympathie qu'il inspirait à

« tous, le firent élire vice-président des étudiants de
 « l'Institut Catholique. Ce poste délicat — le vice-pré-
 « sident, toujours un prêtre, doit servir d'intermédiaire
 « entre les ecclésiastiques et les laïcs — ce poste délicat,
 « dis-je, il le remplit à la satisfaction générale. Il eut
 « à différentes reprises à prendre la parole devant des
 « auditoires des plus distingués, et il le fit chaque fois
 « avec un tact, et un esprit d'à-propos qui lui méri-
 « tèrent de vifs applaudissements.

« En 1911, après avoir passé sa licence-ès-lettres, il
 « était de retour au collège Saint-Armel. Il y en-
 « seigna la Troisième jusqu'à la guerre. Professeur
 « clair et méthodique, il savait rendre ses classes ins-
 « tructives et intéressantes. Si parfois, certaines vé-
 « rités semblaient échapper à ses élèves, alors d'ingé-
 « nieuses comparaisons, faites avec une gaieté humo-
 « ristique, venaient jeter de l'agrément dans les études,
 « et répandre la clarté sur les points jusque-là obscurs.

« Sans négliger son devoir de professeur, il se faisait
 « un plaisir de rendre service aux confrères des en-
 « virons. Toujours prêt à donner un sermon, à chanter
 « une grand'messe, il a ainsi contribué à entretenir
 « le courant de sympathie qui a toujours existé entre
 « le Petit Séminaire de Ploërmel et l'extérieur. »

A cet éloge complet autant que mérité nous n'a-
 joutons qu'un mot : dans la vie intime, M. l'abbé
 Guilloux fut toujours un prêtre exemplaire, un con-
 frère aimable et charmant. Aussi sa mort a-t-elle été
 plus vivement sentie à Saint-Armel que partout
 ailleurs, et, le jour du service solennel célébré à sa
 mémoire, tous, supérieurs, professeurs et élèves
 prièrent à l'envi le Dieu de miséricorde, afin qu'il
 admette en son paradis celui qui sur terre avait été
 leur honneur et leur joie.

L'ABBÉ EUGÈNE AUBRY

VICAIRE-INSTITUTEUR,
 BRANCARDIER AU 10^e D'ARTILLERIE A PIED.

L'abbé Aubry était dans le service auxiliaire au
 début de la mobilisation, et ne fut appelé qu'au mois
 de janvier 1915. Il rejoignit le 116^e d'Infanterie à
 Vannes, et de là fut dirigé sur le 28^e d'Artillerie. Em-
 ployé dans un bureau, il y passa quelques mois, et
 il fut bientôt convoqué devant la Commission des
 trois médecins qui le reconnut apte à faire campagne,
 bien qu'il fût malade. A ce moment la France avait
 besoin de soldats, et les médecins n'y regardaient pas
 toujours de très près.

Eugène Aubry fit donc ses classes comme artilleur,
 et, vers la fin d'octobre 1915, partit de Vannes pour
 la Champagne. Tahure, Mesnil-les-Hurlus, Mourmelon-
 le-Petit..., etc..., furent successivement le théâtre de
 ses exploits, et pendant les 20 mois qu'il y passa, le
 canonnier Aubry sut se distinguer par sa bravoure,
 son abnégation et son mépris du danger.

Au mois de juin 1917, il rejoignit Vannes avec les
 plus anciens de sa batterie, et y passa trois semaines,
 se demandant ce qu'on allait faire de lui. Il fut changé
 de régiment, et envoyé au 10^e d'Artillerie à pied, à
 Dunkerque. C'est là qu'il est mort, le 22 mars 1918,
 d'une crise cardiaque.

Le matin, après sa Messe, l'abbé Aubry était resté
 à la paroisse de Saint-Pol-sur-Mer, pour exercer

les chants du dimanche des Rameaux. Rentré à la batterie vers neuf heures, il prit son repas comme d'habitude avec ses camarades. A midi, on le chercha pour donner ses soins à un malade, et on l'aperçut à genoux, faisant des efforts pour vomir. Vite ses camarades allèrent chercher un brancard pour le porter à l'ambulance, le médecin, appelé en hâte, ne put rien faire pour le soulager, et à une heure, il était mort.

On ne peut pas dire que cette mort si rapide fut pour lui une surprise, il s'y attendait si bien que plusieurs fois il en parla à ses confrères pendant ses permissions. « Je sais, disait-il à l'un d'entre eux, que je dois toujours être prêt, car j'ai une maladie qui ne me pardonnera pas. » Cependant, par délicatesse et par affection, il n'en avait jamais fait part à ses parents, il ne voulait même pas qu'ils le sachent, et, pourtant, il avait eu, à Muzillac, avant la guerre, plusieurs crises avec perte de connaissance et vomissements.

Cette maladie de cœur rendait l'abbé Aubry extrêmement sensible. Chaque départ de permission, l'impossibilité de célébrer la sainte Messe, l'isolement et la privation de camarades à qui il puisse s'ouvrir, quand il lui arrivait de changer de batterie, tout cela était pour lui une véritable souffrance.

Pendant son séjour en Champagne, il a été l'objet d'une citation dont voici le texte :

228^e RÉGIMENT D'ARTILLERIE

ORDRE DU RÉGIMENT N^o 5, DU 7 JUIN 1917.

*Le lieutenant-colonel Brassart, commandant le 228^e d'Artillerie, cite à l'Ordre du Régiment :
Aubry, Eugène, 2^e canonnier brancardier, 23^e batte-*

rie. « Le 21 mars 1917, ayant appris que deux sous-officiers étaient blessés grièvement sur les positions, est venu de suite, bien qu'il fût malade, et, malgré un violent tir de barrage de tous calibres, donner ses soins et accomplir son ministère. »

L'ABBÉ JOSEPH FARUEL

NOVICE EUDISTE, MARÉCHAL-DES-LOGIS AU 7^e D'ARTILLERIE.

Joseph-Marie Faruel naquit le 10 juin 1892, à Saint-Nicolas-du-Tertre, d'une famille des plus chrétiennes et des plus considérées de cette excellente paroisse. Son père et sa mère, très dévots à la Sainte Vierge, avaient tenu à ce que leurs sept enfants — trois garçons et quatre filles — portassent parmi leurs prénoms le nom de Marie. Joseph-Marie profita des leçons et des exemples paternels et maternels : nature délicate et sensible, il aima la prière et les cérémonies de l'Eglise, il pratiqua comme naturellement les vertus de son âge, et, de bonne heure, tourna toutes ses ambitions vers le sacerdoce. Son vénérable recteur, M. l'abbé Boulé, ne pouvant, à cause de son état de santé, lui donner des leçons, le confia à M. l'abbé Lanoë, alors vicaire à Ruffiac, qui le conduisit jusqu'en Quatrième. Joseph Faruel fut alors placé au Petit-Séminaire de Ploërmel, et, après la fermeture de cet établissement, au collège Saint-François-Xavier, de Vannes, où il acheva ses études. Humble et timide, il vivait un peu effacé, mais était apprécié et aimé de tous, maîtres et camarades.

En 1910, il entra au Grand-Séminaire de Vannes, où il passa un an. Il le quitta en 1911 pour le noviciat des Eudistes établi à Gyseghem. Novice de 1911 à 1912, il étudia la philosophie de 1912 à 1913, reçut la tonsure le 24 juin de cette dernière année. Durant ce temps, il se fit remarquer par son humilité, son amour du si-

lence, sa conduite consciencieuse, sa délicatesse dans ses rapports avec Dieu. Écoutons ce que disent de lui ses condisciples.

« Je ne connais bien qu'une chose du frère Faruel, écrit l'un, c'est sa profonde modestie, cette humilité-née de certaines natures qui les fait comme d'instinct se placer dans l'obscurité, toujours au second rang. Douées de qualités solides au point de vue intellectuel, mais non brillantes, elles semblent se complaire à écouter, à s'instruire, et à admirer les sujets mieux doués. En classe, puis surtout en récréation, j'ai souvent admiré en mon for intérieur avec quel désintéressement ce cher confrère pratiquait la théorie de l'oubli de soi. »

« Le Frère Faruel, dit un autre, n'était pas homme à marchander avec la règle. Dès qu'un ordre avait été donné, il faisait abstraction de son propre jugement, et se contentait d'obéir sans bruit et sans réplique. Cet amour de la régularité l'attachait inviolablement à certaines pratiques qu'il avait adoptées à bon escient. Sa piété, d'ailleurs, n'était point faite d'enthousiasme ; ce n'était point une flamme qui brille, brûle et s'éteint ; c'était une prière calme et réfléchie, constante, toujours la même. »

En octobre 1913, le Frère Faruel dut interrompre ses études pour satisfaire à la loi militaire. Il fut envoyé à Rennes au 7^e d'Artillerie. Là, il s'affirma tout de suite homme du devoir, se souvenant toujours qu'il était séminariste, et demeurant scrupuleusement fidèle aux pratiques de la piété. Loin d'être ébranlée, sa vocation s'y affermit avec sa vertu ; sous des dehors timides sa nature se révéla forte : aussi quelle bonne impression il fit au Séminaire de Rennes ! Quelle heureuse influence il exerça sur ceux qui l'approchaient ! On pouvait le leur donner, ils pouvaient le prendre pour modèle. Une fois, lors d'une de ses permissions,

on lui proposa de prendre un jour de plus, puisque la chose était tolérée. « Un jour, répondit-il énergiquement, non, pour rien au monde ! Je ne voudrais pas par ma faute arriver deux heures en retard à mon poste. Les camarades en souffriraient....., puis je suis séminariste. »

Tel il avait été à Rennes, tel il parut au front. Il y fit son devoir, tout son devoir d'artilleur : témoin la citation à l'Ordre de l'Armée de sa batterie pour sa belle tenue du 21 février au 1^{er} mai, et du 1^{er} au 23 juin 1915. Témoin la citation dont il fut lui-même l'objet le 17 janvier de la même année, et qui lui valut la Croix de guerre.

« Faruel, Joseph, Brigadier au 7^e d'Artillerie, a fait preuve de beaucoup de sang-froid, et de présence d'esprit, en ramenant sa pièce dans des circonstances critiques, sous un feu violent ».

Témoin sa nomination au grade de maréchal-des-logis. Ses chefs eussent même désiré en faire un officier, mais il les remercia, parce qu'il eût fallu quitter ses hommes qu'il aimait, et auxquels il voulait essayer de faire du bien.

Mais en faisant tout son devoir d'artilleur, il ne perdit rien des vertus et de la piété du Séminariste. Il vécut toujours par le cœur et la pensée la vie de ses confrères de Coupigny, et, dans son milieu militaire, il tâcha de la réaliser dans la mesure du possible.

« Si nous avons du pain matériel chaque jour, écrit-il au début de la guerre, nous n'avons pas aussi facilement la nourriture spirituelle. Aujourd'hui, j'ai pu assister à la sainte Messe pour la première fois, et cependant voilà le 12^e dimanche que nous sommes en guerre. Mes prières, je les fais de mon mieux, mais le plus souvent courtes. Je m'unis assez souvent au bon Maître par des actes d'amour, d'abandon, et d'offrande, et des oraisons jaculatoires. »

Cette citation nous donne le ton général de sa correspondance. Tantôt il se plaint de ne pouvoir communier ; tantôt il se félicite de pouvoir assister à la Messe, et même la répondre, à peu près chaque matin, et par conséquent communier fréquemment ; d'autres fois, il se réjouit de passer une heure ou deux chaque jour en compagnie de l'Aumônier. Mais, quelle que soit sa situation, il prie toujours, il reste toujours uni au Bien-Aimé, il adore en tout la divine Volonté de Dieu, et il s'abandonne entièrement à elle, tout en soupirant après le jour où il pourra reprendre sa vie de Séminariste.

Une vie si religieuse, si ecclésiastique au milieu des dangers de la caserne ou des tranchées, arrache à l'un de ses confrères ce cri d'admiration : « L'édifice spirituel, construit au noviciat, est resté debout sans fissures, sous la plus effrayante des épreuves que jamais prêtre ait connue jusque-là, c'est-à-dire : le martellement journalier des mauvais exemples, des conversations trop libres, de l'ennui, du dégoût, de l'isolement, des passions, répété pendant quatre fois trois cent soixante-cinq jours. Un séminariste qui, après une telle épreuve, reste aussi pénétré de Dieu, aussi amoureux de sa vocation, qu'aux jours de son noviciat, celui-là, je l'appelle : un saint ! »

Hélas ! cette vie de Séminaire tant regrettée, le Frère Faruel ne devait plus la reprendre : un éclat d'obus en pleine poitrine l'enleva le 5 juin 1918, à l'âge de 26 ans moins cinq mois. Voici en quels termes l'aumônier du régiment annonça cette nouvelle :

« Le maréchal-des-logis Faruel a été frappé à son poste le 5 juin vers 17 heures. Un éclat d'obus l'ayant atteint en plein cœur, il a seulement prononcé cette parole : « Je meurs ». Son capitaine m'ayant fait appeler de suite, j'ai pu lui donner une dernière absolution au moment où il expirait.

« Le lendemain j'ai pu me procurer un cercueil, et faire un service funèbre auquel assistaient tous ses amis. Je l'ai inhumé au cimetière de Cuise-la-Motte.

« Le maréchal-des-logis Faruel emporte avec lui dans la tombe les regrets de tous ses chefs, de tous ses camarades, de tous ses hommes, je dirai, même de son aumônier... Il m'était tout dévoué, et m'était un précieux auxiliaire, faisant tout pour favoriser mon ministère dans sa batterie. Quand j'allais y dire la messe, il préparait l'autel, allait prévenir les hommes, et veillait à ce que rien ne manquât. Il se distinguait surtout par sa piété et son amour pour la Sainte Eucharistie, communiant chaque fois qu'il le pouvait, et toujours avec une ferveur qui édifiait les assistants. Que de fois, malgré la fatigue éprouvée par des tirs de nuit, il s'est levé très tôt pour me servir la messe et communier ! Il savait que c'était là que l'on trouve la force de supporter les dangers quotidiens, et résister aux épreuves de la vie militaire, toujours très grandes même en temps de guerre ».

Complétons cet éloge de Joseph Faruel par un extrait de la lettre de M. l'abbé Le Gal, recteur à Saint-Nicolas : « Il avait été le parfait jeune homme, estimé de tous, parce qu'il était aimable, bon, édifiant pour tous ; il avait été le Séminariste modèle en vacances, dans sa paroisse, comme en Belgique, au noviciat ; il avait été le soldat idéal, comme le prouvent les nombreuses lettres de ses chefs et amis. Sa mort a été un triple deuil, deuil pour son excellente famille dont il était l'enfant de prédilection ; deuil pour la paroisse dont il était l'édification ; deuil pour la société religieuse à laquelle il s'était voué pour l'apostolat ».

RENÉ HOUAL

AVOCAT, MARÉCHAL-DES-LOGIS AU 19^e ESCADRON
DU TRAIN DES ÉQUIPAGES.

Notre camarade René Houal était originaire de la ville de Ploërmel, où son père dirigeait une importante étude d'avoué. Comme ses frères, il fit toutes ses études au Petit-Séminaire Notre-Dame-des-Carmes, et après son baccalauréat, se lança lui aussi dans la procédure, et commença son Droit. Il était avocat à Ploërmel lorsque la guerre éclata.

Parti dès le mois d'août 1914, il fut incorporé dans l'Infanterie coloniale. Quatre ans durant, il fit vaillamment son devoir, ce qui lui valut une première citation à l'Ordre du Jour, et la Croix de guerre. Dieu l'avait protégé en lui épargnant toute blessure, et l'on pouvait espérer qu'il en serait ainsi jusqu'à la fin de la guerre qui s'annonçait prochaine, lorsque, le 13 juillet 1918, il fut tué par un obus allemand au Craon de Ludes (Marne).

Voici, d'après une lettre de l'un de ses amis dans quelles circonstances :

« Nous avions dans notre cantonnement une petite pièce qui servait de *popote* pour les sous-officiers, et d'abri à trois d'entre nous. René Houal et moi nous occupions à cinquante mètres de là une baraque très sommaire qui servait de bureau. Dans la nuit du 14 au 15 juillet les Boches attaquèrent, et ce fut un déluge de mitraille dans tout l'arrière-front. Après une nuit

presque blanche, mais jusque-là épargnés par les obus, nous échangeons quelques impressions, lorsque, vers neuf heures, le tir redoubla d'une façon inquiétante. N'ayant pas d'abri, nous décidâmes d'aller visiter la cave d'une maison située au bord d'une route, non loin de notre *popote*, afin de nous réfugier avec quelques hommes. Au bout de quelques minutes sans rien dire à personne, René sortit seul pour visiter cette petite maison, et dire bonjour aux deux sous-officiers qui s'y tenaient d'habitude. C'est alors qu'un obus (de calibre 135 ou 150 autrichien) tomba sur cette maison, traversa le toit, et vint éclater dans le milieu de la pièce. Toiture, maison, tout s'écroula sur les trois malheureux sous-officiers abrités dans la cave. Sans nous occuper des marmites qui continuaient à pleuvoir, nous nous précipitâmes à l'endroit où s'élevait la maison, et, au nombre d'une demi-douzaine, nous nous mîmes aussitôt à enlever les débris de tuiles, de poutres, de gravois qui recouvraient nos camarades, dans l'espoir de retrouver des blessés... Hélas ! notre espoir fut déçu, nos trois amis avaient été tués sur le coup ; mutilés affreusement, René, par le feu et l'explosion de l'obus, avaient les moustaches, les cils et les cheveux brûlés, à tel point que l'on avait de la peine à le reconnaître. La figure était intacte, par contre les bras et les jambes étaient sectionnés, et le corps couvert de multiples blessures. Des autres, je ne vous en parlerai pas, ils étaient affreux à voir, et, toute ma vie, j'aurai désormais cette vision devant moi. Il nous a fallu un sang-froid et un courage que seule cette guerre peut donner... Enfin, nous avons agi comme le devoir nous le commandait, et rien n'a été omis. René repose au château de Louvois (Marne) transformé en ambulance... Sa tombe porte le n° 171 ; grâce à une collecte faite entre nous, elle est garnie d'une superbe couronne, et bientôt

elle possédera un entourage en bois que nous faisons faire.... »

Ce ne furent pas seulement ses amis, ses camarades qui tinrent à honorer la mémoire de René Houal. Le général, commandant la 3^e Division coloniale, les officiers de l'état-major, tous ses chefs en un mot rendirent hommage à sa vaillance, à son cœur, à sa probité, et lui décernèrent cette citation à l'Ordre de la Division du 19 juillet 1918.

« Houal René, maréchal-des-logis du 19^e escadron du train des équipages militaires, chargé du ravitaillement de l'état-major de la 3^e Division d'Infanterie coloniale, a toujours rempli ses fonctions avec un dévouement inlassable et un beau sang-froid dans des circonstances souvent périlleuses. Est tombé au Champ d'honneur le 15 juillet 1918, au cours de l'offensive allemande. »

Puis son colonel, le 17 mars 1919, a rappelé le souvenir du maréchal-des-logis Houal, en insérant à l'Ordre du Jour du Régiment la citation suivante :

« Sous-officier d'un zèle et d'un dévouement au-dessus de tous éloges ; sur le front depuis le début de la guerre, a assuré à maintes reprises, dans des conditions très périlleuses, le ravitaillement de son unité. Est tombé mortellement frappé, en accomplissant son devoir lors de l'offensive allemande sur Reims, le 15 juillet 1918. »

L'ABBÉ JEAN-LOUIS GUILLEMAUD
VICAIRE INSTITUTEUR,
CAPORAL-BRANCARDIER AU 9^e ZOUAVES.

L'abbé Jean-Louis Guillemaud était originaire d'Heléan, où sa famille jouit d'une grande considération et de l'estime générale. Il était vicaire instituteur à Marzan lorsque la guerre éclata. Parti un des premiers à cause de son âge, il fut incorporé d'abord au 116^e d'Infanterie, puis au 9^e zouaves avec lequel il fit campagne jusqu'à sa mort.

Ce que fut ce jeune prêtre pendant ces quatre années de guerre, quelques lignes, extraites d'une lettre à sa famille, vont nous le dire :

« L'heure des dangers va encore une fois venir. Il n'arrivera que ce que le bon Dieu voudra, et je me remets totalement entre les mains de la Providence. Comme toujours je suis prêt à faire mon devoir et tout mon devoir de prêtre et de Français. »

Sous la plume de l'abbé Guillemaud, faire son devoir, tout son devoir n'était pas un vain mot, une pure formule de style, mais l'expression d'une résolution virile et chrétienne, d'une volonté forte et maîtresse d'elle-même.

Il a fait son devoir, et tout son devoir de soldat, témoin les six citations qu'il a obtenues à l'Ordre du Jour du Régiment, de la Brigade, de la Division et même de l'Armée.

Ses chefs reconnaissaient sa bravoure, et deux fois le

proposèrent pour la Médaille militaire. L'un d'eux, le commandant de son bataillon, écrivait au lendemain de sa mort : « Il nous reste du caporal Guillemaud le souvenir fait d'affection, d'admiration, de reconnaissance pour le prêtre comme pour le soldat ! »

L'abbé Guillemaud a fait son devoir, tout son devoir de prêtre. Quand il devint aumônier de bataillon, il prenait une succession difficile, il remplaçait le P. Bozec, originaire du Finistère, qui par son zèle, son dévouement, son courage avait acquis l'estime et l'affection des zouaves. Ceux-ci s'aperçurent bientôt qu'ils n'avaient pas perdu au change, que leur nouvel aumônier valait bien l'ancien, que le prêtre morbihannais ne le cédait en rien au prêtre finistérien, et l'un d'eux, sergent brancardier, écrivait en annonçant la mort de son caporal : « L'Eglise perd en l'abbé Guillemaud un bon prêtre, le régiment, un apôtre. Ses hommes l'ont pleuré, et tout son bataillon avait pour lui une telle estime que sa mort a été pour tous, pourtant habitués à ces malheurs depuis quatre ans, comme un coup de foudre. Sa mort est un deuil pour son bataillon.

« Il venait d'épingler une deuxième palme à la série d'étoiles qui illustraient sa Croix de guerre. C'était le plus brave du bataillon, et peut-être du régiment.

« C'était surtout un bon prêtre, et sa mort nous est sensible à cause de la perte qui en résulte. Le régiment n'a plus de prêtre. »

Son devoir, l'abbé Guillemaud le fit jusqu'au bout, il fut frappé au moment où il allait avec un médecin-major, pour donner les secours de l'âme et du corps aux blessés.

C'était le 18 juillet 1918, au début de la grande offensive qui devait nous donner la victoire définitive, sur le plateau à l'est de Courtanson (Aisne), près du chemin de Ambliny à Cutry. L'obus qui l'a frappé l'a

mis littéralement en morceaux. Un brancardier de son régiment réunit pieusement les restes épars de son corps pour les inhumer à l'ombre d'une petite croix sur laquelle on écrivit :

*Jean-Louis Guillemaud,
caporal-prêtre-brancardier,
9^e Zouaves, 3^e Bataillon, 18-7-18.*

Le fait suivant, que l'abbé Guillemaud raconte dans une lettre à son oncle, nous fera juger si ces paroles sont exagérées.

« Le village de Cœuvres était encerclé le 13 juillet 1918, il restait à en faire le nettoyage. Ce fut assez vite fait, car les Boches se rendirent facilement.

« Restait le château, véritable redoute dans laquelle les Fritzs s'étaient fortifiés. Une section fut chargée de cette mission. Lorsque les Boches les virent à bonne portée de fusils, la fusillade commença. Résultat : deux tués, et quatre blessés.

« Alors le lieutenant, craignant de faire tuer trop de ses hommes, usa de ruse. Il fit évacuer sa section, et envoya à l'officier boche qui commandait au château un brancardier Fritz pris précédemment, lui dire que s'ils se rendaient, ils auraient la vie sauve.

« Sur les entrefaites, on vint m'avertir qu'il y avait des blessés au château. Je m'en vais aussitôt avec deux équipes de brancardiers, ne sachant rien du tout de ce qui s'était passé. En arrivant au château, je vois un tas de Boches qui lèvent les bras en criant : *Kamerad*. Ils étaient trente-trois dont un officier. Je les emmenai. En partant, l'un d'eux me frappa sur l'épaule en baragouinant, et en me faisant signe qu'il voulait aller dans une cave à côté. Croyant qu'il voulait aller dans une cave à côté. Croyant qu'il voulait se sauver, je lui refusai, il était si dépité que je lui permis enfin. Il revint presque aussi-

« tôt, ramenant quatre autres prisonniers dont un officier. Ce qui me faisait au total trente-sept prisonniers dont deux officiers.

« J'ai été chaudement félicité par mes chefs ; et cela m'a valu une proposition de Médaille Militaire, qui finalement s'est transformée en citation à l'Ordre de l'Armée ».

Voici le texte de cette citation :

J.-L. Guillemaud, caporal-brancardier, réputé par sa crânerie et son dévouement. Le 15 juin 1918, a pénétré dans un îlot de résistance ennemie pour y chercher les blessés, y a fait prisonniers deux officiers allemands qui s'y trouvaient, après les avoir contraints de se rendre par son attitude énergique.

JOSEPH BERNARD
SOLDAT AU 4^e D'INFANTERIE

Notre camarade Joseph Bernard est un de ceux qui ont eu le mérite de faire toute la campagne, pour ne tomber qu'à la dernière attaque, au moment où notre victoire allait devenir définitive.

Il fut mobilisé en effet dès le 2 août 1914, et incorporé au 88^e Territorial, comme brancardier d'abord, puis comme infirmier. Avec ce régiment il parcourut tout le front : la Somme, la Marne, la Champagne et l'Alsace. Bien qu'aucune citation ne soit venue relever ses actes de courage, nous savons cependant qu'il fit toujours son devoir avec bravoure et désintéressement. Différentes fois, il affronta la mort pour relever les blessés, même ceux qui n'étaient pas de sa compagnie.

Au début de l'année 1918, il fut changé de régiment et envoyé au 4^e d'Infanterie. C'était un régiment d'attaque, et Joseph Bernard y fut chargé de lancer des grenades. Le danger pour lui était donc plus grand, mais notre camarade n'en fut pas effrayé. Il avait confiance en Dieu, qui jusqu'à ce moment l'avait protégé ; surtout il avait la conscience tranquille ; resté fidèle aux principes chrétiens qui lui avaient été inculqués dans sa famille, et au Petit-Séminaire Notre-Dame-des-Carmes, il se préparait au combat par la réception des Sacrements.

La veille de sa mort, il écrivait à sa sœur : « Je me suis confessé ce matin au P. B... Quoi qu'il advienne,

je me dispose en conséquence, le combat sera rude et le chemin très difficile ».

Joseph Bernard se trouvait en ce moment au passage de la Vesle. L'ennemi attaqua avec l'énergie du désespoir. Le 4^e d'Infanterie fut très éprouvé, et notre camarade resta au nombre des morts.

Ses chefs et ceux qui connaissaient Joseph Bernard se sont plu à rendre hommage à sa bravoure, à son courage de soldat, comme aussi à sa foi de chrétien. Puissent ces témoignages, et la sympathie des anciens Élèves des Carmes consoler un peu ceux qui le pleurent !

L'ABBÉ FÉLIX BOCHEREL
CLERC MINORÉ, DES MISSIONS D'HAÏTI,
SOLDAT AU 125^e D'INFANTERIE.

Félix Bocherel était originaire de Peillac. Il arriva au Petit-Séminaire de Ploërmel en octobre 1903, il avait alors treize ans. Il fut un de ceux que la loi de Séparation obligea à quitter cet établissement, pour aller continuer leurs études au collège Saint-François-Xavier. Depuis ce temps j'ai peu revu ce jeune camarade, cependant je n'ai pas à faire un grand effort de mémoire et d'imagination, pour me rappeler ce petit jeune homme de seize ans, à la mine éveillée, au caractère toujours gai, et, dans mon souvenir comme dans mes prières, je l'associe à son ami Auguste Corven, lui aussi victime de la guerre.

Ses études secondaires finies, Félix Bocherel entre au Grand-Séminaire, à Vannes, d'abord, à Saint-Jacques ensuite, car il veut être missionnaire, et travailler à la conversion des noirs d'Haïti. Il aime le Séminaire, son cœur pur se plaît dans les entretiens avec Dieu, dans les études théologiques ; aussi ses deux années de caserne passées, il se hâte d'y revenir pour achever sa préparation au sacerdoce. Ses supérieurs récompensent sa piété et son travail en lui faisant conférer les Ordres Mineurs.

La guerre éclate. Félix a son ordre d'appel pour le 5^e jour de la mobilisation, il y obéit ponctuellement, et se rend à Nantes, où il est affecté à la 11^e section des commis et ouvriers.

Il reste deux ans dans cette place. Mais la France a besoin de tous ses enfants, elle enrôle tous ceux qui peuvent porter un fusil, et ne peut laisser à l'arrière les soldats des jeunes classes. Félix Bocherel quitte alors Nantes pour être versé dans l'Infanterie. Il envisage sa nouvelle situation sans frayeur, et avec l'intention de faire son devoir.

« Je m'attends sous peu à passer dans un régiment d'Infanterie ; deux d'entre nous sont déjà partis, en particulier mon caporal de bureau, et sous peu quatre ou cinq autres vont nous fausser compagnie... Ce n'est pas très gai, mais, s'il le faut, je serai là, et ne serai pas le dernier à combattre ces Boches maudits. »

La meilleure preuve que, chez notre jeune ami, ces paroles ne sont pas une simple bravade, c'est la citation à l'Ordre du Régiment qu'il obtient en 1918 :

« Félix Bocherel, soldat grenadier très brave. A l'attaque du 9 mai 1918, a facilité la marche de la vague d'assaut en remplissant avec beaucoup d'entrain le rôle de nettoyeur. »

L'abbé Bocherel est versé au 125^e d'Infanterie, et avec ce régiment fait plus de deux ans de campagne. Il supporte avec courage les longs séjours dans les tranchées, se bat avec un entrain merveilleux, et sort indemne de toutes les affaires. Ce n'est qu'à la fin de septembre 1918, six semaines avant l'armistice, qu'il succombe à une intoxication par les gaz.

D'après les lettres de l'aumônier de l'ambulance, nous pouvons donner quelques détails sur les derniers jours de notre camarade.

Le 23 septembre, Félix Bocherel est atteint par une vague de ces gaz délétères que les Boches avaient coutume de lancer pour préparer une attaque. Aussitôt il est transporté à l'ambulance, et sa première pensée est pour ses parents. L'oppression l'empêche d'écrire, et

il charge l'aumônier de donner des nouvelles à son père.
« Il est inutile que vous lui écriviez, ajoute l'aumônier, votre réponse n'aurait pas de chance de lui parvenir à temps, car l'ambulance n'est qu'un lieu de passage, et votre cher malade, dès qu'il pourra supporter le voyage, sera évacué vers l'intérieur. »

L'aumônier veut-il par cette lettre préparer les parents, à une issue qu'il juge fatale ? ou bien y avait-il encore à ce moment quelque espoir de sauver ce jeune soldat ? Nous ne le savons pas, mais ce que nous apprend une seconde lettre de l'aumônier, c'est que Félix Bocherel ne fut jamais en état d'être évacué à l'intérieur, et qu'il succomba à l'ambulance le lendemain du jour où la première lettre fut écrite.

Il mourut en effet le 30 septembre, et fit preuve « d'un courage et d'une résignation admirables ». En pleine connaissance, et alors qu'on avait encore quelque espoir de le sauver, il a reçu les derniers sacrements. Puis, lorsque l'oppression des poumons devint forte au point de lui faire pressentir à lui-même une fin prochaine, il fit appeler l'aumônier pour le charger de transmettre à ses parents ses pensées les plus affectueuses, et il était plus préoccupé de la peine que sa disparition leur causerait que de ses propres souffrances.

L'abbé Bocherel est enterré au cimetière militaire de Roye et sa tombe porte le n° 40.

AUGUSTE ET LUCIEN LE GOFF

J'ai connu trois frères Le Goff au Petit-Séminaire de Ploërmel, ils étaient originaires de Plumelec, et appartenaient à l'une des familles les plus honorables de la paroisse. L'aîné, Alexandre, vit encore, il est prêtre dans le diocèse de Tours, les deux autres Auguste et Lucien sont morts pendant la guerre, et c'est un pieux devoir pour moi de consacrer à leur souvenir ces quelques lignes.

Pendant ses études, Auguste Le Goff était sous tous rapports un excellent élève, il était, si je ne me trompe, préfet de la Congrégation, l'année de sa Philosophie. Cependant il fut quelque temps avant de trouver l'orientation définitive de sa vie. Il fit d'abord quelques années au Grand-Séminaire de Vannes, puis, se sentant appelé à la vie religieuse, il entra au noviciat des Pères Jésuites. Là n'était pas encore sa voie, et il finit par faire profession dans la Congrégation des Frères de saint Jean-Baptiste de la Salle sous le nom de Frère *Gilbert-Marie*. Il fut alors envoyé à Alexandrie (Egypte) comme professeur au collège Sainte-Catherine.

Revenu en France au mois d'août 1914, Auguste Le Goff fit campagne pendant deux ans, mais la vie mouvementée du soldat ne convenait pas à sa santé, elle aggrava, si elle ne la détermina pas, une maladie de cœur qui le fit réformer en 1916.

Le Frère *Gilbert-Marie* retourna avec joie à Alexandrie, mais sa santé altérée ne lui permit pas de se

dévouer comme il l'aurait voulu à l'éducation des enfants. Il languit pendant deux ans, et mourut le 14 décembre 1918.

Voici comment le *Lotus*, le bulletin du collège Sainte-Catherine, s'exprime à son sujet :

« Le Frère Gilbert-Marie reçut les derniers sacrements avec une piété d'enfant. C'est le sourire aux lèvres qu'il accueillait ses confrères et leur parlait de sa mort toute proche, les assurant qu'il prierait pour eux et leurs élèves. Jusqu'au dernier moment il fut ce qu'il avait toujours été : un modèle de douceur, d'abnégation, d'effacement et de piété.

« Des élèves, qui le connaissaient à peine, disaient le soir de sa mort : « ce frère était bon, ce frère était un saint. » De fait, le souvenir du Frère Gilbert-Marie restera parmi nous comme celui d'un homme de Dieu. Doué d'une culture remarquable, il n'en fit jamais la moindre ostentation. Son état maladif ne lui permit pas de se dépenser auprès des âmes autant qu'il l'aurait voulu. Néanmoins les services multiples qu'il rendait au Collège étaient précieux, et toujours accompagnés de cette bonne grâce qui en doublait le prix. »

Qu'on me pardonne cette citation un peu longue, les anciens maîtres et condisciples d'Auguste Le Goff seront heureux de la lire.

De quelques années plus jeune qu'Auguste, Lucien Le Goff marcha sur les traces de son frère, et fut lui aussi un bon élève. Ses études secondaires terminées, il se tourna vers la médecine, et partit pour Lille, afin de suivre les cours de la Faculté catholique. Il avait encore à soutenir sa thèse lorsque la guerre éclata.

Comme tant d'autres, il s'arracha à ses études et

partit au secours de la France. Il fut incorporé de suite dans le Service de Santé, et, après quatre ans de campagne, nous le retrouvons aide-major de 1^{re} classe au 2^e groupe du 239^e d'Artillerie.

Ce que fut le docteur Le Goff, ses quatre citations à l'Ordre du Jour, et les lettres de ses chefs sont unanimes à le proclamer : « *énergique, brave, courageux, d'un dévouement sans bornes.* » Méprisant les bombardements les plus intenses, il « *se porte toujours immédiatement au secours des blessés* », là, où ils se trouvent, « *sur les positions de batteries, aux avant-trains, aux colonnes de ravitaillement.* »

C'est ce courage et ce dévouement qui ont peut-être hâté sa mort. Le 8 octobre 1918, en effet, après avoir donné ses soins à un capitaine de son groupe atteint de grippe, Lucien Le Goff se sent lui-même indisposé. En ce moment sa division se trouve engagée dans la lutte, aussi il ne veut pas quitter son groupe, les blessés peuvent avoir besoin de lui, et il veut être là pour les panser. Il espère d'ailleurs que le malaise qu'il ressent ne sera que passager, et qu'il pourra ainsi rester à son poste. Hélas ! ses prévisions étaient fausses, et le mal faisait des progrès, aussi, le 12 octobre, sur les instances du médecin du 3^e groupe, il consent à se faire évacuer. Il est conduit à l'hôpital Février à Châlons-sur-Marne, et c'est là que quelques jours après il succombe, acceptant la mort comme un chrétien, et offrant sa vie pour la salut de la France.

L'ABBÉ JOSEPH-THÉODORE THOMAS

PROFESSEUR A L'ÉCOLE SAINT-ARMEL,
ADJUDANT AU 118^e D'INFANTERIE.

Une communication du Ministère de la Guerre annonçait le 12 janvier 1913 la mort M. l'abbé Joseph-Théodore Thomas, adjudant au 118^e d'Infanterie, décédé le 6 octobre 1914, des suites de ses blessures de guerre, à l'hôpital de Ligny-Thalloy, près Bapaume.

M. l'abbé Thomas, professeur à l'École Saint-Armel, à Ploërmel, avait été ordonné prêtre le 12 juillet 1914 ; il était de Pénerf, où il naquit le 20 août 1889.

C'était une intelligence d'élite et un tempérament très ardent. Souvent, au cours de la campagne, on nous signala son intrépidité. Il y gagna d'être nommé adjudant.

Il fut blessé une première fois, mais très légèrement. « J'ai reçu, écrivait-il lui-même à M^{re} Gouraud, à la date du 26 septembre, un coup de baïonnette le 8 septembre ; mais la Sainte Vierge était avec moi, le coup a dévié, et je n'ai reçu aucune égratignure.

« Les balles allemandes m'ont épargné jusqu'ici. Cette heureuse chance continuera-t-elle ? Dieu le veuille. Je ne compte que sur Lui pour cela ; car c'est vraiment miracle d'échapper aux milliers de balles qui pleuvent sur nos colonnes ».

C'est peu de temps après cette lettre que M. Thomas dut être frappé, puisqu'il mourut à l'hôpital le 6 octobre.

Ses amis et ses élèves se feront un devoir de prier pour le vaillant tombé au Champ d'honneur.

EUGÈNE CHÉREL

ÉTUDIANT, SOLDAT AU 65^e D'INFANTERIE

Eugène Chérel naquit à Saint-Raoul, en 1896. Au foyer paternel, il apprit de bonne heure à prier et à aimer Dieu, et il puisa les premières notions de cette éducation chrétienne qu'il développa ensuite dans les divers collèges où il a passé.

Il entra à l'école Saint-Armel comme élève de sixième au mois d'octobre 1909. Il y eut comme professeur l'abbé Julien Rouxel qui devait mourir si jeune, mais dont le zèle et la piété faisaient une si forte impression sur ceux qui l'approchaient. Comme ses condisciples, Eugène subit l'ascendant de ce maître si dévoué, et longtemps après, il parlait encore à ses parents de la ferveur de son professeur en faisant le Chemin de la Croix.

Eugène Chérel resta quatre ans à Saint-Armel ; malgré un caractère parfois difficile, il a laissé le souvenir d'un assez bon élève, intelligent, bien doué, surtout pour les études mathématiques. Lui-même garda un fidèle souvenir à son premier collège et quand il passa par Ploërmel, il venait revoir M. le Supérieur, et lui présenter ses hommages. Il alla faire sa seconde au collège Saint-Martin.

Survint la guerre, les bâtiments du collège étant pris comme ambulance, le Supérieur se vit dans l'obligation de refuser ses pensionnaires, et Eugène Chérel se fit admettre au Petit-Séminaire de Vannes. Il n'y

passa que quelques mois, et à l'appel de la classe 1916 il répondit : « Présent ».

Au mois de mars 1915, il fut envoyé à Brest et incorporé au 2^e d'Infanterie coloniale. Cependant, à son départ pour le front, il quitta ce régiment et entra au 65^e d'Infanterie. Ce qu'Eugène fut au régiment, au dépôt ou en tranchées, les lettres qu'il écrivait fidèlement à son père vont nous le montrer. Il est d'abord exact à remplir ses devoirs de chrétien. Le 3 juin, il écrit qu'il a fêté l'Ascension en allant à confesse, et sans doute à la communion. Arrivé sur le front, il constate que « Verdun a fait un assez grand changement dans son régiment. L'épreuve à subir a rapproché beaucoup de ses camarades de la religion, et, tous les soirs, la petite église du pays où il cantonne a du mal à pouvoir abriter tous les soldats qui vont au salut ». Eugène Chérel n'avait pas besoin de cette épreuve pour se rapprocher de la religion, mais il est heureux de constater et de voir que la Foi se réveille dans nombre d'âmes où elle était endormie.

Les sentiments chrétiens sont une semence d'héroïsme, rien d'étonnant de voir Eugène prêt à faire son devoir de soldat, et de Français. « Je ne suis pas encore remonté en tranchées, écrit-il le 30 mai, mais cela ne tardera pas maintenant. Cette perspective ne me fait pas peur... puis aussitôt il ajoute : Ne vous faites pas de chagrin inutilement pour moi, j'ai au contraire le pressentiment que ce moment d'épreuve ne servira qu'à nous réunir plus promptement. »

Cette délicatesse de sentiments, cette préoccupation pour son père resté seul à la Houssais avec un petit frère, alors que ses grands sont tous partis sur le front, en France et à Salonique, nous les retrouvons encore dans la lettre du 17 juin, la dernière qu'Eugène ait envoyée.

Cette fois, il écrit dans les tranchées, près de cette citadelle de Verdun, dont la défense à coûté tant de sang français. Il est alors, dit-il, « sous les obus, et, ce soir, mon bataillon monte en première ligne, je crois que c'est pour attaquer ». Et songeant au chagrin que cette nouvelle va causer à son père il ajoute : « Cher papa, ne te désole pas, je t'enverrai un mot aussitôt que je sortirai de Verdun, que j'en sorte sain et sauf, ou blessé. Si le malheur voulait que je tombe, console-toi, nous nous reverrons quand même un jour. »

Hélas ! quand le père reçut cette lettre, son fils était mort. Il était tombé au Champ d'honneur pour défendre la France, et reprendre aux Allemands le terrain conquis.

Malgré toutes les démarches faites auprès de ses camarades, on n'a jamais pu avoir de détails sur sa mort, sur les circonstances où il tomba. Mais étant donné les sentiments chrétiens de notre camarade, ne peut-on pas dire de lui ce qu'on ait dit de tant d'autres ?

*Sa mort fut un sourire aux Éternels Desseins,
Car ceux que leur vaillance au combat fit l'Elite,
France, savent pour toi mourir comme des Saints.*

FÉLIX MAHIEUX

Félix Mahieux est un des premiers élèves de Saint-Armel, il y resta trois ans. Il abandonna ensuite les études latines, pour se perfectionner en français et en mathématiques, et son père commençait à l'initier aux affaires lorsque la guerre éclata.

A défaut d'autres renseignements nous sommes heureux de reproduire, d'après le *Lys de Notre-Dame*, l'allocution que prononça Monsieur le Curé de Josselin au service solennel célébré pour le repos de l'âme de Félix Mahieux.

« Celui que nous pleurons était un jeune homme
« d'une intelligence pratique, riche d'espérance pour
« sa famille, dont il devait continuer les traditions de
« foi et de labeur. Imprégné des principes de direction
« que l'on reçoit dans les collèges chrétiens, il était
« très bien préparé à tous les devoirs de la vie sociale.
« Il vient à son tour, avec la fleur de notre jeunesse
« française, de jeter son corps ensanglanté au tra-
« vers de la frontière pour arrêter le barbare envahis-
« seur.....

« Les lettres de notre cher défunt, pieusement con-
« servées dans sa famille, nous montrent quelles pen-
« sées élevées agitaient son âme.

« Félix Mahieux était un méditatif :

« Petit livre, écrivait-il en 1910, à la première page
« d'un de ses classiques, où iras-tu ? Et moi, où irais-je
« dans 10 ans ? » Nous le savons maintenant ; le petit

« livre est gardé comme une relique, et le jeune écolier
« devenu soldat, est allé dans son éternité, mais par
« un chemin de gloire. C'est lui-même qui le dit à la
« dernière page de ce même livre : « Mourir pour son
« Dieu et sa Patrie est la plus belle des morts » (1909).

« C'était un courageux. Il écrit à ses parents : La vic-
« toire est à nous, et je me plais plus que jamais au
« milieu des balles et de la mitraille. »

« Il aperçoit un jour sur un mur ces mots écrits par
« quelqu'apache : « Camarades, si l'on nous fait faire
« une nouvelle campagne d'hiver, révoltons-nous ! »
« Et aussitôt il transmet à sa famille son indignation :
« Ce ne sont pas des Français, ce sont des lâches qui
« ont écrit cela ! »

« Félix Mahieux était surtout un chrétien. Sans
« doute ce jeune homme délicat pense souvent à sa
« famille, qu'il aime, et qu'il désire retrouver au plus
« vite. Un frisson passe parfois dans ses lettres à la
« pensée d'une mort tragique sur le champ de bataille,
« qui le séparerait tout-à-coup des siens, mais, je l'ai
« dit, il est chrétien, et la volonté de Dieu est depuis
« longtemps la règle de sa vie.

« J'ai assisté ce matin à la Messe, écrit-il un jour ; le
« célébrant était un capitaine, et l'enfant de chœur,
« un lieutenant. J'en suis tout ému. »

« La journée d'hier, lisons-nous dans une lettre d'oc-
« tobre 1915, a été rude ; j'ai nagé tout le temps dans le
« sang de mes camarades. Croyez que j'ai fait plus
« d'une fois mon acte de contrition ».

« Blessé quelque jours après par des éclats d'obus, il
« est évacué à l'hôpital de Grenoble, où il passe trois
« mois, puis il est envoyé en convalescence, et il a la joie
« de retrouver sa Bretagne et de revoir les siens.

« Après quelques semaines passées à son dépôt à
« Landerneau, il retourne dans la fournaise de Ver-

« dun, et c'est presque en arrivant, le 24 avril 1916,
 « qu'il est frappé à mort. Pour passer la nuit, il s'est
 « réfugié avec sa Compagnie dans une barque, sur la
 « Meuse ; mais les avions arrivent et les obus pleuvent
 « sur la barque. Mutilé par les éclats de ces obus, il a
 « pourtant le courage de sortir de la barque et de se
 « ligoter lui-même les membres. Il expire bientôt au
 « bout de son sang. Il meurt sans doute en pensant à
 « Dieu qu'il allait voir, et aux siens qu'il allait quitter.

« Il repose à l'ombre de la Croix, dans le petit ci-
 « metière de Dugny. Nous offrons nos sincères condo-
 « léances à la famille qui le pleure, et qui, à la dou-
 « leur de la séparation, ajoute encore cette souffrance
 « spéciale de ne pouvoir entourer de respect et d'hon-
 « neur sa dépouille mortelle. Gardons du moins la con-
 « solation, parents et amis, d'aider son âme, par nos
 « prières et nos sacrifices, à s'élever dans la gloire éter-
 « nelle promise à ceux qui meurent dans l'accomplis-
 « sement héroïque du devoir ».

L'ABBÉ VICTOR CARRIC

DU GRAND-SÉMINAIRE DE VANNES,
 SOLDAT AU 65^e D'INFANTERIE.

Victor Carric fut avec Félix Mahieux un des premiers élèves de l'école Saint-Armel. Il nous venait de Campénéac où son vicaire, M. l'abbé Boschet, l'avait choisi entre les meilleurs. D'un caractère doux et timide, il méritait le nom de « bon Victor » que maîtres et élèves se plaisaient à lui donner, mais non les taquineries dont il était l'objet de la part de ses condisciples. Toutefois ces dehors paisibles cachaient une grande force de volonté.

En commençant l'étude du latin, Victor n'avait qu'un but : se faire prêtre, et sa grande frayeur était de ne pouvoir réussir. Il priait avec ferveur et travaillait sans se décourager. Dieu, qui aime la bonne volonté, se chargea de tout arranger ; Il mit sur le chemin de Victor de généreux bienfaiteurs qui résolurent les difficultés pécuniaires. Il bénit ses prières, son travail, et ceux qui ont pu suivre cet élève dans le cours de ses études, constataient avec plaisir d'année en année le développement progressif de son intelligence. Victor Carric pouvait donc envisager l'avenir avec confiance, et son admission au Grand-Séminaire de Vannes allait mettre le comble à ses vœux, lorsque tout-à-coup la guerre vint changer le cours des événements.

Victor était de la classe 1916, et fut appelé sous les drapeaux au mois d'avril 1915. Il fut envoyé à Lorient

et incorporé au 62^e d'Infanterie. Qu'allait-il devenir, lui si timide dans ce milieu si différent de ceux qu'il avait traversés jusqu'alors, et si opposé à son caractère ? Comme tant d'autres, il fit contre mauvaise fortune bon cœur, il mit toute sa bonne volonté à remplir les devoirs de sa nouvelle situation, et sut se faire « aimer de ses chefs et de ses camarades ». Surtout il se souvint toujours de ce qu'il était, et partout, au dépôt ou aux tranchées, au 62^e comme au 63^e, il se montra un bon et fervent séminariste. « Je récite aussi régulièrement que possible mes prières du matin et du soir, ainsi que mon chapelet. » Quand il le peut, il « assiste tous les matins à la Messe et communie », et cette piété le rend résigné à la volonté de Dieu. « Si le bon Dieu, écrit-il, me demande ma vie, il saura bien que depuis longtemps je lui en ai fait le sacrifice. Tous les jours je lui dis : que votre volonté soit faite. »

La fidélité envers Dieu entraîne après elle la fidélité envers ceux qui sur cette terre sont pour nous les instruments de la bonté divine. Il n'est donc pas étonnant de voir, chez Victor Carric, que la piété filiale et la reconnaissance marchent de pair avec la résignation à la volonté de Dieu.

Ses lettres à sa famille sont débordantes d'affection, il aime à rappeler le souvenir des fêtes d'antan, il rassure sa mère en lui donnant sans cesse de bonnes nouvelles de sa santé, sans toutefois lui cacher entièrement les dangers qu'il court : « Résignez-vous, lui écrit-il, comme je le fais, le bon Dieu vous en saura gré. Dites à Dieu comme je lui dis moi-même ; que votre volonté soit faite. »

A l'un de ses anciens professeurs de Saint-Armel il écrit cette lettre touchante de simplicité : « ... Je me souviens toujours de vous ; le matin, quand au pied de la paillasse qui me sert de lit je me mets à genoux, pour

faire ma prière, ainsi que le soir, en répétant le « *Memorare* » pour mes bienfaiteurs. Parfois même, en pensant plus particulièrement à vous qui m'avez enseigné les premières notions d'Anglais, je me mets à redire « *Hail Mary* ». C'est sur les bancs de l'école Saint-Armel que j'ai appris à saluer en Anglais notre bonne Mère du Ciel. »

Cette délicatesse de sentiments était un des principaux traits du caractère de V. Carric, et un de ceux qui faisaient s'attacher à lui. Nous ne nous étonnons donc pas de voir l'aumônier du 63^e écrire à M^{me} Carric : « Je ne puis détacher ma pensée de ce pauvre enfant pour lequel j'avais eu, dès le jour de son arrivée au 63^e, une profonde affection : son gentil caractère, sa piété, ses manières distinguées, tout me l'avait fait remarquer au milieu des autres, et la perte que cause sa disparition m'est plus cruelle que toutes les autres. »

Cependant son instruction militaire terminée, V. Carric avait quitté Lorient pour le camp de Châlons, il était passé du 62^e au 63^e d'Infanterie, et, avec ce dernier régiment, il fut envoyé à Verdun le 24 mai 1916. C'est là que Victor a vécu les trois derniers mois de sa vie, tantôt dans les tranchées de première ligne, en face de Thiaumont, tantôt au repos, un peu à l'arrière. Il ne s'illusionnait pas sur les dangers qu'il courait, et, le 16 juin, il écrivait à sa mère : « Vous vous faites bien une idée de la vie de sacrifice et de privations que nous menons ici. Le bon Dieu nous en tiendra compte, je l'espère. C'est pour Lui, pour l'Eglise, pour la France, pour vous, et mon cher Séminaire que j'offre ma vie s'il me la demande. »

Le lendemain de la rédaction de cette lettre, le 17 juin, la journée fut rude aux abords de Thiaumont. Les Boches essayèrent, mais en vain, de nous déloger de nos positions. V. Carric, avec deux de ses cama-

rades, fut chargé d'aller soutenir une attaque en lançant des grenades. Le soir, ses deux compagnons revinrent blessés, lui ne reparut pas. Que s'était-il passé ? On ne le sait pas au juste, mais il est probable que, blessé lui aussi, et plus grièvement que les autres, il ne put rentrer dans nos lignes, et resta mourir là où il avait été frappé. Acceptée dans les sentiments exprimés la veille, nul doute que cette mort ne fut précieuse devant Dieu.

Dormez en paix, mon cher Victor, les prières de vos maîtres, de vos anciens condisciples vous accompagnent, pour vous aider à satisfaire à la justice divine. Et maintenant que vous jouissez, au Ciel, de la récompense méritée par vos vertus, votre fidélité à servir Dieu, n'oubliez pas ceux que vous avez aimés, n'oubliez pas l'Ecole Saint-Armel, afin que, avec la grâce de Dieu, il en sorte beaucoup de jeunes gens comme vous, dont elle puisse être fière.

L'ABBÉ BENJAMIN HORS

DU GRAND-SÉMINAIRE DE VANNES
SOLDAT AU 405^e D'INFANTERIE.

La famille Hors, d'Elven, a donné déjà un prêtre au diocèse de Vannes, l'abbé Louis Hors, prêtre-instituteur à Sulniac, elle en aurait donné d'autres, si la mort n'était venue frapper en pleine jeunesse les deux plus jeunes de ses membres : Isidore et Benjamin. Ils s'aimaient tendrement, les deux frères, et ne pouvaient se quitter. Ils vinrent donc tous les deux, comme élèves de Cinquième, à l'école Saint-Armel en octobre 1909. A cette époque, la colonie des Elvinois était nombreuse à Ploërmel, grâce au zèle de M. l'abbé Le Strat, et les frères Hors n'y faisaient pas mauvaise figure. L'aîné, Isidore, n'eut pas le temps d'achever ses études. D'une santé délicate, il mourut d'une maladie de cœur, alors qu'il faisait son cours de Première. Benjamin, plus robuste, entra en Philosophie au Grand-Séminaire de Vannes au moment où la guerre éclata.

Il ne fit que passer dans cette maison, et dut suivre le sort de la classe 1915 à laquelle il appartenait.

Ses classes faites, il partit pour le front, et fut versé au 405^e d'Infanterie.

En juin 1916, Verdun était encore l'objectif des attaques allemandes et un véritable enfer, où les régiments français fondaient sous la mitraille. C'est vers ce coin de la bataille que fut dirigé Benjamin Hors.

En attendant son tour de monter aux tranchées de

première ligne, il ne se faisait pas illusion sur son sort, et, comme il avait le pressentiment de sa mort prochaine, il écrivit, le 13 juin, cette lettre qui était son testament spirituel, lettre sublime dans sa simplicité.

MES DERNIÈRES PENSÉES

Verdun, 13 juin 1916.

« Je fais le sacrifice de ma vie pour Dieu et pour la France ; d'abord pour Dieu, afin qu'il me pardonne tous mes péchés commis durant mes vingt années d'existence, et ensuite pour la France afin qu'elle obtienne la victoire finale.

« Oui, je meurs pour mon Dieu ! Et n'est il pas juste que je meure pour lui, qui le premier est mort pour moi. Oh ! que ce doit être beau de mourir pour son Dieu. Mourir pour la France, cette fille aînée de l'Eglise, oui, je le veux. Mourir pour son pays est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

« Oui je meurs pour la France, afin qu'elle devienne de plus en plus chrétienne, et qu'elle remplisse la mission que le bon Dieu attend d'elle.

« Je meurs aussi pour ma famille, pour vous, chers et vénérés parents, pour vous, bien-aimés frères.

« Ne me pleurez pas, je vous en supplie, mon bonheur est trop grand ; je suis séparé de vous, il est vrai, mais ce n'est que pour un moment, je vous attends au ciel, où je jouis en paix d'un bonheur parfait, en compagnie de mon bien-aimé frère.

« Adieu père si bon ; adieu douce mère ; adieu très chers frères.

« A bientôt, au ciel ! »

LE PETIT BENJAMIN.

(Cette lettre vous parviendra après ma mort).

Cœur de Jésus, sauvez-moi !

Quelques jours après, le 27 juin, à cinq heures du soir, la Compagnie de Benjamin était envoyée en soutien des premières attaques, et, une heure après, le pauvre jeune homme tombait raide mort, tué par un obus de 210.

Voici d'ailleurs ce qu'un des amis de Benjamin, sé-

minariste comme lui, a écrit à ses parents : « Après un bombardement de 18 heures on nous a fait partir, pour renforcer les premières lignes ; nous avons fait, Benjamin et moi, côte à côte, huit cents mètres sous les balles, sans seulement nous douter du danger, car c'était la première attaque que nous voyions. En arrivant aux premières lignes, le tir des mitrailleuses ennemies nous força à nous réfugier dans un trou d'obus. Près de nous était tombé un jeune camarade de la classe 16 lui aussi, et dont, comme Benjamin, vous connaîtrez sans doute le frère, « Guillosson ». Nous étions huit dans ce trou d'obus lorsque, au bout de vingt minutes, je me sentis enfouis sous deux camarades ; à moitié étouffé, je me dégageai et sortis en courant, affolé, de ce trou. Après cinq minutes, me voyant couvert de sang, je revins voir ce qu'il en était. Le spectacle me glaça d'effroi car je n'avais jamais vu pareil carnage. Je descendis dans le trou et retournai les corps ; ils étaient cinq. J'appelai « Hors », rien ne répondit. Affolé, je retournai le cinquième corps, et je le reconnus. Il avait été touché en pleine poitrine et au front, et était mort certainement sans souffrance. Je fouillai ses poches, elles étaient lacérées par les éclats, et je ne pus trouver son portefeuille. Je trouvai seulement son paquet de papiers et son livret..... J'ai récité pour lui, près de lui, après l'avoir embrassé, un *De Profundis* ; puis, mes lèvres rouges du sang qui coulait de son front, je me suis enfui, le regard rempli de cette horreur..... J'aurais voulu pouvoir l'enterrer, mais, blessé moi-même, et surtout atterré par ce spectacle, je n'en ai pas eu le courage. Ceci est arrivé au bois du Chapitre, près du bois de la Caillette, vers six heures, hier soir..... Benjamin Hors appartenait en dernier lieu à la 1^{re} Compagnie du 405^e d'Infanterie. »

L'ABBÉ JOSEPH GEFFRAY
DU GRAND-SÉMINAIRE DE VANNES
SOLDAT AU 37^e D'INFANTERIE.

Quelles tristes coïncidences nous ménage parfois la Providence ! Nous devons unir dans nos regrets, presque au même jour, deux jeunes gens qui, pendant le cours de leurs études, furent liés par une étroite amitié : « je t'aime bien, mon petit Benjamin ! » disait naïvement Geffray — « Et moi aussi », répondit Benjamin Hors. Maintenant, ils s'aiment dans le ciel.

Joseph Geffray, de Trégranteur, entra à Saint-Armel comme élève de Cinquième, au mois d'octobre 1909. Pieux, intelligent, travailleur, il prit de suite dans sa classe un rang excellent qu'il ne quitta jamais. Un caractère enjoué, une bonne humeur constante, une certaine pointe de bonne originalité rendaient sa conversation et sa compagnie agréables non seulement à ses condisciples, mais aussi à ses maîtres, et ceux-ci lui rendaient en affection et en estime le respect dont il les entourait.

Après Saint-Armel, ce fut pour Joseph Geffray le Petit, puis le Grand Séminaire de Vannes, où il continua à réaliser les espérances que son bon recteur avait fondées sur lui, en lui donnant les premières leçons de latin ; Joseph Geffray serait certainement devenu un bon prêtre, si Dieu n'en avait décidé autrement, et si la guerre n'était venue interrompre le cours de ses études.

Né en 1896, J. Geffray fut appelé sous les drapeaux

en mars 1915. Ce qu'il fut pendant les quinze mois qu'il passa au service de la France, nous le savons par de nombreuses lettres qu'il écrivit à sa famille, et qu'une bienveillante complaisance nous a mis à même de parcourir. C'est surtout dans la correspondance qu'il entretenait chaque dimanche avec sa sœur que son âme se livre avec plus d'abandon. Nous allons tâcher de la saisir sur le vif pour notre consolation personnelle et l'édification de nos futurs élèves.

A Camaret ou à Brest, où Joseph fut envoyé d'abord pour faire son instruction militaire, dans la zone des armées, à l'arrière du front, où pendant trois mois il acheva de s'aguerrir, ou dans les tranchées de première ligne, ce sont toujours les mêmes sentiments que nous trouvons.

D'abord une grande résignation à la volonté de Dieu : « il est résigné à tout, il est prêt à sacrifier sa vie, si cela peut rendre service à la patrie et plaire à Dieu ». Certes il lui en coûte d'avoir quitté le Séminaire et de s'être arraché aux études théologiques, cependant il ne se plaint pas. Il conserve toujours sa gaieté et sa bonne humeur ; il raconte longuement les exercices variés de la caserne, fait ressortir les côtés avantageux de sa situation.

« Ne va pas me plaindre, écrit-il à sa sœur après le récit d'un « service en campagne », un exercice comme ça est intéressant, et distrait de la monotonie ordinaire de la caserne » (9 septembre 1915). Il trouve même son sort heureux quand il le compare à celui des soldats en tranchées.

« Pour nous autres bien au chaud la neige n'a rien d'inquiétant ; mais les pauvres poilus des tranchées doivent bien souffrir de ce temps rigoureux, surtout dans la région de Verdun, où les Boches attaquent si furieusement » (27 février 1916).

Sa résignation, il la puise dans une piété ardente, dans une foi vive, qui se manifestent surtout par une grande confiance au Sacré-Cœur de Jésus. « Recommande-moi surtout au Sacré-Cœur, ma bien chère sœur. Ici, je fais partie d'une œuvre de dévotion au Sacré-Cœur, dont l'une des conditions essentielles est de porter un petit fanion sur la poitrine. Il a déjà fait ses preuves au front, en donnant des protections presque miraculeuses. J'espère beaucoup de cette protection, si je dois bientôt monter aux tranchées » (8 avril 1916).

Cette confiance n'est pas téméraire, J. Geffray ne se contente pas de porter ce signe extérieur, il s'efforce de faire ce qui plaît au divin Maître. Sa grande préoccupation est de pouvoir assister à la Messe, et de communier non seulement le dimanche, mais les jours sur semaine, et il annonce, comme une bonne nouvelle, que la proximité d'un aumônier lui permettra de le faire chaque jour.

Il a aussi une grande dévotion envers la Très Sainte Vierge Marie. Avec les autres séminaristes de son régiment il aime à réciter le chapelet, et, le 9 septembre 1915, il écrit à sa sœur qu'il « aurait été heureux d'aller, comme tous les ans, assister à la fête de Notre-Dame du Roncier, et d'implorer le secours de cette bonne Mère, patronne de son pays natal, pour lui et pour tous ceux qu'il aime ». Faute de mieux, pendant les exercices de la journée, « il s'unit d'intention aux pèlerins de Trégranteur pour demander à Notre-Dame de leur accorder toutes sortes de grâces ».

Sa piété est agissante. Il sait que pour sauver la France la prière ne suffit pas, il faut aussi le sacrifice : il offre à Dieu ceux que sa situation rend inévitables. « La triste fête de saint Joseph que j'ai passée sans Messe ni aucun office, je l'ai célébrée à ma manière sur les

routes, en offrant mes fatigues en l'honneur de mon saint Patron » (21 mars 1916). Mais il ne s'en contente pas ; il accepte avec empressement la proposition que lui fait sa sœur de s'engager dans l'Archiconfrérie de Pénitence, il y voit « de nouveaux moyens de sanctification et de grâces dont on a tant besoin au régiment », il choisit comme « jour spécial de prières et de pénitence le vendredi de chaque semaine » (8 avril 1916).

Bon chrétien, bon séminariste, J. Geffray était aussi bon fils. Une des choses qui nous a le plus frappé dans la lecture de ses lettres, c'est la profonde reconnaissance et l'exquise délicatesse de sentiments vis-à-vis de ses parents et de ses bienfaiteurs. Il ne cesse de les remercier de leurs prières pour lui, des douceurs qu'ils lui envoient, de l'intérêt qu'ils lui portent. Il cherche à calmer les inquiétudes de ses bons parents et de sa sœur, les rassure en leur répétant qu'il ne court aucun danger, et, quand il est monté aux tranchées, il insiste sur la tranquillité du secteur où il se trouve. Il ne confie ses inquiétudes qu'à son bon recteur ; tout en le remerciant de ce qu'il a fait pour lui, il lui demande de tranquilliser sa mère, et, le cas échéant, de la consoler.

Cependant, l'offensive sur la Somme allait commencer. Joseph Geffray, dont l'instruction militaire est terminée, est versé à la fin d'avril au 37^e d'Infanterie, régiment qui revenait de Verdun, où il s'était couvert de gloire, et six semaines après, au mois de juin, il est envoyé dans les tranchées de première ligne. Cette perspective de combattre ne l'effraye pas, il « espère être assez courageux pour faire tout son devoir de bon Français ». Nous pouvons même ajouter, après l'aumônier du bataillon, qu'il le fait d'une manière héroïque. « Nous soupçonnons que la mort, il l'ait désirée,

et qu'il se soit offert en sacrifice pour ses camarades. »
 Qu'en est-il au juste ? C'est le secret de Dieu, car Joseph n'en a jamais parlé. En tout cas, ce sacrifice est exaucé, son bataillon est partout victorieux sans beaucoup de pertes, mais lui tombe frappé à mort, le 1^{er} juillet, dans un combat auprès du village de Curlu.

Il nous reste à nous, ses maîtres, ses condisciples, qui lui survivons, le regret d'avoir vu mourir à la fleur de l'âge un jeune homme si plein d'espérances, comme aussi le souvenir réconfortant d'une âme d'élite, et tous, nous souscrivons à cette parole de l'aumônier du 1^{er} Bataillon du 37^e d'Infanterie : « Joseph Gefray était un modèle parmi ses camarades, et savait se faire aimer de tous. »

FIRMIN OLIVAUX

ÉTUDIANT, CAPORAL AU 41^e.

Originaire de la ville de Ploërmel, où sa famille occupe une situation honorable, Firmin Olivaux prit les premières leçons de latin avec M. l'abbé Briend, vicaire de la paroisse. Il entra en Cinquième au moment où l'on ouvrait l'École Saint-Armel. Il fut un des premiers élèves de cette École, il en restera l'une des gloires.

Intelligent et travailleur, Firmin se plaça de suite à la tête de sa classe, et ne la quitta pas, même au Petit-Séminaire de Vannes, et au Collège Saint-François-Xavier, où il alla continuer et achever ses études, et se faire recevoir bachelier ès-lettres.

Il est dans l'habitude du Collège Saint-François-Xavier de ménager aux élèves de Philosophie le bienfait d'une retraite spéciale, pour leur permettre d'étudier leur vocation sous le regard de Dieu.

Ce que pensait à ce moment Firmin Olivaux, nous le savons par son carnet de notes intimes : conscience pure et délicate, il se demande s'il « a jamais commis un péché mortel bien caractérisé » ; fils aimant et respectueux, il est résolu à obéir toujours joyeusement à ses parents ; caractère énergique, il prend comme devise le mot : « vouloir », et le grave dans la pierre sur le muret de Penboch ; chrétien fervent, il est disposé à travailler à la gloire de Dieu : « Je dois, écrit-il, à Dieu un service d'honneur ; ce service, je le résume :

« Communier chaque jour,

« être apôtre ferme, sans jamais rougir...
« je serai vraiment un des gardes d'honneur de Dieu... »

Etre le garde d'honneur de Dieu ! Etait-ce suffisant pour une si belle âme de jeune homme ? N'était-il pas digne du sacerdoce celui qui écrivait ces lignes ? Dans cette retraite de fin d'études Firmin Olivaux se pose la question. « C'est toujours pour moi, ajoute-t-il, l'éternelle question, jamais résolue avec certitude, du moins avec certitude prolongée... »

Soit scrupule, soit autre chose, il n'ose pas la résoudre par l'affirmative, et choisit la carrière militaire. Il commençait sa préparation pour l'école spéciale de Saint-Cyr, lorsque la guerre éclata.

Appelé sous les drapeaux avec les jeunes gens de sa classe, le 13 décembre 1914, Firmin est envoyé au 118^e d'Infanterie à Quimper. Il allait donc goûter à cette vie militaire qu'il avait ambitionnée. Il n'en semble pas enthousiasmé ; il n'y trouve rien de trop intéressant, rien d'ennuyeux non plus. Cependant il n'oublie pas ses résolutions de retraite, il reste fidèle à Dieu, et à son service ; si les règlements militaires ne lui permettent pas de communier, ils ne l'empêchent pas de se confesser ni d'aller au cercle catholique.

Son instruction militaire terminée, Firmin est incorporé au 411^e de marche, et, après un court séjour à Étrel, est envoyé dans la zone des armées.

Ce qu'il fut dans les camps, dans la tranchée, dans les cantonnements de repos, nous pouvons le résumer d'un mot : un vrai soldat chrétien. Ses lettres parlent souvent des Messes, des offices religieux auxquels il a le bonheur d'assister ; il ne laisse passer aucun repos sans approcher des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Ces pratiques religieuses le rendent joyeux et optimiste, lui font supporter patiemment les priva-

tions, les souffrances inhérentes à sa situation, et, à l'heure de l'attaque, lui donnent du courage pour remplir son devoir. Il s'essaie au rôle d'apôtre qu'il rêvait de remplir, et ne craint pas de discuter avec les camarades libres-penseurs qu'il rencontre ; quand il reçoit les galons de caporal, il se promet bien de ne jamais permettre de mauvaises conversations dans son escouade. Pour entretenir en lui la vie chrétienne, il lit *l'Imitation de Jésus-Christ* ; ce livre est avec son chaquet son compagnon fidèle, ce fut le premier qu'on trouva dans sa poche après sa blessure.

Dans la tranchée, en face de la mort qui frappe autour de lui et le menace sans cesse, la pensée du sacerdoce lui revient, et à l'un de ses anciens maîtres qui lui en parle il répond le 25 novembre 1915 : l'abbé X... me dit : si après la guerre tu devenais mon confrère ? Vous avez donc tous même pensée. Mais que dire, que promettre ? L'homme n'est-il pas merveilleusement ondoyant et divers ? N'est-il pas bon aujourd'hui, misérable demain ? Ne se croit-il pas digne de grandes choses un jour, et le lendemain ne doute-t-il pas de lui ?... C'est difficile de se décider. Mais il le faut un jour... » C'est toujours la même hésitation, la même difficulté à se décider pour un état dont la beauté le tente, mais dont la grandeur semble l'effrayer.

Peut-être, à la fin de la guerre, se fut-il décidé ; et eût été pour son vénérable oncle, M. le Recteur d'Aугan, un grand bonheur de le voir prendre place à ses côtés dans le clergé diocésain. Dieu ne lui en laissa pas le temps.

Au mois de juillet 1916, après deux séjours dans les tranchées en avant de Verdun, son régiment est envoyé au repos dans un petit village aux environs de Bar-le-Duc. Firmin se réjouit à la pensée d'être sorti

indemne de la fournaise, et de pouvoir bientôt venir à Ploërmel se reposer au milieu des siens. Le 24 juillet, il faisait avec sa Compagnie un exercice à la grenade, lorsqu'un de ces engins, mal préparé ou mal lancé, éclate auprès de lui et le blesse au bas-ventre. Firmin veut continuer, mais, vaincu par la douleur, il doit bientôt se laisser évacuer sur l'hôpital de Bar-le-Duc.

Le médecin voit de suite qu'il est perdu, et le dit à voix basse à l'infirmier. Firmin entend et répond : « Vous pouvez le dire tout haut, Monsieur le Major, je suis prêt. » Prêt, il l'était en effet, cet excellent jeune homme dont nous avons vu la vie innocente et l'ardeur généreuse au service de Dieu ; il l'était, car depuis longtemps déjà il avait fait à Dieu le sacrifice de sa vie pour la France ; il l'était enfin, parce qu'il venait de recevoir le sacrement d'Extrême-Onction qui donne à l'âme le courage d'envisager sans effroi le terrible passage de ce monde à l'autre.

Firmin Olivaux expira le soir même du 24 juillet 1916. Cette mort inattendue plongeait dans le deuil ses parents, ses maîtres, ses amis, ses condisciples, tous ceux qui avaient pu l'apprécier, et qui savaient à quel point on pouvait compter sur lui.

RENÉ BOUÉDO

ÉTUDIANT, SOLDAT AU 171^e D'INFANTERIE.

René Bouédo était originaire de Josselin, où son père est avantageusement connu comme pharmacien.

Il commença ses études secondaires au Collège Saint-François-Xavier, et les termina à l'Institution Saint-Martin de Rennes. C'est entre ces deux Collèges qu'il vint passer deux ans à l'École Saint-Armel, comme élève de Quatrième et de Troisième, et c'est là que je l'ai connu.

Bon enfant, nous ne lui reprochions qu'une chose : un amour un peu trop vif des sports qui nuisait à son ardeur au travail. Grâce à lui, si je ne me trompe, le jeu de foot-ball entra dans les mœurs de Saint-Armel.

Un amateur de sports ne pouvait faire qu'un bon soldat, cependant les débuts de René dans la carrière militaire furent plutôt mauvais. Par deux fois il fut arrêté dans son instruction militaire, une première fois, par une cassure de la jambe qui le condamna à un long repos, une seconde fois, par une fièvre typhoïde, suivie d'entérite, qui l'empêcha d'être promu aspirant, bien qu'il eût été classé le deuxième sur quarante. Mais cela ne le chagrina pas : « des galons, je n'en veux pas, écrit-il à ses parents, je vise plus haut, et je ferai mon possible pour avoir la Croix de guerre ».

René Bouédo avait d'abord été incorporé au 41^e d'Infanterie à Rennes, il passa ensuite au 70^e, mais pour aller au front il fut versé au 171^e d'Infanterie, et c'est

avec ce régiment qu'il participa à la défense de Verdun et à l'offensive de la Somme.

« Soldats de Verdun, vous êtes des braves », dit un Ordre du Jour de l'Armée. Il faut avoir passé par là pour savoir quel éloge est renfermé dans ses simples mots. René Bouédo a vécu dans cette fournaise du 20 juin au 3 juillet, et ses lettres vont nous aider à nous rendre compte des souffrances qu'il y a endurées.

« Ce qu'il y a comme artillerie est fantastique. Les canons sont à quinze mètres les uns des autres, et il y en a trois rangées. » Du côté des Allemands il y en a autant « et ils sont plus gros. Aussi le soir, à 6 heures, quand tous crachent ensemble, vous voyez quel vacarme cela fait. »

Le résultat de ce bombardement effroyable, c'est que « les premières lignes ne sont que des trous d'obus. Il n'y a pas un mètre qui ne soit retourné, les arbres sont tous déchirés, et la terre vole à plus de dix mètres de hauteur dans toutes les directions. Ça tombe tout autour de nous, nous sommes là, plaqués dans nos trous, avec nos sacs sur la tête... Le jour nous nous couchons, la nuit, nous travaillons un peu... La canonnade ne cesse pas... Nous n'avons que des biscuits, et encore un peu d'eau, avec cela il faut tenir six jours... Les morts de plus d'un mois, et ceux de quelques jours nous environnent, ils sont là, le ventre ouvert, le tronc arraché... C'est épouvantable... Les vieux poilus, qui ont fait toute la campagne, disent qu'ils n'ont jamais vu chose pareille... »

Et pourtant ce n'est pas tout. Les ordres arrivent, il faut attaquer à la grenade, à la baïonnette, heureux quand les mitrailleuses et les feux de barrage de l'ennemi ne viennent pas arrêter l'élan de nos vaillantes troupes. Un tir de barrage, c'est quelque chose que vous ne pouvez pas vous imaginer : « vous êtes com-

plètement arrêtés en arrière et en avant par un rideau de fer et de feu. »

Pendant ses six jours d'attaque, René Bouédo fut enterré deux fois. « Tout-à-coup, une secousse terrible, et me voilà enterré. On me déterre, et on m'emporte au poste de secours. Je suis complètement fou. Les brancardiers me forcent à me baisser. Je riais aux éclats, paraît-il. Arrivé là, on me soigne, et je reviens à moi au bout de dix heures. Je regagne ma place, l'obus était tombé sur mon sac, c'était un 77 heureusement. De mon sac... il ne reste rien, mes musettes sont coupées, et mon bidon traversé. » Le second « enterrement » ne produisit pas les effets du premier, pourtant l'obus de 210, qui en fut la cause, tua les trois hommes qui se trouvaient avec lui, et ce fut encore « le sac d'un mort qui amortit le choc et lui sauva la vie ».

Au milieu de tous ces dangers, quelles pensées occupent l'esprit de notre jeune soldat ? Nous sommes heureux de le dire d'après ses lettres : « Je pense à la mort, je pense à Dieu, et à vous, mes chers parents, et je pense à votre douleur. » Toutefois ces tristes pensées n'abattent pas son courage. Fidèle à ses devoirs de chrétien, il se confie à Dieu, qui sait récompenser le courage, à Notre-Dame du Roncier, dont la Basilique a abrité ses jeunes années, et qui est chaque jour témoin des prières faites à son intention, à sainte Anne, à laquelle il promet deux pèlerinages ; et, fort de cette triple confiance, il fait son devoir avec calme, disons le mot, avec héroïsme. Qu'on en juge par ce dernier épisode de son séjour à Verdun. « Je suis désigné, écrit-il, avec un autre de ma compagnie pour aller chercher le 29^e Chasseurs à pied qui doit nous relever. Nous partons en plein jour, et, le soir, nous l'apercevons à quatre kilomètres, derrière une crête. Là, j'étais à l'abri, mon devoir m'ordonnait de remonter conduire les Chasseurs

sous la mitraille, et en plus de les reconforter, en leur cachant la vérité. Je l'ai fait, le sourire aux lèvres, mais la mort dans le cœur. »

Ce retour dans les tranchées de première ligne faillit lui être fatal. Un moment donné, il prit une fausse direction. Quand il s'en aperçut, « il fit arrêter les Chasseurs et partit en reconnaissance ». C'est ainsi que, sans s'en douter, il s'en fut jusque chez les Boches, il les reconnut à leur langage, retourna sur ses pas et échappa à leurs griffes. Grâce à la protection de Notre-Dame du Roncier et de sainte Anne, il se tira de cette dernière affaire comme du reste, et, quand il arriva au repos avec les débris de son régiment (780 hommes sur 2.300), il ne portait qu'une très légère blessure à l'œil, que le major jugea insuffisante pour motiver une évacuation à l'arrière. Avec quelle effusion il remercia Dieu de l'avoir protégé, nous le devinons : « Il y a ici (au lieu où il se repose) une petite chapelle abandonnée. J'ai été remercier Dieu de m'avoir gardé à vous, mes chers parents, car, à chaque obus qui m'envoyait de la terre, je n'avais peur que pour vous. »

Une si belle conduite méritait une récompense, aussi les chefs de René Bouédo songèrent à lui décerner la citation suivante, dont nous n'avons pu malheureusement trouver l'assurance officielle.

1^{er} juillet 1916. — *René Bouédo, soldat d'une grande bravoure, a constamment assuré la liaison sous les bombardements répétés — a aussi conduit la relève avec intelligence et sans-froid — a été légèrement blessé.* »

Après de telles fatigues un repos était nécessaire, et le 171^e fut envoyé à quelques kilomètres de Saint-Dizier. Les soldats sont heureux de se sentir à l'abri, René, toujours gai, trouve moyen de plaisanter en rappelant les dangers par où il a passé. « Le bruit fait par l'artillerie et les mitrailleuses, dit-il, est « pire que ce-

lui fait par le Père Picard avec ses gros tuyaux d'orgues, et par la fanfare josselinaise lorsqu'elle est dans la tribune les jours de grande fête à Josselin ».

Tout a une fin ici-bas, le repos comme la souffrance. Le 171^e délassé, complété par des renforts, fut renvoyé aux tranchées, et arriva à Soissons le 27 juillet 1916. Le secteur n'était pas très meurtrier, mais, le 20 septembre suivant, le régiment était désigné pour Bouchavesnes; et René revit encore une fois les horreurs du champ de bataille. Comme à Verdun, il fit son devoir avec calme et courage. Il avait été choisi comme agent de liaison, et, comme il le dit simplement, « ce n'était pas le *filon*, j'avais huit cents mètres à faire pour aller au poste central du commandant en terrain complètement découvert », et le bombardement était terrible. Cette fois encore, René s'en tira sans une égratignure. Bien mieux, son capitaine avait remarqué son courage, et, après la bataille, le félicita publiquement en ces termes : « De quel pays êtes-vous ? Bouédo — Je suis Breton, mon capitaine — Ça ne m'étonne pas, vous êtes des soldats excellents, les Bretons, je vous félicite, et vous, vous êtes un brave. » Le capitaine fit plus, il proposa René pour la Croix de guerre avec la citation suivante :

« René Bouédo, matricule 8.255, soldat très brave, très intelligent, pendant l'attaque du 20 septembre, avec une bravoure et un sang-froid remarquables, a réussi à assurer la liaison du Commandant de Compagnie avec le Chef de Bataillon, sous des tirs de barrages terribles et très denses ; a, en fin d'attaque, assuré le ravitaillement en grenades sous les mêmes tirs de barrage. »

Après quelques semaines de repos, le 171^e fut encore désigné pour combattre. C'était la quatrième fois que René prenait contact avec les Allemands. Hélas ! cette dernière rencontre devait lui être fatale. Une première

blessure légère, survenue le 20 octobre, semble un avertissement du ciel. Cependant il ne fut pas évacué, et avec ses camarades monta aux tranchées.

Le 31 octobre, à midi, René Bouédo fut grièvement blessé, la jambe droite fut en partie enlevée. Ses camarades lui firent sous un bombardement terrible un premier pansement. Ce qui occupait son esprit en ce moment, c'était le souvenir de ses parents. « Si ma pauvre mère voyait son fils ! » disait-il à celui qui le soignait. Cependant rien ne semblait encore désespéré, et les brancardiers l'emportaient pour l'évacuer, lorsqu'un obus tomba dans le boyau, et « lui fracassa la tête. » Heureusement, et c'est une consolation pour nous, un de ses porteurs, qui était prêtre, l'assista au moment de sa mort, et lui donna l'absolution. D'ailleurs, pour lui la mort n'était pas imprévue, il l'avait vue déjà de trop près pour ne pas y songer, et il disait à sa mère dans ses lettres et ses conversations intimes : « Sois bien tranquille : si je meurs sur le champ de bataille je serai prêt. »

René avait été frappé à la ferme du Bois-L'Abbé, à côté de Bouchavesnes.

La triste nouvelle, connue à Josselin quelques jours après, causa à M. et M^{me} Bouédo, et aux amis de René, un profond chagrin. Toutefois Dieu, au milieu de cette douleur, n'a pas ménagé les consolations aux cœurs meurtris des parents. D'abord la certitude que leur fils est mort « en bon chrétien, et brave soldat. » C'est aussi le concert unanime de louanges que firent entendre les chefs et les camarades de René : « c'était un soldat dont on fait les chefs », a écrit son colonel. « Pour moi, comme chef et comme ami, ajoute un autre officier, je n'avais jamais douté que votre fils saurait se conduire en brave soldat » — « J'estimais René, dit un de ses compagnons, tant comme soldat que comme camarade,

c'était en effet un beau soldat, un excellent camarade. Honneur au courage malheureux ! Soyez assurés qu'il est au ciel, car Dieu aime les braves. »

C'est enfin la fierté de pouvoir se dire que leur fils a jusqu'au bout bien mérité de la Patrie. Une troisième citation qu'ils ont reçue après sa mort en sera le témoignage éternel :

« Soldat Bouédo, — très belle conduite au feu — a été tué à son poste de combat le 1^{er} novembre 1916. »

L'ABBÉ JOSEPH BOUCHET
DU GRAND-SÉMINAIRE DE VANNES,
SOLDAT AU 162^e D'INFANTERIE.

La dernière fois que j'ai vu Joseph Bouchet, c'est à la fin de janvier 1917, le jour de l'enterrement du doyen de Carentoir, M. le chanoine Hillion. En permission à ce moment, il était venu avec sa mère rendre un dernier hommage, payer par ses prières une dette de reconnaissance au prêtre vénéré qui l'avait encouragé dans ses études et dirigé dans sa vocation.

Fort et plein de santé, comme on l'est à vingt ans, je ne pensais pas à ce moment que, trois mois après, il aurait lui aussi à payer son tribut à la mort, et qu'il n'aurait même pas à ce moment suprême la consolation d'avoir un prêtre auprès de lui.

Il appartenait au 162^e d'Infanterie, et occupait les tranchées aux environs de Craonne. C'est là que, le 16 avril 1917, il fut tué par une balle allemande. « Quant aux circonstances, écrit l'aumônier du bataillon, la lutte fut si chaude, le combat si acharné, et le bombardement si intense qu'il est impossible d'avoir le moindre détail. A-t-il été tué net ou blessé mortellement ? Aucun survivant ne peut me le dire. Relevé mort, il a été inhumé au cimetière du Choléra, au croisement de la route de Pontavert à Guignycourt avec la route nationale n° 44. Sur sa tombe, une croix, portant son nom, étend ses bras protecteurs. »

Cette mort n'était pas imprévue. Si Joseph Bouchet,

pour ne pas inquiéter ses parents, se bornait trop souvent dans ses lettres à des détails insignifiants, il n'en était pas de même avec ses directeurs du Séminaire. Et Monsieur le supérieur, en transmettant à la famille les renseignements qu'il avait reçus, ajoutait : « Je sais aussi que la mort ne l'a pas surpris, qu'il avait auparavant fait à Dieu le sacrifice de sa vie pour la France, aussi le bon Dieu l'aura reçu en son saint paradis. »

Joseph Bouchet laissa après lui le souvenir d'un bon soldat et d'un bon séminariste. Tous les hommes de son bataillon, que l'aumônier interrogea, furent unanimes à dire qu'il « était très pieux et très bon ».

D'autre part, l'un de ses anciens condisciples, comme lui soldat au 162^e d'Infanterie, écrivit après sa mort cette lettre qu'il nous permettra de citer.

« Je viens d'apprendre à l'instant la triste nouvelle qui me confirme la mort de mon cher camarade, votre fils Joseph. Je n'ignore pas la douleur que vous a causée cette cruelle perte, car je connaissais de longue date votre fils. J'ai fait toutes mes études avec lui, et, depuis que nous étions mobilisés, nous ne nous étions pas quittés d'un pas. J'étais avec lui encore le matin de l'attaque, et nous sommes montés ensemble sur le parapet, mais après qu'est-il arrivé ? Je n'ai rien su. Quand, le soir de l'attaque, je n'ai plus vu Joseph, je ne savais en ce moment s'il était blessé, ou ce qu'il était devenu, mais le long silence qui suivit sur lui me faisait prévoir la fatale nouvelle que j'ai reçue aujourd'hui du Séminaire.

Vous perdez un fils bien cher, et moi, mon meilleur ami de combat : Nous avons toujours vécu ensemble comme deux frères, partageant gamelle et bidon, tout ce qui était à l'un était à l'autre...

Moi-même, j'ai été blessé le 16 avril, et je suis actuellement en permission... »

L'ABBÉ FÉLIX GAUTHIER
DU GRAND-SÉMINAIRE DE VANNES,
SOUS-LIEUTENANT AU 72^e D'INFANTERIE.

A la mort de son ami Joseph Geffray, Félix Gauthier écrivait : « Il fallait du sang, pour racheter la France, et il a coulé à Curlu... Il fallait du sang pur, du plus pur et du plus noble de France, il a été versé sans compter..... »

En traçant ces lignes le 11 juillet 1916, Félix Gauthier se doutait-il qu'un jour lui aussi, il verserait son sang pour la défense de la patrie ? Peut-être, car dans ses lettres il ne craint pas de parler de sa mort, et déclare que, si « Dieu veut le rappeler à lui, il est prêt ». Toujours est-il que moins d'un an après, le 25 avril 1917, il tombait lui aussi au champ d'honneur, et augmentait le nombre des anciens élèves de l'École Saint-Armel morts pour la France.

Félix Gauthier était originaire de Bréhan-Loudéac. Dès sa plus tendre enfance, il montra une grande piété, et s'acquitta avec beaucoup de sérieux des fonctions qui lui étaient assignées dans les cérémonies de l'église. Ces bonnes dispositions attirèrent sur lui l'attention d'un vicaire de la paroisse, qui s'occupa dès lors de le diriger vers les études ecclésiastiques. C'était la satisfaction des désirs de l'enfant, aussi il se mit résolument au travail.

Tout alla parfaitement à Saint-Armel, au Petit et au Grand-Séminaire ; partout, Félix donna pleine satisfac-

tion à ses maîtres, et fut toujours au nombre des meilleurs élèves et des meilleurs camarades.

L'abbé Gauthier n'avait encore fait que six mois de Grand-Séminaire, lorsqu'il fut obligé de partir pour la caserne, le 8 avril 1915, non sans avoir reçu la tonsure cléricale, et fait ample provision de piété et de force morale, pour soutenir le bon combat contre les ennemis de son pays, et les dangers de la vie militaire.

Tout lui sourit d'abord dans sa nouvelle carrière. Après quatre mois passés au 19^e d'Infanterie à Brest, il fut élève aspirant, et admis à suivre les cours de l'école militaire à Joinville. Ce nouveau milieu lui plaisait ; il y trouvait moins de grossièretés, de blasphèmes, de promiscuités qu'à la caserne ; ses chefs le traitaient avec plus de respect, et il pouvait s'adonner au travail intellectuel qu'il aimait. Sa nature délicate s'affina encore dans ce milieu choisi de futurs officiers de l'armée française. Félix Gauthier fut bientôt reçu aspirant, et, après quelques mois passés à l'arrière du front, comme instructeur des élèves gradés du 129^e d'Infanterie, il partit le 15 avril 1916 en renfort au 37^e d'Infanterie.

Le 1^{er} juin, il reçut le baptême du feu en arrivant aux tranchées :

« Tout-à-coup, j'entends un petit sifflement, tel le bruit d'une sirène lointaine, et, aussitôt après, une forte détonation. C'était un obus qui éclatait à quelques mètres de moi, je ne me croyais pas aussi brave, et j'avais appréhension de l'effet que produirait sur moi le premier obus. Il n'en a rien été, je n'ai pas même bougé. Maintenant je suis habitué à cette canonnade continue que j'entends depuis un jour (1). »

Ce jour-là même, il obtenait sa première citation « pour avoir fait preuve d'un courage héroïque en ras-

(1) Lettre du 2 juin 1916.

semblant sous le feu sa section dispersée par un bombardement violent. »

Le 1^{er} juillet, il gagnait une deuxième citation, à l'Ordre de la Division, et il était promu, quelques jours après, au grade de sous-lieutenant.

La campagne d'hiver 1916-1917, particulièrement rude, ne lui arracha jamais une plainte, et il se prépara vaillamment à la grande offensive du printemps : « Dans quelques jours ce sera la marche en avant, la victoire, s'il plaît à Dieu. Quoi qu'il arrive, soyez sans crainte à mon sujet. Si Dieu veut me prendre la vie, je la lui donne volontiers, et vous pouvez être sûr que ce sera en faisant mon devoir que je mourrai. »

L'état militaire, ce métier de « tueur d'hommes » lui souriait d'ailleurs assez peu. Son grand bonheur était de préparer les solennités religieuses, de répondre la Messe, de faire la sainte Communion. « Ce matin, écrivait-il le 1^{er} août 1916, j'ai reçu à ma tranchée une visite qui m'a fait bien plaisir : c'était M. l'Aumônier qui venait m'apporter la Sainte Communion. Vous devinez ma joie ! C'est à ces moments que l'on goûte vraiment le bonheur d'avoir en soi le bon Dieu. »

Et sa pensée le ramenait malgré lui au Séminaire, à sa vocation, au Sacerdoce : « C'est une grande fête aujourd'hui au Séminaire, écrivait-il dans sa dernière lettre, datée du 5 avril 1917 ; c'est le jour des Pâques, et c'est en union avec tous mes confrères que j'ai communiqué ce matin. Je songeais aux bons offices, aux belles cérémonies de tous ces jours-ci, surtout aux rites du Samedi-Saint avec la bénédiction du feu nouveau et de l'eau baptismale. Je songe encore à tout cela, et cela me donne envie de pleurer. Souhaitons que, l'année prochaine, nous soyons tous réunis à pareille époque au Séminaire. »

Ce vœu de l'abbé Gauthier ne devait pas se réaliser.

Il est tombé glorieusement au Champ d'honneur le 25 avril 1917, vers neuf heures du soir.

Mais cédonc ici la parole au commandant :

« Le 25 avril, je l'ai vu un peu avant l'heure où l'ennemi déchainait sur l'emplacement de la section de notre camarade un feu terrible d'artillerie, qui eut impressionné une âme moins solidement trempée que celle de ce fier soldat. Malgré cet ouragan de mort, au signal donné, le sous-lieutenant Gauthier s'élançait crânement en tête de ses hommes, et les amenait, d'un bond admirable, sans une perte, jusqu'à la tranchée qui lui avait été assignée comme premier abri, en arrière de notre première ligne, en ce moment attaquée par l'ennemi. Pourquoi faut-il qu'à ce moment une balle aveugle ait atteint à la tête notre pauvre ami ? »

Blessé, Félix Gauthier fut administré aussitôt par un prêtre brancardier. Transporté au poste de secours, il subit un premier pansement, et fut évacué sur le poste central du régiment. Il rendit son âme à Dieu en arrivant à l'ambulance. Depuis le moment de sa blessure il avait perdu connaissance.

Le jeune sous-lieutenant a laissé après lui une réputation de grande bravoure, et la tranchée, près de laquelle il est tombé, fut nommée « Tranchée Gauthier ».

D'autre part, son commandant termine ainsi la lettre dont nous citons un extrait plus haut : « Gauthier est mort en chrétien et en soldat, pour Dieu et pour la France, son sacrifice doit rester pour nous le souvenir d'un bel exemple, et pour ses parents une consolation et une fierté. Son corps repose au cimetière militaire de Verneuil-Courtonne, et, dès que nous avons pu, nous, les officiers du Bataillon, nous avons fait orner sa tombe, et y avons porté nos prières. »

Inclinons-nous, nous aussi, devant cette tombe si prématurément ouverte, et, tout en profitant des leçons de courage, de résignation qui s'en dégagent, n'oublions pas de prier pour l'âme de ce jeune héros chrétien.

LUCIEN THÉAUD
CAPORAL AU 70^e D'INFANTERIE.

Lucien Théaud était un énergique. Si Dieu lui avait mesuré ses dons du côté de l'intelligence, il lui avait donné par contre une volonté ferme et tenace, qui est l'un des facteurs les plus importants de la réussite en ce bas monde. Ses succès scolaires, il les devait à son travail acharné. Plus tard, en s'engageant au 70^e d'Infanterie, il avait l'intention d'y faire sa carrière, et de passer par l'école de Saint-Maixent ; il est probable qu'il aurait réussi, il aurait mis à la préparation de ses examens une constance et une force de volonté qui manquent à beaucoup de candidats.

La guerre ne lui laisse pas le temps de se faire un avenir, elle le surprend caporal au 70^e d'Infanterie, et c'est avec de simples galons rouges qu'il part pour combattre les Allemands.

Il reçoit le baptême du feu à Lovely, en Belgique, où dans une charge héroïque, mais désespérée, faite pour enfoncer l'ennemi, toute la jeunesse de son régiment reste ensevelie. Lucien en sort indemne, mais pour courir de nouveaux dangers : à Sains, et à Saint-Richaumont, sur les 250 hommes de sa compagnie, il en revient 14 ; quelques semaines après, à Arras, le régiment est anéanti pour la seconde fois.

En voyant tomber ses camarades, Lucien ne se fait pas illusion sur le sort qui l'attend lui aussi. Il en parle sans frayeur à son frère, et il est touchant

de lire les conseils qu'il lui donne à cette occasion :

« ... Si tu apprends ma mort, tu t'en iras chez nous aussitôt, pour consoler papa et maman.... Tu seras toujours bon envers eux, comblant tous leurs désirs. Si nous avons été élevés comme des enfants de grande famille, c'est à nos parents que nous le devons, il faut donc nous montrer dignes de l'éducation que nous avons reçue..... »

Lui-même donne l'exemple, et c'est vers son père et sa mère que s'envolent son esprit et son cœur pendant les longues nuits de garde dans les tranchées.

Invulnérable aux balles, Lucien est obligé de céder à la maladie. Atteint de la dysenterie, il est hospitalisé à Lille, le 1^{er} octobre 1914, et, après la prise de la ville, le 13, il devient prisonnier des Allemands. Ceux-ci le soignent, le guérissent, et, pour achever sa convalescence, l'envoient au camp de Limburg.

Quelle triste perspective pour un jeune homme actif et énergique de se voir ainsi prisonnier ! Il brûle d'envie de se battre, de se dépenser pour la France, et il est condamné à un repos forcé, sans même savoir ce qui se passe dans sa patrie. Aussi il se laisse parfois aller à la mélancolie, il se compare à un pauvre rossignol qui

*« N'a maintenant plus d'ailes,
Sa belle et triste voix a perdu son écho,
C'est en vain qu'il gémit, pleure, implore, appelle,
Son sort, son triste sort s'interpose en bourreau... »*

Cependant ces moments d'abattement ne sont que l'exception, son âme énergique a vite fait de reprendre le dessus, et, quand il sent ses forces revenues, il n'a plus qu'une idée : s'évader pour aller rejoindre la France et recommencer à combattre. Avec quelques-uns de ses compagnons, il forme un plan d'évasion,

et tous se mettent à creuser un tunnel pour pouvoir franchir les limites du camp sans être vus. Malheureusement, ils sont vendus, et le résultat de leur travail est un surcroît de surveillance et de sévérité.

A partir de cette époque, en effet, la captivité de Lucien Théaud est très dure. Il est envoyé en représailles, comme ayant une profession libérale, d'abord au camp de Celle, puis à celui de Mayenburg : nourriture détestable, travail dans les marais, privation de correspondance, voilà ce qu'il y trouve.

« Nous sommes parqués dans des chambres de 250 hommes, couchant les uns sur les autres sur trois étages superposés. Chaque jour, nous faisons environ 10 heures de travail dans des terrains marécageux. La pluie ne nous arrête même pas. Vous pensez quel travail peuvent fournir des hommes qui manient la pelle pour la première fois ! Comme nourriture, nous avons de l'eau chaude troublée par quelques haricots et pommes de terre. Quant au pain, je voudrais pouvoir en emporter un échantillon à Saint-Léry... Je suis heureux d'avoir quitté Limbourg, car on m'aurait dit toutes ces choses, je ne les aurais pas crues, tandis qu'en changeant de résidence, j'ai pu étudier la culture de la colossale Allemagne... »

De Mayenburg, Lucien est envoyé à Soltau, où la nourriture est un peu meilleure, puis à Darmstadt, où il essaie pour la seconde fois de s'évader.

Dans ses *Souvenirs de captivité* écrits en Suisse, il raconte très longuement la préparation, puis les péripéties de son évasion. Pendant quinze jours il erre avec deux autres soldats dans la campagne allemande, marchant la nuit, se cachant le jour dans les bois et les broussailles, traversant les ruisseaux, escaladant les montagnes. Au bout de ce temps, il est pris avec ses compagnons, alors qu'ils essaient de franchir le Nekar.

Quatorze jours de cellule sont la punition de cette tentative. Sa cellule n'a que deux mètres de long, ses repas consistent en un morceau de pain KK de l'épaisseur de la main. Transi de froid, mourant de faim, Lucien est réduit à danser et à faire de la gymnastique pour se réchauffer.

Toutes ces souffrances, cependant, n'abattent pas l'énergie de Lucien Théaud. Pour ne pas trop inquiéter ses parents, il leur cache une partie de la vérité. C'est par ses lettres à ses amis, à ses bienfaiteurs, par ses *Souvenirs de captivité* que nous apprenons le reste. Par eux aussi, nous savons où il alimente son énergie : sa famille, son pays natal, la France, voilà l'objet de ses pensées et de ses affections.

*« Dans ma sombre prison, seul, livré à moi-même,
Je revois le beau ciel qui me vit naitre un jour,
Les chemins détournés qui courent dans la plaine,
Où sans cesse mes pas me ramenaient toujours.*

*Morts ! plaisirs et gaités dans ce joli village !
Car parmi ces enfants plus d'un manque à l'appel.
Les uns sont restés là, au milieu du carnage,
D'autres sont prisonniers, martyrs d'un sort cruel.*

*Mais ceux-ci reviendront, c'est le cri d'espérance,
Pour que ces lieux sacrés leur soient enfin rendus,
Viens vite, nouvel an, sonne ma délivrance,
Et rends à l'exilé tout ce qu'il a perdu ! »*

Ces vers composés dans la cellule de Darmstadt valent à leur auteur trois jours de plus, parce que, n'ayant pas d'autre papier, il les écrit sur l'envers de la pancarte qui porte le règlement.

« Le moral est très bon », écrit-il le 25 décembre 1915. On peut voir par les vers que nous venons de citer qu'il se conserve bon jusqu'au bout, même après les repré-

sailles, même après le régime cellulaire et celui de la strafbaraque. Son âme reste forte, courageuse, et sans défaillance au milieu de ses grandes souffrances.

Son corps hélas ! n'a pas autant d'endurance. Affaibli par la dysenterie au début de sa captivité, soumis au régime très dur que nous avons esquissé, exténué par des travaux pénibles dans les marais et les mines, mal nourri, et parfois même privé des colis que lui envoient ses parents, Lucien Théaud finit par tomber malade, d'une maladie qui malheureusement ne pardonne guère, et il est évacué en Suisse, le 20 juillet 1916.

Quel soupir de soulagement quand il quitte les geôles de l'Allemagne ! « Je suis enfin sorti de cette vie de misère qu'est la captivité, écrit-il à son frère après son arrivée à l'hôpital de Leysins, depuis quelques jours je suis en Suisse comme convalescent. J'ai été bien malade sans le savoir, j'ai eu une très forte bronchite avec un peu de congestion au poumon droit. J'ai dû me soigner moi-même, et, grâce à Dieu, il ne me reste plus qu'un peu de faiblesse et d'anémie. Maintenant, je ne pense plus qu'à vivre de cette vie enchantée que nous présente la Suisse : c'est si bon de sentir un peu la gaité quand on a tant souffert... »

Lucien Théaud est encore plus malade qu'il ne le pense. L'anémie dont il se plaint, il ne peut jamais la surmonter, il va s'affaiblissant de plus en plus, et il meurt à Leysins le 27 avril 1917. Il a en ce moment la grande consolation d'avoir auprès de lui sa mère, venue pour l'assister et lui fermer les yeux.

Il nous laisse à tous, et surtout aux jeunes élèves de Saint-Armel, ses remplaçants et ses successeurs, un bel exemple de courage et d'énergie dans le travail et la souffrance.

L'ABBÉ JULES GALLIOT
DU GRAND-SÉMINAIRE DE VANNES

J'ai connu Jules Galliot lorsqu'il était élève de l'école Saint-Armel, et si l'on m'avait dit alors qu'il devait mourir soldat, décoré de la médaille militaire, j'avoue que j'aurais eu peine à le croire. Timide, et, à cause de cela, un peu gauche, il ne semblait pas fait pour être un foudre de guerre, mais bien plutôt pour subir les petites taquineries de ses condisciples.

Toutefois, sous ces dehors, pointaient déjà quelques qualités. Un travail soutenu, des ripostes un peu vives, lorsque des camarades plus jeunes dépassaient les bornes d'une plaisanterie de bon aloi, montraient qu'il y avait chez Jules plus d'énergie que l'on en aurait soupçonné. Surtout il était pieux, son âme bonne et innocente voulait être tout à Jésus, et se dévouer pour Lui. Avec l'âge, ces qualités se développèrent, et, lorsque la guerre éclata, elles firent de Jules un bon et brave soldat. Au lendemain de sa mort, l'aumônier de bataillon écrira : « Jules était très aimé de tous ses camarades, ses chefs l'estimaient, et, après lui avoir décerné la Croix de guerre, ils le proposèrent comme élève-aspirant ; son lieutenant disait qu'il avait toutes les chances de réussir malgré son extérieur timide. »

En partant pour le régiment, Jules Galliot avait au cœur deux regrets, celui d'abord de dire adieu au Séminaire, à la vie douce et tranquille de cet établissement qui était en si grande harmonie avec ses aspirations et

son caractère. Le pieux jeune homme essaya d'y remédier, en vivant toujours comme un séminariste. Jusque dans les tranchées, il trouvait le moyen de se créer une petite solitude, et, sous les regards de ses camarades étonnés et édifiés, il récitait son chapelet, ou lisait son *Imitation*.

Le second regret était de quitter sa sœur qui l'avait élevé, et qu'il aimait tendrement. Il lui écrivait souvent, et, quand il fut blessé, il eut la délicate pensée de lui faire annoncer sa blessure, comme pour la préparer à recevoir la nouvelle plus triste de sa mort.

Jules Galliot avait été versé au 117^e d'Infanterie, et appartenait à la compagnie de mitrailleurs de ce régiment. C'est au moment où il venait de reprendre la garde près de son fusil mitrailleur, le dimanche 28 octobre 1917, entre 9 et 10 heures du matin, qu'il fut blessé par une torpille au ventre. Il sentit tout de suite la gravité de sa situation, fit ses adieux à ses camarades, et, au poste de secours, reçut sur sa demande les derniers sacrements des mains de l'aumônier régimentaire.

L'aumônier de son bataillon, qui avait pour Jules Galliot une vive et sainte affection, a écrit ses détails à sa sœur, puis il ajoute ces lignes que nous sommes heureux de citer, et qui sont à son honneur autant qu'à celui de Jules Galliot :

« Pendant que je faisais ma tournée dans les tranchées on vint m'apprendre ce qui venait d'arriver. J'accourus au poste de secours, mais Jules en avait été emporté depuis plus d'une heure. Je n'hésitai point ; désireux de le fortifier, et de lui adoucir ses derniers instants, je courus à l'ambulance 8/4 de Villers-Marmery. Quand j'y arrivai, Jules était déjà entre les mains des médecins qui avaient jugé qu'il y avait « une seule chance sur mille » de le sauver, en lui faisant une opération im-

médiate. Après l'opération, je fus admis auprès du lit du cher enfant, qui n'était pas éveillé, et ne s'éveilla pas de son sommeil artificiel. Il ne me reconnut donc point, et n'entendit sans doute pas lorsque je l'appelai. En tout cas, je l'embrassai avec toute la tendre amitié que j'avais pour lui, et à plusieurs reprises, pour vous, pour ses parents, et pour moi aussi, car je l'aimais bien. Vers 3 heures 45 de l'après-midi, Jules rendit sa belle âme à son divin Maître, et, après avoir reçu la suprême récompense de ses chefs, qui, en ma présence, le décorèrent sur son lit de la médaille militaire, il s'en alla au Ciel recevoir la récompense plus belle, plus consolante encore, que le bon Dieu ne refuse pas à ceux qui, comme Jules, ont vécu en l'aimant, et en lui obéissant, et qui sont morts en faisant leur devoir. Mort au Champ d'Honneur, Jules est vivant dans le champ du Bonheur ; il est avec ceux qu'il a le plus aimés, ceux avec qui il voulait toujours vivre, Jésus, la Très Sainte Vierge, et il jouit de la compagnie des saintes âmes.....

Il est mort dans mes bras tranquillement, doucement. Hier, je suis revenu des tranchées à Villers-Marmery pour lui rendre mes suprêmes devoirs, et vous remplacer autant que je le pouvais à ses funérailles. A l'ambulance où je l'avais signalé aux officiers et aux infirmiers, parmi lesquels il y a plusieurs prêtres, il reçut, avant et après sa mort, toutes les douceurs et tous les honneurs que l'on peut rendre ici..... Une fois mort, on l'enveloppa dans un blanc linceul, et, le lundi matin, on le mit en cercueil. Celui-ci fut disposé dans la chapelle, près de l'autel, recouvert du drapeau, d'une couronne en buis, et de plusieurs bouquets de fleurs que lui offrirent les prêtres infirmiers. C'est de là, qu'au chant des psaumes nous conduisîmes le cher enfant au cimetière militaire, le lundi 29 oc-

tobre à 3 heures. Les honneurs militaires lui furent rendus par un piquet en armes ; nous, ses amis, lui fîmes aussi cortège. Six prêtres étaient présents, parmi eux M. l'Aumônier divisionnaire, et avec nous le seul séminariste qui fut disponible... Auprès de sa tombe, M. l'Aumônier divisionnaire prononça quelques paroles d'éloges, bien méritées, et d'adieux. Puis tous ensemble nous récitâmes un « Notre Père » et un « Je vous salue, Marie, » pour lui et pour vous.....

La tombe de Jules se trouve au cimetière de Villers-Marmery (Marne). Elle est ornée d'une croix de bois qui porte cette inscription :

JULES GALLIOT,
soldat au 117^e d'Infanterie, 10^e Compagnie,
mort pour la France le 28 octobre 1917. »

Au mois de mai précédent, l'abbé Galliot avait été l'objet de la citation suivante :

« *Fusilier mitrailleur, plein de courage et de sang-froid, a participé à tous les combats où fut engagé le bataillon, notamment le 20 mai 1917. »*

ERNEST COLLET

INSTITUTEUR LIBRE, SOUS-LIEUTENANT AU 176^e D'ARTILLERIE.

Ernest Collet est le premier, et sans doute sera le dernier élève de Pluméliau que nous ayions reçu à Saint-Armel ; cette paroisse est en dehors de notre rayon d'action, et la renommée de notre petit établissement n'est pas suffisante pour faire désertier les autres du même genre.

D'ailleurs Ernest vint chez nous dans le but d'étudier le français, et de passer son brevet élémentaire. En 1909, en effet, il fut question d'utiliser le cours de français de l'école Saint-Armel, et la compétence de son titulaire, M. l'abbé Marion, pour préparer des maîtres aux écoles libres du diocèse. Ce projet fut abandonné dans la suite, et trois de nos élèves seulement se présentèrent aux examens.

Ernest Collet fut l'un d'eux. Mais, pour dire toute la vérité, il ne fut pas reçu du premier coup, et sa vie d'écolier est plus compliquée que cela.

Après son échec, il pensa un moment au Sacerdoce, et se mit à étudier le latin. Sa pieuse mère, trop heureuse à l'idée d'avoir un fils prêtre, se garda bien de l'en dissuader. Il revint à Saint-Armel comme latiniste, et nous quitta en 1913 à la fin de sa Troisième. Tout semblait marcher à souhait, quand un jour nous apprenons qu'Ernest, à la suite d'une maladie d'yeux, avait dit adieu au latin et au grec, et était revenu à son premier but. Un séjour de quelques mois à Mézières lui per-

mit d'être reçu au brevet, et, en 1914, au début de la guerre, nous le trouvons adjoint à l'école libre de Peillac.

C'était sa voie, c'était là que Dieu le voulait, et pendant deux ans Ernest se dévoua à l'éducation des enfants.

Au mois d'août 1916, il fut mobilisé, et versé dans l'Artillerie. Son instruction lui permit de suite de se faire distinguer parmi ses camarades, et du front il fut envoyé à l'école de Fontainebleau, d'où il sortit aspirant.

Il était destiné à être l'un des artisans de notre gloire, et à mourir en pleine victoire. Promu sous-lieutenant le 14 juillet 1918; il fut affecté au 176^e d'Artillerie. Son poste de combat était dans l'Aisne, et c'est là qu'il tomba au Champ d'Honneur en faisant une reconnaissance, le 26 septembre 1918.

Il fut à cette occasion l'objet d'une citation que nous sommes heureux de donner :

« Collet, Ernest-Louis-Marie, sous-lieutenant : Jeune officier d'un courage et d'un sang-froid remarquables, ayant une haute conception du devoir. S'étant, après la préparation du 26 septembre 1918, porté en avant pour constater le résultat du tir de ses pièces, a été tué en accomplissant sa mission. »

EUGÈNE BERTEAUX

SERGEANT AU 56^e RÉGIMENT D'INFANTERIE.

Eugène Berteaux était originaire de Campénéac, où il naquit le 22 octobre 1897. Il arriva à Saint-Armel au mois d'octobre 1910, comme élève de Cinquième. Des trois années qu'il y passa je n'ai guère souvenir. C'était un de ces enfants bons, un peu timides, auxquels on ne peut rien reprocher de grave, qui suivent leur classe, sans être bien brillants. Ce que je me rappelle le mieux, c'est qu'Eugène Berteaux n'était pas fort de santé, il avait souvent des misères, et, plus tard, quand il nous eût quittés, la maladie l'obligea à interrompre d'abord, puis à abandonner ses études.

Survint la guerre. Eugène partit comme les autres, et s'engagea pour quatre ans le 18 juillet 1916.

Nous avions alors comme voisins à Saint-Armel les artilleurs du 102^e Lourd, ces jeunes gens ne comprenaient pas que l'on put s'engager dans l'Infanterie. « Dans l'Artillerie passe encore, disaient-ils, parce que dans cette arme on est plus à l'abri ; mais dans l'Infanterie, il faut, pour le faire, être un fou ou un héros. »

Eugène Berteaux n'était pas un fou, il fut un héros, et c'est dans l'Infanterie qu'il contracta son engagement.

Il fut versé au 56^e régiment, et c'est dans cette unité qu'il gagna, à la pointe de sa baïonnette, les galons de caporal, puis ceux de sergent.

Ce que fut sa conduite au feu, les citations qu'il a

obtenues vont nous l'apprendre. Une première fois, le 31 janvier 1918, le colonel Franz, commandant l'Infanterie de la 15^e Division, le cite à l'ordre du jour de la Brigade, et fait son éloge en ces termes : « *Gradé très courageux, s'est particulièrement distingué pendant l'exécution d'un coup de main, entraînant ses hommes, et donnant à tous un très bel exemple de sang-froid.* »

Quelques mois plus tard, en octobre 1918, le même colonel cite une seconde fois à l'Ordre du Jour de la Brigade le sergent Berteaux, comme « *un excellent gradé, dévoué et courageux. Le 15 octobre 1918, il a entraîné ses hommes à l'attaque d'une position fortement défendue avec un entrain admirable* ». Hélas ! à cette date notre jeune camarade n'était plus de ce monde, car la citation ajoute : « *a été tué en essayant de briser la résistance ennemie.* »

Eugène Berteaux, en effet, fut tué d'une balle ennemie à Bernoville (Aisne), le 15 octobre 1918. Pendant que son chef honorait sa dépouille mortelle par des éloges mérités, son âme allait au ciel recevoir la récompense due à son courage.

Nous ne voulons oublier personne, et si l'on constate dans ce *Livre d'Or* quelque omission, elle est de notre part complètement involontaire.

C'est pour cela que nous terminerons par la liste de nos camarades sur lesquels nous n'avons reçu aucuns renseignements. Comme les autres, ils ont donné leur sang pour la France, et leur sacrifice n'en est que plus grand et plus méritoire, puisqu'ils ne laissent après eux que leur nom et leur souvenir.

Alfred Besnier, de Guilliers, aviateur.

François Marquer, officier aviateur, tué en 1918.

L'abbé *Joseph Bocquené*, mort d'une maladie contractée comme brancardier.

Georges Mongermon, de Guilliers, aide-major de 1^{re} classe au 96^e Bataillon de tirailleurs sénégalais, tué à l'ennemi le 15 juin 1918.

Jean-Baptiste Dupé, de la Chapelle, soldat au 22^e d'Infanterie coloniale. Malade, il traîna plusieurs années dans les hôpitaux, et finit par mourir à Vannes, au Grador, le 8 décembre 1918. Il était âgé de 21 ans. Que Marie Immaculée lui vienne en aide !

CITATIONS A L'ORDRE DU JOUR (1)

Croix de Chevaliers de la Légion d'Honneur :

MOISAN (JOSEPH), chanoine titulaire :

« Aumônier militaire, animé du plus bel esprit d'abnégation et de sacrifice. Toujours aux premières lignes depuis le début de la guerre, n'a cessé de secourir les mourants, de reconforter les blessés, d'animer du plus beau zèle, par son exemple, les troupes au combat. A été blessé le 29 septembre 1918, au cours de l'offensive de Champagne, en accomplissant les devoirs de sa charge sur un champ de bataille intensivement battu par le feu de l'ennemi. » (2 citations.)

(P. O. Le major général: BUAT.)

LEPAULE (HENRI), vicaire à Saint-Louis de Lorient :

« Aumônier volontaire, désigné par sa classe pour un emploi à l'intérieur, a obtenu sur sa demande d'être affecté à un régiment d'Infanterie. A fait preuve de bravoure et d'abnégation en toutes circonstances, et notamment le 26 septembre 1918, à l'attaque de Sainte-Marie-à-Py, en partant à l'assaut avec la première vague. Blessé au cours de l'action, est resté à son poste, continuant à prendre part jusqu'au bout aux opérations sur la Py, et dans les Ardennes. » (2 blessures, 4 citations.)

(1) Dans cette liste, nous ne donnerons pas le texte des citations méritées par nos camarades défunts; elles sont insérées dans leur notice biographique.

Cette liste, dressée sans parti pris, renferme toutes les citations parvenues à la connaissance du secrétaire à la date du 1^{er} septembre 1919.

DROUET (GEORGES), séminariste du diocèse de Vannes :
« Officier de tout premier ordre, d'un moral élevé, et d'une parfaite conscience du devoir. Très aimé de son personnel qui a pu l'apprécier dans les circonstances difficiles. » (3 blessures, 4 citations.)

Médailles Militaires.

GUILLOUX (PIERRE), professeur à l'Ecole Saint-Armel, (cf. notice.)

GALLIOT (JULES), séminariste du diocèse de Vannes, (citation non parvenue.)

GLÉHELLO (HYACINTHE), des Missions d'Haïti, (citation non parvenue.)

PRISSET (CHARLES), avocat à Ploërmel, (cf. notice.)

Croix de guerre.

AUBRY (EUGÈNE), vicaire instituteur à Muzillac, (cf. notice.)

BELSOEUR (JOSEPH), vicaire à Campénéac :

« Brancardier modèle, donnant en toute occasion des preuves de son courage et de son esprit de sacrifice, tout particulièrement dans la Somme. Participant en première ligne à la relève des blessés d'un régiment du 1^{er} au 5 octobre 1916, s'est fait remarquer par son dévouement et son intrépidité. » (Ordre du Service de Santé du 1^{er} Corps.)

BIHOUEE (JEAN-MARIE), séminariste du diocèse de Vannes :

« Bon caporal, blessé grièvement à la tête de son escouade le 25 septembre 1915. » (Ordre du 116^e Régiment d'Infanterie, n° 401.)

BOCHEREL (FÉLIX), du séminaire des Missions d'Haïti, (cf. notice.)

BOCQUENÉ (DÉSIRÉ), des Oblats de Marie-Immaculée :

« Très bon caporal, d'un dévouement inlassable, toujours prêt à marcher ; s'offre souvent pour missions périlleuses. » (Ordre de la Division.)

BRÉHÉLIN (HENRI), séminariste du diocèse de Vannes :

« Depuis le début de la guerre, s'est toujours distingué par un dévouement à toute épreuve. Le 2 mai 1916, dès le début d'un violent bombardement par obus spéciaux, s'est empressé de descendre dans une sape remplie de gaz nocifs pour secourir ses camarades, et, quoique indisposé sérieusement, a refusé de se laisser évacuer, et a continué son service avec courage. » (Ordre de la Brigade du 16 mai 1916.)

BRUNEAU (JOSEPH), vicaire à la Cathédrale :

« Infirmier de compagnie, d'un dévouement sans bornes ; du 26 septembre au 4 octobre 1918, s'est toujours montré aux endroits les plus dangereux, faisant son devoir avec la plus parfaite abnégation. »

CAILLET (JOSEPH), vicaire à la Trinité-Porhoët :

« Venu sur sa demande au 116^e, alors qu'il était attaché à une formation de brancardiers de corps ; exemple vivant du courage et du dévouement, toujours empressé pour accomplir son devoir de brancardier et d'ecclésiastique. » (Ordre du Régiment.)

CARAFRAY (JULIEN) :

1^{re} Citation. — « Soldat musicien brancardier, a toujours fait preuve de courage et de dévouement pour la relève des blessés, notamment pendant les journées du 30 octobre au 3 novembre. » (Ordre du Régiment.)

2^e Citation. — « N'a pas hésité à se porter au secours des blessés sous un feu violent, et les a ramenés malgré de grandes difficultés. » (Ordre du Régiment du 20 avril 1918.)

CORVEN (AUGUSTE), séminariste du diocèse de Vannes, (cf. notice.)

COURTEL (MATHURIN), vicaire à Sainte-Brigitte, de Lorient :

« Brancardier actif, courageux, dévoué ; de service dans un P. S. avancé, en Champagne, a été sérieusement blessé le 12 mars 1916, alors qu'il venait de procéder à l'évacuation des blessés dans une zone particulièrement battue. » (Ordre du Service de Santé du XI^e Corps.)

DABO (JEAN-LOUIS), diacre de la Congrégation des Eudistes, (*cf. notice.*)

DANET (JULIEN), vicaire à Allaire :

« Brancardier d'un zèle et d'un dévouement qui ne se sont jamais démentis. Le 29 avril 1918, s'est spontanément porté au secours des blessés d'une voiture sanitaire, immobilisée sous le tir de l'ennemi : a contribué à effectuer l'évacuation des blessés, sans se soucier de l'explosion menaçante d'un camion de munitions incendié à proximité. » (Ordre du Régiment du 2 juin 1918.)

DANILO (JOSEPH), vicaire à Questembert :

1^{re} Citation. — « Brancardier courageux et dévoué, toujours prêt à payer de sa personne. S'est offert pour accompagner une patrouille chargée de remplir une mission dangereuse. » (Ordre du Régiment du 26 septembre 1917.)

2^e Citation. — « Très courageux. Au cours d'un coup de main, accompagnant un groupe d'assaut, est rentré l'un des derniers dans la tranchée de départ, après s'être assuré qu'il ne restait aucun blessé sur le terrain. » (Ordre du Régiment du 18 juillet 1918.)

3^e Citation. — « Brancardier modèle, d'un courage extraordinaire. Dans les journées des 2, 3 et 4 août 1918, a fait l'admiration de tous en soignant les blessés parfois à cinquante mètres de l'ennemi, sous des feux de mousqueterie violents. A été blessé dans l'exécution de ses fonctions sous un barrage d'artillerie intense. » (Ordre du Corps d'Armée.)

DAVERSIN (AUGUSTE), docteur-médecin à Ploërmel :

« Assure depuis plus de quinze mois le service chirurgical de la 58^e Division d'Infanterie avec un zèle et une compétence au-dessus de tout éloge. Lors des attaques de juin 1918, en dépit des bombardements des premières lignes et des gaz, s'est dépensé sans compter, opérant jour et nuit les blessés intransportables, sans tenir compte de la fatigue ni du danger. »

DAVOINE (PROSPER), vicaire à Rohan :

1^{re} Citation. — « Prêtre-brancardier, venu volontairement des brancardiers divisionnaires dans un bataillon engagé en première ligne. Dans les journées des 11 et 18 juin 1918, a donné de multiples preuves d'abnégation et de grand dévouement, secourant les blessés sous les bombardements les plus violents, donnant à tous un exemple magnifique de courage et de mépris du danger. » (Ordre du Régiment.)

2^e Citation. — « Prêtre-brancardier, animé du plus bel esprit du devoir et du plus grand mépris du danger, s'est offert spontanément, le 3 octobre, pour aller chercher en avant des lignes les corps des cuirassiers de son bataillon tués au cours d'un coup de main. » (Ordre du Régiment du 4 octobre 1918.)

DAUBERT (PAUL), docteur-médecin à Rohan :

1^{re} Citation. — « Médecin consciencieux, très calme, et dont le dévouement est bien connu au régiment. Pendant la période du 24 au 30 octobre, a prodigué, jour et nuit, dans un poste de secours voisin de la ligne de feu, ses soins aux nombreux blessés, et a assuré leur évacuation malgré les plus grandes difficultés. » (Ordre de la Brigade du 3 novembre 1916.)

2^e Citation. — « Médecin, modèle de dévouement et d'abnégation. Au cours de l'attaque du 15 décembre 1916, a constamment suivi les vagues d'assaut. A l'arrivée sur la position, et malgré une vive fusillade, a rapidement et judicieusement organisé un poste de se-

cours où il s'est prodigué sans compter, pour soigner les blessés et assurer leur évacuation immédiate. » (Ordre de la Division du . . décembre 1916.)

DRÉANO (MATHURIN), séminariste du diocèse de Vannes :

« Maréchal-des-logis consciencieux et zélé, qui a fait toute la campagne. Le 26 novembre 1917, a fait preuve de courage en dirigeant avec calme et sang-froid le tir de barrage, malgré le bombardement ennemi. » (Ordre du Régiment.)

DROUET (GEORGES), séminariste du diocèse de Vannes :

1^{re} Citation. — « Maréchal-des-logis, modèle à tous les points de vue, d'une grande bravoure. Blessé grièvement le 9 septembre 1914, est revenu sur le front, à peine guéri. Blessé à nouveau le 28 juin 1915 d'un éclat d'obus à la tête, a prodigué ses soins à deux hommes de sa pièce atteints en même temps que lui, a, au dire du médecin, sauvé la vie à l'un d'eux, n'a songé qu'ensuite à se faire panser lui-même, et a refusé de quitter son poste. » (Ordre de la Brigade.)

2^e Citation. — « Sous-lieutenant d'un courage et d'un dévouement à toute épreuve, a eu une attitude particulièrement brillante le 8 avril sous un violent bombardement de sa batterie ; a été sérieusement blessé le 11, pour la troisième fois depuis le début de la campagne. » (Ordre de l'Armée.)

3^e Citation. — « Lieutenant, très brave et d'une haute valeur morale, d'un courage et d'un sang-froid remarquables. Dans des circonstances extrêmement critiques, et sous un violent bombardement, a tiré jusqu'à l'extrême limite, et fait sauter ses canons, alors que l'infanterie ennemie allait envahir sa batterie. » (Ordre de l'Armée.)

4^e Citation. — « Commandant de batterie extrêmement énergique, n'a cessé de montrer, pendant les attaques de septembre 1918, les mêmes belles qualités de courage et d'endurance dont il n'a cessé de faire preuve

depuis le début de la campagne. » (Ordre du Régiment.)

DUCLOS (EUGÈNE), directeur au Grand-Séminaire de Vannes, (*citation non parvenue.*)

FARUEL (JOSEPH), de la Congrégation des Eudistes, (*cf. notice.*)

FIERDEBRAS (ERNEST), séminariste du diocèse de Vannes :

« Excellent caporal. Pendant les journées des 15 et 16 juillet 1918, s'est montré d'un courage et d'une activité remarquables. A assuré le ravitaillement de ses pièces en munitions d'une façon parfaite. Blessé dans la matinée du 20, a refusé de se faire évacuer. » (Ordre de la Division.)

FOULON (JEAN), vicaire à Ruffiac :

1^{re} Citation. — « Brancardier, a coopéré sans repos à la relève des blessés jusque dans les premières lignes sous un bombardement de plusieurs heures. » (Ordre du 11^e Corps d'Armée.)

2^e Citation. — « S'est signalé pendant les journées des 30 et 31 octobre et 1^{er} novembre 1916, comme chef d'équipe des brancardiers par le courage et le dévouement dont il a fait preuve, en assurant, pendant trois jours de suite, sous de violents bombardements, et par des chemins épouvantables, l'évacuation de ses blessés. Par son bon vouloir et son endurance a entraîné ses camarades. »

FRÉHEL (ARMEL), professeur au collège Saint-François-Xavier :

« Chef de pièce d'un courage et d'un dévouement remarquables, s'est particulièrement distingué aux attaques des 27 et 28 septembre 1918, en portant sa pièce en avant sur un terrain balayé par les mitrailleuses ennemies, pour appuyer la progression de l'infanterie. Modèle d'abnégation et de bravoure. »

GARAUD (LOUIS), vicaire à Férel :

« Brave caporal-mitrailleur, s'est distingué comme chef de pièce en entraînant brillamment ses hommes à l'assaut, et en étant pour eux, dans la tranchée, un modèle de calme et de sang-froid. » (Ordre de la Brigade.)

GAUGUET (JOSEPH), vicaire à Saint-Dolay :

« Brigadier brancardier, passé sur sa demande du service auxiliaire dans le service armé. A la suite d'une grave maladie contractée en soignant des contagieux, a demandé à venir au front, où il a toujours fait preuve du plus grand dévouement. S'est particulièrement distingué le 29 mai 1918, en portant secours à un officier mortellement blessé qu'il a réussi à évacuer pendant le combat. » (Ordre du Régiment.)

DE GAZEAU (LOUIS), curé de Grézillac (Gironde) :

« Aumônier divisionnaire, bien connu par son dévouement, n'a cessé de se dépenser dans les récents combats, pour assurer, sans souci de la fatigue ni du danger, l'assistance si réconfortante de son ministère aux soldats valides ou blessés. »

GLÉHELLO (HYACINTHE), des Missions d'Haïti :

« Sous-officier très brave. A été grièvement blessé le 25 septembre 1915, en conduisant sa demi-section à l'assaut des tranchées allemandes. »

HON (PIERRE), négociant à Malestroit :

1^{re} Citation. — « Parti comme sous-officier au 116^e d'Infanterie, le 2 août 1914, y a fait campagne jusqu'au 25 septembre 1915, y a laissé le souvenir d'un excellent gradé, très apprécié de ses chefs, très aimé de ses hommes, sur lesquels il avait acquis un grand ascendant moral. D'une bravoure ardente, a pris une part glorieuse aux combats de Maissin, Lenharrée, et de Champagne. Deux fois blessé à la tête de sa section. » (Ordre du Régiment.)

2^e Citation. — « Sous-lieutenant d'une grande bravoure, modèle d'abnégation et de courage. Occupant un secteur nouvellement conquis, a fait seul une reconnaissance qui a permis de situer les postes allemands sur la rive Sud du canal de l'Oise à l'Aisne. Trois fois blessé. » (Ordre du Corps d'Armée.)

3^e Citation. — « Jeune officier dont les hautes qualités guerrières n'ont fait que s'affirmer pendant la bataille. A la tête d'une poignée d'hommes que son exemple électrisait, n'a cessé de combattre avec acharnement contre un ennemi supérieur en nombre, auquel il a infligé des pertes sévères, s'accrochant au terrain, et luttant jusqu'à épuisement de ses munitions. » (Ordre du jour de l'Armée du 8 juin 1918.)

GOUSSET (PIERRE), vicaire à Guénin :

« Le poste de secours du bataillon étant effondré par un obus de gros calibre, s'est porté, sans souci d'un très vif bombardement, au secours de ses camarades ensevelis, le 22 juillet. — A fait preuve, en cette circonstance, d'un courage au-dessus de tout éloge, et d'un réel mépris du danger. » (Ordre du jour de la Division.)

GUILLEMAUD (FÉLIX), vicaire à Muzillac :

« Infirmier militaire, a fait preuve de courage et de sang-froid, en portant secours aux victimes du bombardement par avions dans la nuit du 1^{er} au 2 janvier 1918, sans se laisser arrêter par le passage répété des avions ni par la chute de plusieurs bombes ou torpilles dans l'ambulance même. » (Ordre du Service de Santé de l'Armée, 6 janvier 1918.)

GUILLEMAUD (JEAN-LOUIS), vicaire-instituteur à Marzan :

1^{re} Citation. — « Caporal brancardier, s'est particulièrement distingué par son entrain et sa bravoure dans les combats de Champagne. » (Ordre du Régiment.)

2^e Citation. — « Très dévoué, toujours prêt à se

porter au secours de ses camarades blessés. A forcé l'admiration de ses camarades par son dévouement et son attitude aux combats du 27 février et du 3 mars. » (Ordre du Régiment du 8 mars 1916.)

3^e Citation. — « A assuré la liaison entre les différents postes de secours malgré le bombardement ; a été légèrement blessé par éclat d'obus, et a refusé d'être évacué. » (Ordre de la Brigade.)

4^e Citation. — « Modèle de bravoure et de dévouement. Au cours des derniers combats, a sollicité l'honneur de relever les blessés dans les premières lignes, alors que celles-ci étaient soumises à un bombardement incessant. S'est acquitté de sa mission avec un courage et un mépris du danger qui ont forcé l'admiration de tous, faisant relever tous les blessés du régiment très rapidement. Déjà cité trois fois. » (Ordre de l'Armée.)

5^e Citation. — (cf. notice.)

GUILLO (PIERRE), secrétaire à l'évêché de Vannes :

« Brancardier, est allé, le 9 juin, chercher un commandant blessé qu'il n'a pu ramener au poste central d'évacuation qu'après quatre heures, en raison d'un bombardement presque ininterrompu. » (Ordre de la Division du 16 juin 1916.)

GUILLOSSON (JOSEPH), séminariste du diocèse de Vannes :

1^{re} Citation. — « Sergent énergique et brave. Le 5 janvier 1918, au cours d'une attaque ennemie, a fait preuve de sang-froid et de la plus belle énergie en refoulant avec quelques hommes, un ennemi bien supérieur en nombre. » (Ordre de la Brigade.)

2^e Citation. — « Sous-officier d'un calme, d'un sang-froid et d'une bravoure remarquables. Au cours d'un coup de main, exécuté le 12 janvier 1918, a entraîné ses hommes jusqu'à la parallèle de doublement enne-

mie, et combattu jusqu'à épuisement complet de munitions. » (Ordre de la Division.)

3^e Citation. — « Adjudant, chef de section, ayant beaucoup de sang-froid : a maintenu son unité malgré les tirs des mitrailleuses aux emplacements assignés, et ne s'est replié que lorsqu'il était presque encerclé ; sa section étant encerclée, s'est dégagé en faisant charger à la baïonnette. » (Ordre de la Division.)

GUILLOUCHE (SÉBASTIEN), séminariste du diocèse de Vannes :

« Excellent caporal, consciencieux et dévoué, s'est bravement conduit pendant la retraite. Blessé grièvement le 8 septembre 1914, à Lenharrée, par une balle qui lui a traversé le poumon gauche de part en part. » (Ordre du Régiment du 14 juin 1916.)

GUILLOUX (GABRIEL), professeur au Collège Saint-François-Xavier :

1^{re} Citation. — « Brancardier du plus grand courage. N'a pas hésité, malgré son mauvais état de santé, à se porter au secours des blessés. Blessé lui-même le 6 mai 1918 au cours de l'attaque. » (Ordre de la Brigade.)

2^e Citation. — « Soldat courageux et plein d'entrain qui a donné maintes preuves de bravoure les 6 et 7 novembre 1918. » (Ordre du Régiment du 3 janvier 1919.)

HAVART (JOSEPH), vicaire-instituteur à Campénéac :

1^{re} Citation. — « Sous-officier d'une rare énergie ; s'est élancé à la contre-attaque avec une poignée d'hommes contre un ennemi très supérieur en nombre, l'a rejeté dans ses positions de départ, tuant plusieurs Allemands de sa main, donnant l'exemple d'un magnifique courage, d'un esprit d'abnégation absolue, et d'un sang-froid remarquable ; a enrayé quatre tentatives de sortie des Allemands. Le lendemain, s'est opposé avec une ténacité extraordinaire à la poussée de l'en-

nemi, s'imposant de nouveau à l'admiration de tous qu'il électrisait par son superbe exemple. » (Ordre du Corps d'Armée du 16 juin 1918.)

2^e Citation. — « Le 31 août 1918, a enlevé sa section à l'attaque des positions ennemies avec un brio remarquable. Fonçant sur les îlots de résistance, en dépit des feux de mitrailleuses, a capturé de nombreux prisonniers. Ayant atteint son objectif, s'y est maintenu avec énergie, repoussant une violente contre-attaque ennemie. A été blessé au cours de l'action. » (Ordre du Corps d'Armée du 6 novembre 1918.)

HERVÉ (LOUIS), de la Trinité-Porhoët, (*citation non parvenue.*)

HORS (LOUIS), vicaire à Sulniac :

« Pendant les bombardements violents par obus de gros calibre, subis à plusieurs reprises par sa batterie, s'est prodigué sans compter au secours de ses camarades blessés ou ensevelis sous les décombres, donnant un bel exemple de dévouement ou de mépris du danger. » (Ordre de la Division du 27 avril 1917.)

HOUAL (RENÉ), avocat à Ploërmel, (*cf. notice.*)

JAN (YVES), vicaire-instituteur à Lanouée :

« A assuré, avec un dévouement de tous les instants, ses fonctions de brancardier à la batterie de tir pendant plus de six mois, avec une insouciance du danger qui forçait l'admiration de ses camarades. S'est porté en de nombreuses circonstances, au secours d'unités voisines, sous les bombardements les plus violents, notamment le 23 juillet et le 14 septembre 1918, dans l'Aisne. » (Ordre du Régiment.)

JOLY (JOSEPH), vicaire à Guer :

« Brancardier-aumônier d'un dévouement absolu. Le 14 août 1917, a été panser sous un bombardement violent un sous-officier gravement blessé, et l'a transporté dans un abri avec l'aide de quelques camarades.

Le 21 août, ayant été rechercher le corps d'un téléphoniste tué dans une région battue par l'artillerie et le feu des mitrailleuses, a ramené dans un poste de secours un blessé d'infanterie qui depuis 36 heures gisait, privé de tous soins, dans un trou d'obus. » (Ordre de la Division 1^{er} septembre 1917.)

JOUBIER (ANDRÉ), professeur à l'Institution Saint-Louis de Lorient :

« Aumônier-brancardier, a toujours témoigné, en même temps que de son esprit de discipline, d'un dévouement absolu et d'un grand courage dans l'exercice de ses fonctions, allant jusque sous le feu de l'ennemi porter les secours de son ministère. » (Ordre du Régiment du 23 août 1917.)

LAGASSE (ETIENNE), professeur à Saint-Anne :

« Brancardier dévoué, du 29 septembre au 4 octobre 1918, s'est fait remarquer par ses qualités de courage, en pansant et transportant des blessés sous un feu violent. » (Ordre du Régiment.)

LAMOUR (JOACHIM), professeur au Collège Saint-François-Xavier :

« A fait preuve pendant la campagne du plus grand esprit de devoir et d'abnégation. Le 15 juillet 1917, s'est précipité, en dépit d'un violent bombardement de nuit, au secours de territoriaux blessés, les a ramenés courageusement au poste de secours, et leur a prodigué les premiers soins. »

LE BORGNE (SAMSON), des Missions d'Haïti :

1^{re} Citation. — « Belle conduite au feu. » (Ordre du Régiment du 19 février 1915.)

2^e Citation. — « A été, pendant son séjour au groupe d'éclaireurs, le modèle des soldats, d'une bravoure incontestable, et dans les moments difficiles un puissant réconfort moral pour ses camarades. » (Ordre du Régiment du 11 mars 1915.)

LE FRANC (VICTOR), docteur-médecin :

Cité à l'Ordre du Jour pour sa belle conduite à la Fère-en-Tardenois.

LEGALL (ERNEST), vicaire-instituteur à Caudan :

« Excellent sergent, qui a fait preuve, en maintes circonstances, de courage et de sang-froid. S'est particulièrement distingué pendant les durs combats des 23 et 26 avril 1918, en repoussant avec sa fraction de nombreux et rudes assauts ennemis. » (Ordre de la Brigade du 10 mai 1918.)

LE GENDRE (JOSEPH), vicaire à Béganne :

« Brancardier très dévoué, s'étant déjà signalé en Orient, d'où il est rentré très impaludé, a rendu de grands services à la formation pendant les offensives de 1918. » (Ordre du Service de Santé de la 47^e division.)

LE GOFF (LUCIEN), étudiant en médecine :

1^{re} Citation. — « Aide-major, très courageux et dévoué, n'hésite pas à se porter aux points les plus bombardés pour donner ses soins aux blessés. S'est distingué pendant la nuit du 9 au 10 juin 1918, en se rendant, sous le tir de harcèlement ennemi, sur deux positions de batterie pour panser des canonnières. » (Ordre de la Division.)

2^e Citation. — « A fait preuve, pendant tous les combats du 13 juillet au 2 août 1918, du plus grand dévouement, en se portant toujours immédiatement, sans se soucier du bombardement, au secours des blessés, sur les positions de batteries, aux avant-trains, et à la colonne de ravitaillement. » (Ordre de la Division.)

LE MOING (AMBROISE), missionnaire diocésain :

1^{re} Citation. — « Officier d'une bravoure et d'un sang-froid remarquables ; lors des attaques de Chavigny et Leury (28 août, 3 septembre 1918), a conduit ses soldats de succès en succès sous un bombardement terrible et un feu violent de mitrailleuses. » (Ordre de la Division.)

2^e Citation. — « Sous-lieutenant très brave et très énergique. Le 3 octobre 1918, a exécuté une reconnaissance en avant des lignes, et en a rapporté de précieux renseignements. » (Ordre du Régiment.)

3^e Citation. — « Officier d'un sang-froid remarquable. Les 15 et 16 octobre 1918, a fait preuve d'un bel ascendant sur ses hommes en les entraînant en avant, malgré de meurtrières rafales de mitrailleuses. » (Ordre de la Division.)

LE MOYNE (JULIEN), ingénieur civil :

« Lieutenant d'artillerie, officier énergique, a toujours fait preuve de courage et de sang-froid au cours des missions et des postes avancés qui lui ont été confiés, en particulier, pendant la journée du 13 janvier 1916, où il a coopéré avec l'infanterie, jusqu'à la nuit, après rupture de la liaison téléphonique, à l'organisation de la défense du plateau Sainte-Marguerite. » (Ordre de la Division.)

LE PAHUN (EMMANUEL), vicaire à Ploërmel :

« Brancardier au front depuis 1914. A toujours rempli les fonctions de son emploi avec un courage et un dévouement remarquables, dans les différents secteurs d'Artois et de Lorraine que le régiment a tenus. » (Ordre du Régiment.)

LEPAULE (HENRI), vicaire à Saint-Louis de Lorient :

1^{re} Citation. — « Infirmier, a fait preuve du plus absolu dévouement et de l'esprit de sacrifice le plus complet, en prodiguant, sous le feu, aux blessés les soins que réclamait leur état, et les consolations de son ministère ; exerce la plus heureuse influence sur ses camarades par son moral supérieur. » (Ordre de la Division.)

2^e Citation. — « Aumônier volontaire, modèle de dévouement dans l'accomplissement de sa mission, toujours en première ligne, ne craignant ni la fatigue, ni le danger. A été blessé en allant visiter une unité en

première ligne. » (Ordre de la Brigade du 22 avril 1918.)

3^e Citation. — « D'un dévouement et d'une abnégation absolus. N'a pas cessé, pendant toute la durée de la bataille, de parcourir le champ de bataille, prodiguant des encouragements à tout le monde, et s'employant à relever les blessés sous un violent bombardement. Déjà cité et blessé. » (Ordre de la Division du 19 juin 1918.)

4^e Citation. — « A su, pendant son passage au 403^e, s'attirer l'affection et le respect de tous, officiers et soldats. S'est montré vraiment l'aumônier dans toute la beauté et la noblesse de son rôle. A rempli ce rôle avec une abnégation et un dévouement surhumain. Doux et secourable pour ceux qui tombaient, superbe d'enthousiasme et d'allant en tête de ceux qui montaient à l'assaut. S'est acquis des droits à la reconnaissance de tous. » (Ordre du Régiment.)

MABIN (EMMANUEL), docteur-médecin à Malestroit :

« Médecin fort instruit, des plus courageux, plein d'allant et d'entrain, d'un dévouement sans bornes, toujours prompt à solliciter les missions périlleuses, et, au cours de ces dernières, souvent effectuées dans la zone la plus avancée, contribué très efficacement à l'organisation des moyens de défense contre les gaz asphyxiants, ainsi qu'au ravitaillement sanitaire des postes de secours, et refuges de blessés ; s'est particulièrement distingué par son activité inlassable au cours des opérations du mois de juin 1916. » (Ordre du Corps d'Armée.)

MABON (JOSEPH), de la Société des Frères de Saint-Vincent de Paul :

1^{re} Citation. — « Aumônier volontaire, a été, le 3 mai 1917, des premiers sur le parapet de la parallèle de départ, a encouragé chaque vague au passage. A fait preuve du plus grand dévouement dans la relève des blessés. » (Ordre du Régiment.)

2^e Citation. — « Venu comme aumônier volontaire au 3^e bataillon du 11^e cuirassiers à pied. N'a cessé, au cours des combats des 24 et 25 mars 1918, d'aider à la relève des blessés. A ramassé lui-même sous le feu violent des mitrailleuses un blessé qu'il a ainsi sauvé des mains de l'ennemi. » (Ordre de la Division.)

MAGREX (HENRI), séminariste du diocèse de Vannes :

1^{re} Citation. — « Soldat exemplaire, depuis le début de la campagne, n'a cessé de s'employer pour le service du régiment avec le plus grand zèle, en se montrant en maintes circonstances insouciant du danger. » (Ordre du Régiment.)

2^e Citation. — « A fait preuve en maintes circonstances d'un sang-froid remarquable et d'un absolu mépris du danger, en assurant son service dans les secteurs d'Heurtelize, du Fayet, de la Malmaison, de Bussière, et d'Auberive. » (Ordre de la Brigade du 1^{er} août 1918.)

3^e Citation. — « Caporal très brave. Au cours des durs combats du 20 au 28 octobre 1918, au nord de l'Aisne, s'est dépensé sans compter, en assurant son service d'une façon parfaite, sous de violents bombardements. » (Ordre du Régiment du 16 novembre 1918.)

MARC (JEAN) :

« Soldat brancardier, le 1^{er} octobre 1915, malgré un bombardement des plus violents, n'a pas hésité à faire 300 mètres en terrain découvert pour aller relever des blessés, et les porter au poste de secours (Affaire de Perthes Tahure). »

MARION (PAUL), du séminaire des Missions d'Haïti, (cf. notice.)

MARMAGNANT (ALFRED), capitaine breveté au 19^e d'Infanterie, (cf. notice.)

MICHARD (EUGÈNE), vicaire à Saint-Servant :

« Infirmier d'un grand dévouement, à l'ambulance

depuis avril 1916. Chargé à Verdun, en juillet 1916, du service de l'évacuation dans la cour d'une maison violemment bombardée, a continué à servir avec le même zèle, notamment pendant la bataille de Châtillon, où il a été violemment commotionné dans le bois de la « Grande Fosse » le 15 juillet, par un obus en faisant son service de vaguesemestre. » (Ordre du Service de Santé, novembre 1918.)

MOISAN (EUGÈNE), vicaire à la Cathédrale :

« Infirmier très dévoué, a assuré son service dans une formation plusieurs fois bombardée par avions ; a contracté une maladie grave au chevet des malades. » (Ordre du Service de Santé de l'Armée d'Orient.)

MOISAN (JOSEPH), chanoine titulaire :

1^{re} Citation. — « Aumônier volontaire des brancardiers de corps, détaché au 116^e d'Infanterie. Du 25 septembre au 8 octobre, s'est constamment tenu au poste de secours le plus avancé, et parfois dans les premières lignes ; n'a cessé de prodiguer, avec un dévouement absolu, et toujours avec le même sourire calme et confiant, ses encouragements aux blessés, et les consolations de son ministère aux mourants. Au front, depuis le début de la campagne. » (Ordre du Jour de l'Armée du 21 octobre 1915.)

2^e Citation. — « Parti à la mobilisation comme aumônier volontaire au 116^e d'Infanterie, y a exercé son ministère pendant près de trois ans et demi, avec un zèle et un dévouement inlassables, payant sans cesse de sa personne, et contribuant largement ainsi à faire du 116^e d'Infanterie une unité morale de premier ordre.

« Contraint de quitter le régiment par ordre supérieur, n'y laisse que regrets et souvenir de respectueuse affection.

« Déjà cité à l'Ordre de l'Armée pour sa superbe conduite aux attaques de Champagne. » (Ordre du Régiment.)

MONTFORT (LOUIS), missionnaire diocésain :

« Excellent brigadier-infirmier, plein de dévouement. Volontaire pour monter aux batteries de tir, y a donné un bel exemple de courage et d'abnégation, notamment les 13 et 14 août 1917, au cours des bombardements par obus de fort calibre, et obus toxiques. » (Ordre du Régiment du 20 août 1917.)

ORGBIN (FRANÇOIS), capitaine au 116^e d'Infanterie :

« Remarquable commandant de compagnie, très beau de bravoure et de décision dans la lutte. Au combat de . . . , chargé de l'enlèvement de deux bois fortement défendus, a atteint ses objectifs profonds d'environ 1500 mètres d'un magnifique élan. A fait plus de 60 prisonniers, tout en ne subissant que des pertes relativement légères. »

PICARD (JEAN-MARIE), professeur à l'École Saint-Armel :

« Brancardier courageux et dévoué, a toujours fait preuve du plus grand esprit de sacrifice, se dépensant sans compter, notamment dans la période du 9 au 20 août 1917, en se portant, sous un bombardement incessant, au secours des blessés des différentes unités groupées dans le secteur. » (Ordre du Jour de la Division du 4 septembre 1917.)

PIRIO (DÉSIRÉ), maître de chapelle à la Cathédrale :

« Soldat-infirmier d'un dévouement et d'un courage à toute épreuve. Le 3 juin 1918, à X. . . , est resté à son poste l'un des derniers, après l'ordre de repli d'urgence, assurant sous le bombardement un service de triage avancé. » (Ordre du Régiment.)

PORTIER (FRANÇOIS), vicaire à Questembert :

« Brancardier d'un dévouement absolu. Affecté sur sa demande à une compagnie divisionnaire, bien que de la classe 1896, pour exercer sur le champ de bataille ses fonctions de prêtre. A accompagné, lors de l'attaque du 29 août 1918, une section chargée d'une

mission périlleuse. A montré beaucoup de zèle et de dévouement, en soignant et transportant tout seul des blessés de différentes unités, sous un violent bombardement, et les rafales de mitrailleuses. » (Ordre du Corps d'Armée.)

PRISSET (CHARLES), avocat à Ploërmel, (cf. notice.)

QUÉLO (JOSEPH), recteur de Saint-Jean de la Poterie :

« Soldat infirmier, exempté de service pour maladie, et rappelé à l'activité, se fait remarquer dans les moments critiques par son calme, son sentiment du devoir et sa constante attention pour les blessés. » (Ordre du Jour du Service de Santé.)

QUINTIN (EUGÈNE), vicaire-instituteur à Mohon :

« Infirmier dévoué et courageux. Lors d'un bombardement par obus toxiques, le 25 septembre 1917, a fait preuve d'endurance et d'énergie, en soignant des blessés au poste de secours avancé, malgré l'intoxication dont il avait été victime. »

RIVIÈRE (JEAN-BAPTISTE), sergent-major au d'Infanterie :

« Bien que malade, a pris une part active à l'attaque du 25 septembre 1915, est sorti plusieurs fois sous d'intenses bombardements pour porter secours à des blessés. »

RÉMINIAC (LOUIS), professeur à l'Institution Saint-Louis de Lorient :

« Infirmier d'un dévouement à toute épreuve, a été blessé dans un bombardement par avion. » (Ordre du Service de Santé de l'Armée, le 9 février 1918.)

SURGET (JULES), vicaire à Saint-Martin :

1^{re} Citation — « A montré beaucoup de courage et de dévouement pendant l'action du 21 au 26 février, assurant au mieux son service, malgré le bombardement intense, et la fatigue de plusieurs jours et de

plusieurs nuits, s'offrant de bonne volonté pour toutes les missions les plus dangereuses. »

2^e Citation. — « Le 2 novembre 1917, n'a pas hésité à parcourir un terrain découvert sous un violent bombardement, pour transporter un blessé dont l'évacuation était urgente. » (Ordre du Régiment.)

VAILLANT (ARSÈNE), de l'Ordre des Rédemptoristes :

« Brancardier du plus haut mérite, a assuré le transport des blessés sous un bombardement intense avec le plus grand dévouement, le plus grand courage. »

VALLÉAU (PIERRE), de la Société des Pères Blancs, (cf. notice.)

*
*
*

BERTEAUX (EUGÈNE) (1), deux citations, (cf. notice.)

BOUÉDO (RENÉ), étudiant, (cf. notice.)

BOUGAUD (JEAN), séminariste du diocèse de Vannes :

1^{re} Citation. — « Fusilier-mitrailleur, blessé au début de l'action, est resté à son poste, donnant à tous un bel exemple de courage. Très belle conduite au feu. »

2^e Citation. — « Magnifique agent de liaison. A suivi les vagues d'assaut au cours de l'attaque du 29 juin 1918, accompagnant l'officier adjoint. Pendant quatre nuits consécutives, a circulé sans arrêt sur la ligne conquise malgré les plus violents bombardements. A su commenter à son chef de bataillon tous les renseignements qu'il rapportait, avec l'intelligence et la joyeuse ardeur d'un vrai guerrier français. Déjà cité. » (Ordre de la Brigade.)

BOUTIN (FRANÇOIS), propriétaire cultivateur :

« Téléphoniste au bataillon, courageux et dévoué ; pendant les journées des 4 au 8 mai 1917, a constam-

(1) Cette reprise de la liste indique que nous donnons ici les noms des élèves et professeurs de l'Ecole Saint-Armel.

ment réparé les lignes téléphoniques du secteur, sous le plus violent bombardement de jour comme de nuit, et a ainsi assuré la liaison téléphonique avec les diverses unités de l'attaque, et contribué ainsi à sa réussite. » (Ordre du Régiment du 24 mai 1917.)

BURBAN (JOSEPH), séminariste du diocèse de Vannes :

1^{re} Citation. — « Canonnier très courageux. A toujours été un exemple d'entrain et de courage, soit comme téléphoniste, soit comme fonctionnaire brigadier de tir. » (Ordre du Régiment.)

2^e Citation. — « Très belle attitude au feu aux combats du 16 avril 1917. » (Ordre de la Brigade.)

CHÉREL (JOSEPH), séminariste du diocèse de Vannes :

« Mitrailleur d'élite, plein d'entrain et d'énergie, d'un dévouement absolu, s'est constamment signalé par sa belle conduite au feu dans les nombreux combats auxquels il a pris part. »

COLLET (ERNEST), instituteur libre, (*cf. notice.*)

DAYON (JULIEN), professeur à l'Ecole Saint-Armel :

« Zouave courageux et dévoué, s'est particulièrement distingué le 30 septembre 1915 en Champagne, jour où il fut très grièvement blessé. » (Ordre du Régiment.)

GALLIOT (JULES), séminariste du diocèse de Vannes, (*cf. notice.*)

GAUTHIER (FÉLIX), séminariste du diocèse de Vannes :

1^{re} Citation. — « Pendant un travail de nuit, en avant des premières lignes, ses hommes ayant été dispersés par plusieurs mitrailleuses, a fait preuve de sang-froid et de courage, a ramené les blessés sous un feu violent, et a remis ses travailleurs au chantier. » (Cité par le Colonel sur le champ de bataille, le 26 juin 1916.)

2^e Citation. — « Le 1^{er} juillet, dans des conditions particulièrement périlleuses, a réussi à établir la liaison

avec une unité voisine, parcourant un terrain découvert sous le feu des défenseurs immédiats d'un village. » (Ordre du 1^{er} septembre 1916.)

GAUTIER (FRANÇOIS) :

« Aspirant d'une bravoure exemplaire. Le 5 janvier 1918, surpris par un violent bombardement au moment où il vérifiait les réseaux en avant de son front, s'est porté à un poste de combat important pour y maintenir ses hommes. A été grièvement blessé. » (Ordre de la Brigade.)

LE FRANC (EMILE), étudiant :

« Engagé volontaire, s'est fait remarquer par son courage pendant les deux offensives allemandes contre Verdun, et par sa belle conduite en Italie, sur l'Asiago. »

PICHOT (BASILE) :

« Le 17 avril 1916, au plus fort du combat, s'est offert comme volontaire pour aller chercher, à courte distance de l'ennemi, deux mitrailleuses françaises, et, au péril de sa vie, a réussi à les ramener dans nos lignes. » (Ordre de la Brigade.)

SAMSON (VICTOR), séminariste du diocèse de Vannes :

1^{re} Citation. — « Jeune soldat très courageux, a donné à ses camarades les plus beaux exemples de calme et d'endurance, en résistant à la grenade dans un boyau allemand opiniâtrément défendu. » (Ordre de la Division.)

2^e Citation. — « Sous-officier d'élite, d'une bravoure et d'un calme remarquables. Pendant quatre jours, a su, par son exemple, maintenir ses hommes sous de violents bombardements, repoussant énergiquement et à plusieurs reprises les attaques ennemies. »

Médailles des épidémies.

THIBAUT (LOUIS), vicaire à Bréhan-Loudéac,

FRINAULT (MATHURIN), missionnaire diocésain,

CAILLET (JOSEPH), vicaire à la Trinité-Porhoët,

AUBRY (ISIDORE), vicaire à Loyal :

Infirmiers à l'Armée d'Orient, ont reçu la Médaille des épidémies.

« En conséquence des soins qu'ils ont prodigués, de nuit comme de jour, à leurs camarades d'armes déchiquetés par la mitraille, anémiés par le paludisme, ou amaigris par la dysenterie. »

TABLE DES MATIÈRES

NÉCROLOGE	9
PRÉFACE	11
DISCOURS de M. le chanoine Le Franc, président de l'Association	13

NOTICES BIOGRAPHIQUES.

Anciens élèves du Petit-Séminaire	21
Anciens élèves de l'École Saint-Armel	136

CITATIONS A L'ORDRE DU JOUR.

Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur	187
Médaille militaire	188

CROIX DE GUERRE.

Anciens élèves du Petit-Séminaire	188
Anciens élèves de l'École Saint-Armel	207
MÉDAILLES DES ÉPIDÉMIES	209

